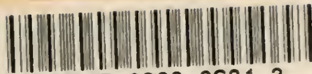

TENTANDA VIA



ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DU XVIIE SIÈCLE

Prose

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Par GAUTHIER-FERRIÈRES

XVe ET XVIe SIÈCLES. — Poésie		1 vol.
—	Prose	1 vol.
XVIIe SIÈCLE. — Poésie		1 vol.
—	Prose	1 vol.
XVIIIe SIÈCLE. — Poésie		1 vol.
—	Prose	1 vol.
XIXe SIÈCLE. — Poésie (1800-1850)		1 vol.
—	— (1850-1900)	1 vol.
—	Prose (1800-1850)	1 vol.
—	— (1850-1900)	1 vol.
ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS. — Poésie (*Sous presse*)		1 vol.
—	Prose (*En préparation*)	1 vol.



Phot. Braun et Cie.

MADAME DE SÉVIGNÉ

Appartient à M. le comte de Laubespin.

PAR ROBERT NANTEUIL

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU XVIIE SIÈCLE

Prose

Publiée sous la direction
de GAUTHIER-FERRIÈRES
Lauréat de l'Académie française



25 portraits dont 4 hors texte
25 autographes

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

AVERTISSEMENT

Chacun des auteurs du XVIIe siècle se trouve classé dans ce recueil tout simplement d'après la date de sa naissance, et non pas selon l'ordre chronologique des œuvres observé jusqu'ici pour ceux du XVIIIe et du XIXe siècle, et qu'il nous eût été à peu près impossible de suivre.

La date de 1670, *par exemple, que nous eussions mise pour les* Pensées *de Pascal, et qui est celle de leur première édition par Port-Royal, est postérieure de huit ans à la mort de leur auteur. De même beaucoup de* Mémoires *ne sont que des publications posthumes. Quant aux lettres, particulièrement celles de Madame de Sévigné, si nombreuses, classées à leur date, elles eussent été éparpillées par tout le recueil. Nous avons donc réuni sous le nom de leur auteur tous les fragments cités, indiquant seulement leur source autant que possible.*

G.-F.



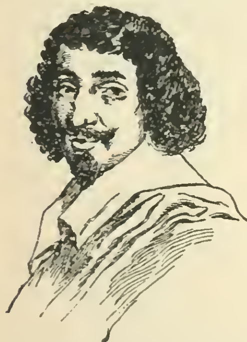
LA PROSE AU XVIIe SIÈCLE

1594-1654 *BALZAC**

LETTRES

La Vie à la Campagne.

J'AI été assez longtemps dans le monde, mais je n'ai vécu qu'autant que dura l'automne passé ; et parce qu'il n'est pas possible de faire revenir ces jours bienheureux et qui me furent si chers, je tâche le plus que je puis de les regoûter par le souvenir et par le discours. La liberté en laquelle je me trouvais, après une captivité de trois ans (j'appelle ainsi le séjour que j'avais fait à la ville), la pureté de l'air que je commençais à



(*) BALZAC (Jean-Louis GUEZ, seigneur DE) né à Angoulême en 1594, mort en 1654. Après avoir étudié chez les jésuites et fait un voyage en Hollande, il fut emmené en Italie par le cardinal de La Valette, qui en fit son agent d'affaires à Rome. C'est alors que Balzac commença à écrire des lettres. Son premier recueil de lettres, publié en 1624, obtint un succès prodigieux dans toute l'Europe. Par le grand souci qu'il avait de la correction, du nombre et de l'harmonie de la phrase, il a opéré dans la prose la même révolution que Malherbe dans la poésie. On lui dut ensuite *le Prince* (1631), ouvrage qui fut censuré par la Sorbonne, puis *le Socrate chrétien* (1652), sorte de dissertation sur l'excellence de la morale et de la religion. Après sa mort, on publia quelques ouvrages qui ajoutèrent encore à sa renommée : *les Entretiens* (1657), et *l'Aristippe* (1658), qui est considéré comme son chef-d'œuvre.

respirer, et que je recevais avidement, comme une nourriture qui m'était nouvelle, et la face riante de la campagne qui montrait encore sur soi une partie de ses biens et se parait des derniers présents qu'elle devait faire aux hommes, me donnaient des pensées si douces et si tranquilles que, sans être agité de l'émotion qu'excite la joie, j'avais tout le plaisir qu'elle cause.

Les autres maladies de l'âme plus importunes, qui tourmentent les cours et les assemblées, n'approchaient point de notre village. Je ne savais ce que c'était de craindre ni d'espérer, et ne connaissais plus le soupçon, la défiance, ni la jalousie. Toutes mes passions se reposaient, et celles d'autrui ne parvenaient point jusqu'à moi.

En cet état bien différent du tumulte d'où j'étais sorti, et sous la sérénité d'un ciel si bénin, il me semblait visiblement de renaître et d'assister au renouvellement de toutes les choses. Et à la vérité, quand nous aurions eu durant cette saison la direction du monde, et que nous eussions fait nous-mêmes les jours, nous n'en pouvions pas avoir de plus beaux ni dispenser l'ombre et la lumière, le froid et le chaud avec une plus égale mesure.

La première partie de l'après-dînée se passait en une conversation familière, d'où nous avions banni les affaires d'État, les controverses de la religion et les questions de philosophie. On ne se mettait point en peine d'accorder les princes chrétiens pour faire une ligue contre le Turc ; on ne débattait point à outrance qui était le plus grand capitaine, du marquis de Spinola ou du comte de Tilly. Personne ne réformait les royaumes, ni ne voulait changer leur gouvernement ; nous ne parlions que de la bonté de nos melons, de la récolte de nos blés et de l'espérance de nos vendanges.

Cinna.

Monsieur,

J'AI senti un notable soulagement depuis l'arrivée de votre paquet, et je crie miracle ! dès le commencement de ma lettre. Votre Cinna guérit les malades, il fait que les paralytiques battent des mains, il rend la parole à un muet, ce serait trop peu

dire à un enrhumé. En effet j'avais perdu la parole avec la voix ; et, puisque je les recouvre l'une et l'autre par votre moyen, il est bien juste que je les emploie toutes deux à votre gloire et à dire sans cesse : La belle chose ! Vous avez peur néanmoins d'être de ceux qui sont accablés par la majesté des sujets qu'ils traitent, et ne pensez pas avoir rapporté assez de force pour soutenir la grandeur romaine. Quoique cette modestie me plaise, elle ne me persuade pas, et je m'y oppose pour l'intérêt de la vérité. Vous êtes trop subtil examinateur d'une composition universellement approuvée ; et s'il était vrai qu'en quelqu'une de ses parties vous eussiez senti quelque faiblesse, ce serait un secret entre vos muses et vous ; car je vous assure que personne ne l'a reconnue. La faiblesse serait de notre expression, et non pas de votre pensée : elle viendrait du défaut des instruments, et non pas de la faute de l'ouvrier ; il faudrait en accuser l'incapacité de notre langue.

Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à Paris, et ne l'avez point brisée en la remuant. Ce n'est point une Rome de Cassiodore, et aussi déchirée qu'elle était au siècle de Théodoric : c'est une Rome de Tite-Live, et aussi pompeuse qu'elle était au temps des premiers Césars. Vous avez même trouvé ce qu'elle avait perdu dans les ruines de la république, cette noble et magnifique fierté ; et il se voit bien quelques passables traducteurs de ses paroles et de ses locutions, mais vous êtes le vrai et le fidèle interprète de son esprit et de son courage. Je dis plus, Monsieur, vous êtes souvent son pédagogue et l'avertissez de la bienséance quand elle ne s'en souvient pas. Vous êtes le réformateur du vieux temps, s'il a besoin d'embellissement ou d'appui. Aux endroits où Rome est de brique, vous la rebâtissez de marbre : quand vous trouvez du vide, vous le remplissez d'un chef-d'œuvre ; et je prends garde que ce que vous prêtez à l'histoire est toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle.

La femme d'Horace et la maîtresse de Cinna, qui sont vos deux véritables enfantements et les deux pures créatures de votre esprit, ne font-elles pas aussi les principaux ornements de votre poème ? Et qu'est-ce que la saine antiquité a produit de vigoureux et de ferme dans le sexe faible qui soit comparable à ces nouvelles héroïnes que vous avez mises au monde, à ces Romaines de votre façon? Je ne m'ennuie point depuis quinze jours, de considérer celle que j'ai reçue la dernière. Je l'ai fait admirer à tous les habiles de notre province ; nos orateurs et nos

poètes en disent merveilles, mais un docteur de mes voisins, qui se met d'ordinaire sur le haut style, en parle certes d'une étrange sorte ; et il n'y a point de mal que vous sachiez jusqu'où vous avez porté son esprit. Il se contentait le premier jour de dire que votre Émilie était la rivale de Caton et de Brutus dans la passion de la liberté. A cette heure il va bien plus loin. Tantôt il la nomme la possédée du démon de la république, et quelquefois la belle, la raisonnable, la sainte et l'adorable furie. Voilà d'étranges paroles sur le sujet de votre Romaine, mais elles ne sont pas sans fondement. Elle inspire en effet toute la conjuration et donne chaleur au parti par le feu qu'elle jette dans l'âme du chef. Elle entreprend, en se vengeant, de venger toute la terre ; elle veut sacrifier à son père une victime qui serait trop grande pour Jupiter même. C'est à mon gré une personne si excellente que je pense dire peu à son avantage de dire que vous êtes beaucoup plus heureux en votre race que Pompée n'a été en la sienne ; et que votre fille Émilie vaut sans comparaison davantage que Cinna, son petit-fils. Si celui-ci même a plus de vertu que n'a cru Sénèque, c'est pour être tombé entre vos mains, et à cause que vous avez pris soin de lui. Il vous est obligé de son mérite, comme à Auguste de sa dignité. L'empereur le fit consul, et vous l'avez fait honnête homme ; mais vous l'avez pu faire par les lois d'un art qui orne la vérité, qui permet de favoriser en imitant, qui quelquefois se propose le semblable, et quelquefois le meilleur. Je ne veux pas commencer une dissertation, je veux finir ma lettre et conclure par les protestations ordinaires, mais très sincères et très véritables, que je suis, etc.

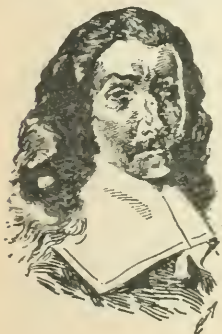
(*Lettre à Corneille*, 1640.)

Balzac

Remarques sur la langue française.

CE ne sont pas ici des lois que je fais pour notre langue de mon autorité privée ; je serais bien téméraire, pour ne pas dire insensé ; car à quel titre et de quel front prétendre un pouvoir qui n'appartient qu'à l'usage, que chacun reconnaît pour le maître et le souverain des langues vivantes ? Il faut pourtant que je m'en justifie d'abord, de peur que ceux qui condamnent les personnes sans les ouïr ne m'en accusent, comme ils ont fait cette illustre et célèbre compagnie, qui est aujourd'hui l'un des ornements de Paris et de l'éloquence française. Mon dessein n'est pas de réformer notre langue, ni d'abolir des mots, ni d'en faire, mais seulement de montrer le bon usage de ceux qui sont faits, et, s'il est douteux ou inconnu, de l'éclaircir et de le faire connaître. Et tant s'en faut que j'entreprenne de me constituer juge des différends de la langue, que je ne prétends passer que pour un simple témoin, qui dépose ce qu'il a vu et ouï, ou pour un homme qui aurait fait un recueil d'arrêts qu'il donnerait au public. C'est pourquoi ce petit ouvrage a pris le nom de *Remarques* et ne s'est pas chargé du frontispice fastueux de *décisions*, ou de *lois* ou de quelque autre semblable ; car encore que ce soient en effet des lois d'un souverain qui est l'usage, si est-ce que outre l'aversion que j'ai à ces titres ambitieux, j'ai dû éloigner de moi tout soupçon de vouloir établir ce que je ne fais que rapporter.

Pour le mieux faire entendre, il est nécessaire d'expliquer ce que c'est que cet usage, dont on parle tant, et que tout le monde appelle le roi ou le tyran, l'arbitre ou le maître des langues ; car



(*) VAUGELAS (Claude FAVRE, baron DE PÉROGES, seigneur DE), né à Meximieux en Bresse en 1595, mort à Paris en 1650. S'étant rendu à Paris, il s'attacha, comme chambellan, à Gaston d'Orléans. A partir de 1639, Richelieu lui fit servir une pension de 2.000 livres pour aider l'Académie française à venir à bout du Dictionnaire. Il avait été admis dans la Compagnie en 1634. Il avait publié ses *Remarques sur la langue française* en 1647. Vaugelas a aimé passionnément la langue française, à laquelle il a consacré sa vie.

si ce n'est autre chose, comme quelques-uns se l'imaginent, que la façon ordinaire de parler d'une nation dans le siège de son empire, ceux qui y sont nés et élevés n'auront qu'à parler le langage de leurs nourrices et de leurs domestiques pour bien parler la langue de leur pays ; et les provinciaux et les étrangers, pour la bien savoir, n'auront aussi qu'à les imiter. Mais cette opinion choque tellement l'expérience générale qu'elle se réfute d'elle-même, et je n'ai jamais pu comprendre comme un des plus célèbres auteurs de notre temps a été infecté de cette erreur. Il y a sans doute deux sortes d'usages, un bon et un mauvais. Le mauvais se forme du plus grand nombre de personnes, qui presque en toutes choses n'est pas le meilleur, et le bon au contraire est composé non pas de la pluralité, mais de l'élite des voix, et c'est véritablement celui que l'on nomme le maître des langues, celui qu'il faut suivre pour bien parler, et pour bien écrire en toutes sortes de styles. (*Préface.*)

Vaugelas.

DESCARTES * *1596-1650*

DISCOURS DE LA MÉTHODE

L'Éducation de Descartes.

J'AI été nourri aux lettres dès mon enfance, et pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une



(*) DESCARTES (René), né en 1596 à la Haye, en Touraine, mort à Stockholm en 1650. Il fit ses études chez les jésuites de la Flèche et fut quelque temps militaire sous les ordres du prince Maurice de Nassau, mais quitta le service de la maison d'Orange après l'odieuse exécution de Barneweldt, et servit en Allemagne dans les troupes du duc de Bavière, puis en Hongrie sous les ordres du comte de Bucquoy.

Ayant quitté la carrière des armes, il voyagea encore quelque temps, puis se fixa en Hollande (1629). En 1637 il obtint un privilège du roi de France pour faire paraître un ouvrage comprenant quatre Traités : le *Discours de la Méthode,* la *Dioptrique,* les *Météores* et la *Géométrie.* En 1644 il publiait les *Principes de*

connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême plaisir de les apprendre. Mais sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion. Car je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs qu'il me semblait n'avoir fait autre profit, en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. Et néanmoins j'étais en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de savants hommes, s'il y en avait en aucun endroit de la terre. J'y avais appris tout ce que les autres y apprenaient ; et même, ne m'étant pas contenté des sciences qu'on nous enseignait, j'avais parcouru tous les livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares, qui avaient pu tomber entre mes mains. Avec cela je savais les jugements que les autres faisaient de moi ; et je ne voyais point qu'on m'estimât inférieur à mes

---

philosophie, en 1647 les *Méditations,* et en 1649 le *Traité des passions.* A ce moment la reine Christine de Suède lui proposait de se rendre à sa cour où il échapperait aux tracasseries sans nombre que ses ouvrages lui attiraient. Il vint habiter Stockholm, où il mourut.

Descartes est un des plus grands philosophes qui aient existé, il est le vrai fondateur de la philosophie moderne. Faisant « table rase » de tout ce que l'homme connaît, soit par l'expérience des contemporains, soit sur la foi des ouvrages des anciens, Descartes, au début de sa philosophie, qu'on a appelée *cartésianisme*, n'admet comme idées absolument certaines, et dont la pensée ne peut s'abstraire, que les idées de pensée et d'étendue. L'étendue est mobile : « Donnez-moi de l'étendue et du mouvement, et je vous construirai le monde. » La mécanique et la géométrie, dont Descartes renouvelle l'enseignement et amplifie la portée en y appliquant le calcul algébrique, telles sont les sciences principales du monde de l'étendue. La science moderne confirme, à chacune de ses découvertes, les deux principes de mécanique posés par Descartes : 1° la même quantité de mouvement persiste dans le monde ; 2° la nature adopte toujours les voies les plus simples (principes de la permanence du mouvement et principe du moindre effort). — « Je pense, donc je suis. » Après ce premier axiome, Descartes démontre l'existence de Dieu, par l'idée que nous avons de la perfection ou de l'infini. Cette idée ne peut, suivant Descartes, provenir que d'un Être infini. De l'existence de Dieu découlent tous les autres principes moraux et métaphysiques. Descartes est aussi un précurseur de notre psychologie physiologique, et, moraliste avisé, il a signalé l'importance d'une bonne hygiène, physique autant que morale, pour prévenir ou guérir les passions mauvaises.

condisciples, bien qu'il y en eût déjà entre eux quelques-uns qu'on destinait à remplir les places de nos maîtres. Et enfin notre siècle me semblait aussi fleurissant et aussi fertile en bons esprits qu'ait été aucun des précédents ; ce qui me faisait prendre la liberté de juger par moi de tous les autres, et de penser qu'il n'y avait aucune doctrine dans le monde qui fût telle qu'on m'avait auparavant fait espérer.

Je ne laissais pas toutefois d'estimer les exercices auxquels on s'occupe dans les écoles. Je savais que les langues que l'on y apprend sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens ; que la gentillesse des fables réveille l'esprit ; que les actions mémorables des histoires le relèvent, et qu'étant lues avec discrétion, elles aident à former le jugement ; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées ; que l'éloquence a des forces et des beautés incomparables ; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très ravissantes ; que les mathématiques ont des inventions très subtiles, et qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes ; que les écrits qui traitent des mœurs contiennent plusieurs enseignements et plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles ; que la théologie enseigne à gagner le ciel ; que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses, et se faire admirer des moins savants ; que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent ; et enfin qu'il est bon de les avoir toutes examinées, même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connaître leur juste valeur et se garder d'en être trompé...

Je me plaisais surtout aux mathématiques, à cause de la certitude et de l'évidence de leurs raisons ; mais je ne remarquais point encore leur vrai usage, et, pensant qu'elles ne servaient qu'aux arts mécaniques, je m'étonnais de ce que, leurs fondements étant si fermes et si solides, on n'avait rien bâti dessus de plus relevé. Comme, au contraire, je comparais les écrits des anciens païens, qui traitent des mœurs, à des palais fort superbes et fort magnifiques qui n'étaient bâtis que sur du sable et sur de la boue : ils élèvent fort haut les vertus, et les font paraître estimables par-dessus toutes les choses qui sont au monde, mais ils n'enseignent pas assez à les connaître et souvent ce qu'ils

appellent d'un si beau nom n'est qu'une insensibilité, ou un orgueil, ou un désespoir, ou un parricide.

Je révérais notre théologie, et prétendais autant qu'aucun autre à gagner le ciel ; mais ayant appris comme chose très assurée que le chemin n'en est pas moins ouvert aux plus ignorants qu'aux plus doctes, et que les vérités révélées qui y conduisent sont au-dessus de notre intelligence, je n'eusse osé les soumettre à la faiblesse de mes raisonnements, et je pensais que, pour entreprendre de les examiner et y réussir, il était besoin d'avoir quelque extraordinaire assistance du ciel et d'être plus qu'homme.

Je ne dirai rien de la philosophie, sinon que, voyant qu'elle a été cultivée par les plus excellents esprits qui aient vécu depuis plusieurs siècles, et que néanmoins il ne s'y trouve encore aucune chose dont on ne dispute, et par conséquent qui ne soit douteuse, je n'avais point assez de présomption pour espérer d'y rencontrer mieux que les autres ; et que, considérant combien il peut y avoir de diverses opinions touchant une même matière, qui soient soutenues par des gens doctes, sans qu'il y en puisse avoir jamais plus d'une seule qui soit vraie, je réputais presque pour faux tout ce qui n'était que vraisemblable.

Puis, pour les autres sciences, d'autant qu'elles empruntent leurs principes de la philosophie, je jugeais qu'on ne pouvait avoir rien bâti qui fût solide sur des fondements si peu fermes ; et ni l'honneur ni le gain qu'elles promettent n'étaient suffisants pour me convier à les apprendre : car je ne me sentais point, grâce à Dieu, de condition qui m'obligeât à faire un métier de la science pour le soulagement de ma fortune, et, quoique je ne fisse pas profession de mépriser la gloire en cynique, je faisais néanmoins fort peu d'état de celle que je n'espérais point pouvoir acquérir qu'à faux titres. Et enfin, pour les mauvaises doctrines, je pensais déjà connaître assez ce qu'elles valaient pour n'être plus sujet à être trompé, ni par les promesses d'un alchimiste, ni par les prédictions d'un astrologue, ni par les impostures d'un magicien, ni par les artifices ou la vanterie d'aucun de ceux qui font profession de savoir plus qu'ils ne savent.

C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres ; et, me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses

humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient, que j'en pusse tirer quelque profit...

Mais après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour résolution d'étudier aussi en moi-même et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais suivre : ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais éloigné ni de mon pays ni de mes livres.

J'étais alors en Allemagne, où l'occasion des guerres qui n'y sont pas encore finies m'avait appelé ; et, comme je retournais du couronnement de l'empereur vers l'armée, le commencement de l'hiver m'arrêta en un quartier où, ne trouvant aucune conversation qui me divertît, et n'ayant d'ailleurs, par bonheur, aucuns soins ni passions qui me troublassent, je demeurais tout le jour enfermé dans un poêle, où j'avais tout le loisir de m'entretenir de mes pensées : entre lesquelles l'une des premières fut que je m'avisai de considérer que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces, et faits de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé. Ainsi voit-on que les bâtiments qu'un seul architecte a entrepris et achevés ont coutume d'être plus beaux et mieux ordonnés que ceux que plusieurs ont tâché de raccommoder en faisant servir de vieilles murailles qui avaient été bâties à d'autres fins. Ainsi ces anciennes cités qui, n'ayant été au commencement que des bourgades, sont devenues par succession de temps de grandes villes, sont ordinairement si mal compassées, au prix de ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie dans une plaine ; qu'encore que, considérant leurs édifices chacun à part, on y trouve souvent autant ou plus d'art qu'en ceux des autres ; toutefois, à voir comme ils sont arrangés, ici un grand, là un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait plutôt que c'est la fortune que la volonté de quelques hommes usant de raison qui les a ainsi disposés. Et si on considère qu'il y a eu néanmoins de tout temps quelques officiers qui ont eu charge de prendre garde aux bâtiments des particuliers pour les faire servir à l'ornement du public, on connaîtra bien qu'il est malaisé, en ne travaillant que sur les ouvrages d'autrui, de faire des choses fort accomplies. Ainsi je m'imaginai que les peuples qui, ayant été autrefois

demi-sauvages, et ne s'étant civilisés que peu à peu, n'ont fait leurs lois qu'à mesure que l'incommodité des crimes et des querelles les y a contraints, ne sauraient être si bien policés que ceux qui, dès le commencement qu'ils se sont assemblés, ont observé les constitutions de quelque prudent législateur. Comme il est bien certain que l'état de la vraie religion, dont Dieu seul a fait les ordonnances, doit être incomparablement mieux réglé que tous les autres. Et, pour parler des choses humaines, je crois que si Sparte a été autrefois très florissante, ce n'a pas été à cause de la bonté de chacune de ses lois en particulier, vu que plusieurs étaient fort étranges et même contraires aux bonnes mœurs ; mais à cause de ce que, n'ayant été inventées que par un seul, elles tendaient toutes à la même fin. Et ainsi je pensai que les sciences des livres, au moins celles dont les raisons ne sont que probables, et qui n'ont aucunes démonstrations, s'étant composées et grossies peu à peu des opinions de plusieurs diverses personnes, ne sont point si approchantes de la vérité que les simples raisonnements que peut faire naturellement un homme de bon sens touchant les choses qui se présentent. Et ainsi encore je pensai que, pour ce que nous avons tous été enfants avant que d'être hommes, et qu'il nous a fallu longtemps être gouvernés par nos appétits et nos précepteurs, qui étaient souvent contraires les uns aux autres, et qui, ni les uns ni les autres, ne nous conseillaient peut-être pas toujours le meilleur, il est presque impossible que nos jugements soient si purs ni si solides qu'ils auraient été si nous avions eu l'usage entier de notre raison dès le point de notre naissance, et que nous n'eussions jamais été conduits que par elle.

Il est vrai que nous ne voyons point qu'on jette par terre toutes les maisons d'une ville pour le seul dessein de les refaire d'autre façon et d'en rendre les rues plus belles ; mais on voit bien que plusieurs font abattre les leurs pour les rebâtir, et que même quelquefois ils y sont contraints quand elles sont en danger de tomber d'elles-mêmes et que les fondements n'en sont pas bien fermes. A l'exemple de quoi je me persuadai qu'il n'y aurait véritablement point d'apparence qu'un particulier fît dessein de réformer un État en y changeant tout dès les fondements et en le renversant pour le redresser ; ni même aussi de réformer le corps des sciences ou l'ordre établi dans les écoles pour les enseigner ; mais que, pour toutes les opinions que j'avais reçues jusqu'alors en ma créance, je ne pouvais mieux faire que d'entreprendre une bonne fois de les en ôter, afin d'y

en remettre par après ou d'autres meilleures, ou bien les mêmes, lorsque je les aurais ajustées au niveau de la raison. Et je crus fermement que par ce moyen je réussirais à conduire ma vie beaucoup mieux que si je ne bâtissais que sur de vieux fondements, et que je ne m'appuyasse que sur les principes que je m'étais laissé persuader en ma jeunesse, sans avoir jamais examiné s'ils étaient vrais. Car, bien que je remarquasse en ceci diverses difficultés, elles n'étaient point toutefois sans remède, ni comparables à celles qui se trouvent en la réformation des moindres choses qui touchent le public. Ces grands corps sont malaisés à relever étant abattus, ou même à retenir étant ébranlés, et leurs chutes ne peuvent être que très rudes. Puis, pour leurs imperfections, s'ils en ont, comme la seule diversité qui est entre eux suffit pour assurer que plusieurs en ont, l'usage les a sans doute fort adoucies, et même il en a évité et corrigé insensiblement quantité auxquelles on ne pourrait si bien pourvoir par prudence ; et enfin elles sont quasi toujours plus supportables que ne serait leur changement, en même façon que les grands chemins qui tournoient entre les montagnes deviennent peu à peu si unis et si commodes, à force d'être fréquentés, qu'il est beaucoup meilleur de les suivre que d'entreprendre d'aller plus droit en grimpant au-dessus des rochers et descendant jusqu'au bas des précipices.

C'est pourquoi je ne saurais aucunement approuver ces humeurs brouillonnes et inquiètes qui, n'étant appelées ni par leur naissance ni par leur fortune au maniement des affaires publiques, ne laissent pas d'y faire toujours, en idée, quelque nouvelle réformation ; et si je pensais qu'il y eût la moindre chose en cet écrit par laquelle on me pût soupçonner de cette folie, je serais très marri de souffrir qu'il fût publié. Jamais mon dessein ne s'est étendu plus avant que de tâcher à réformer mes propres pensées, et de bâtir dans un fonds qui est tout à moi. Que si, mon ouvrage m'ayant assez plu, je vous en fais voir ici le modèle, ce n'est pas pour cela que je veuille conseiller à personne de l'imiter. Ceux que Dieu a mieux partagés de ses grâces auront peut-être des desseins plus relevés ; mais je crains bien que celui-ci ne soit déjà que trop hardi pour plusieurs. La seule résolution de se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues auparavant en sa créance n'est pas un exemple que chacun doive suivre. Et le monde n'est quasi composé que de deux sortes d'esprits auxquels il ne convient aucunement, à savoir : de ceux qui, se croyant plus habiles qu'ils ne sont, ne se peuvent

empêcher de précipiter leurs jugements ni avoir assez de patience pour conduire par ordre toutes leurs pensées : d'où vient quc, s'ils avaient une fois pris la liberté de douter des principes qu'ils ont reçus et de s'écarter du chemin commun, jamais ils ne pourraient tenir le sentier qu'il faut prendre pour aller plus droit, et demeureraient égarés toute leur vie ; puis de ceux qui, ayant assez de raison ou de modestie pour juger qu'ils sont moins capables de distinguer le vrai d'avec le faux que quelques autres par lesquels ils peuvent être instruits, doivent bien plutôt se contenter de suivre les opinions de ces autres qu'en chercher eux-mêmes de meilleures.

Et, pour moi, j'aurais été sans doute du nombre de ces derniers, si je n'avais jamais eu qu'un seul maître ou que je n'eusse point su les différences qui ont été de tout temps entre les opinions des plus doctes ; mais, ayant appris, dès le collège, qu'on ne saurait rien imaginer de si étrange et si peu croyable qu'il n'ait été dit par quelqu'un des philosophes ; et depuis, en voyageant, ayant reconnu que tous ceux qui ont des sentiments fort contraires aux nôtres ne sont pas pour cela barbares ni sauvages, mais que plusieurs usent autant ou plus que nous de raison ; et ayant considéré combien un même homme, avec son même esprit, étant nourri dès son enfance entre des Français ou des Allemands, devient différent de ce qu'il serait s'il avait toujours vécu entre des Chinois ou des cannibales ; et comment, jusqu'aux modes de nos habits, la même chose qui nous a plu il y a dix ans, et qui nous plaira peut-être encore avant dix ans, nous semble maintenant extravagante et ridicule ; en sorte que c'est bien plus la coutume et l'exemple qui nous persuade qu'aucune connaissance certaine ; et que néanmoins la pluralité des voix n'est pas une preuve qui vaille rien pour les vérités un peu malaisées à découvrir, à cause qu'il est bien plus vraisemblable qu'un homme seul les ait rencontrées que tout un peuple, je ne pouvais choisir personne dont les opinions me semblassent devoir être préférées à celles des autres, et je me trouvais comme contraint d'entreprendre moi-même de me conduire.

Mais, comme un homme qui marche seul est dans les ténèbres, je me résolus d'aller si lentement et d'user de tant de circonspections en toutes choses que, si je n'avançais que fort peu, je me garderais bien au moins de tomber : même je ne voulus point commencer à rejeter tout à fait aucune des opinions qui s'étaient pu glisser autrefois en ma créance sans y avoir été

introduites par la raison, que je n'eusse auparavant employé assez de temps à faire le projet de l'ouvrage que j'entreprenais, et à chercher la vraie méthode pour parvenir à la connaissance de toutes les choses dont mon esprit serait capable.

Lettre sur Amsterdam.

D'Amsterdam, le 15 mai 1631.

J'AI porté ma main contre mes yeux pour voir si je ne dormais point, lorsque j'ai lu dans votre lettre que vous aviez dessein de venir ici ; et, maintenant encore, je n'ose me réjouir autrement de cette nouvelle que comme si je l'avais seulement songée. Cependant je ne trouve pas fort étrange qu'un esprit grand et généreux comme le vôtre ne puisse s'accommoder de ces contraintes serviles auxquelles on est obligé à la cour ; vous devez même pardonner à mon zèle, si je vous invite à choisir Amsterdam pour votre retraite, et à le préférer à toutes les plus belles demeures de France et d'Italie, et même à ce célèbre ermitage que vous habitiez l'année passée. Quelque accomplie que puisse être une maison des champs, il y manque toujours une infinité de commodités qui ne se trouvent que dans les villes ; et la solitude même qu'on y espère ne s'y rencontre jamais parfaitement. Je veux bien que vous y trouviez un canal qui fasse rêver les plus grands parleurs, une vallée si solitaire qu'elle puisse leur inspirer du transport et de la joie ; mais malaisément peut-il se faire que vous n'ayez aussi quantité de petits voisins qui vous vont quelquefois importuner, et dont les visites sont encore plus incommodes que celles que vous recevez à Paris ; au lieu qu'en cette grande ville où je suis, n'y ayant aucun homme, excepté moi, qui n'exerce le négoce, chacun y est tellement attentif à son profit que j'y pourrais demeurer toute ma vie sans être jamais vu de personne. Je vais me promener tous les jours au milieu d'un grand peuple avec autant de liberté et de repos que vous en auriez dans vos allées, et je n'y considère pas autrement les hommes que j'y vois que je ferais les arbres qui se rencontrent dans vos forêts ou les animaux qui y paissent. Le bruit même de leur tracas n'interrompt pas plus mes rêveries que ferait celui de quelque ruisseau. Si je fais quelque réflexion sur leurs actions, j'en reçois le même plaisir que vous

auriez de voir les paysans qui cultivent vos campagnes ; car je vois que tout leur travail sert à embellir le lieu de ma demeure et à faire que je n'y manque d'aucune chose. S'il y a du plaisir à voir croître les fruits dans vos vergers et à y être dans l'abondance jusqu'aux yeux, pensez-vous qu'il n'y en ait pas bien autant à voir venir ici des vaisseaux qui nous apportent abondamment tout ce que produisent les Indes et tout ce qu'il y a de rare en Europe ? Quel autre lieu pourrait-on choisir, dans le reste du monde, où toutes les commodités de la vie soient si faciles à trouver que dans celui-ci ? Quel autre pays où l'on puisse jouir d'une liberté aussi entière, où l'on puisse dormir avec moins d'inquiétude, où il y ait toujours des armées sur pied, exprès pour nous garder, où les empoisonnements, les trahisons, les calomnies, soient moins connus, et où il soit demeuré plus de restes de l'innocence de nos aïeux ?

Vostre tres obligé et
tres passionné serviteur
De Balzac

1598-1648 *VOITURE* [*]

LETTRES

Apologie de la politique de Richelieu.

De Paris, le 24 novembre 1636.

JE vous avoue que j'aime à me venger, et qu'après avoir souffert durant deux mois que vous vous soyez moqué de la bonne espérance que j'avais de nos affaires, vous en avoir ouï condamner la conduite par les événements, et vous avoir vu triompher des victoires de nos ennemis, je suis bien aise de vous mander que nous avons repris Corbie. Cette nouvelle vous étonnera sans doute, aussi bien que toute l'Europe ; et vous trouverez étrange que ces gens que vous tenez si sages, et qui ont particulièrement cet avantage sur nous, de bien garder ce qu'ils ont gagné, aient laissé reprendre une place sur laquelle

(*) VOITURE (Vincent). [Voir la notice aux Poètes, page 61.]

on pouvait juger que tomberait tout l'effort de cette guerre, et qui, étant conservée ou étant reprise, devait donner, pour cette année, le prix et l'honneur des armes à l'un ou à l'autre parti. Cependant nous en sommes les maîtres. Ceux que l'on avait jetés dedans ont été bien aises que le roi leur ait permis d'en sortir, et ont quitté avec joie ces bastions qu'ils avaient élevés, et sous lesquels il semblait qu'ils se voulussent enterrer.

Considérez donc, je vous prie, quelle a été la fin de l'expédition, qui a tant fait de bruit. Il y avait trois ans que nos ennemis méditaient ce dessein, et qu'ils nous menaçaient de cet orage. L'Espagne et l'Allemagne avaient fait pour cela leurs derniers efforts. L'empereur y avait envoyé ses meilleurs chefs et sa meilleure cavalerie. L'armée de Flandre avait donné toutes ses meilleures troupes. Il se forma de cela une armée de vingt-cinq mille chevaux, de quinze mille hommes de pied et de quarante canons. Cette nuée, grosse de foudres et d'éclairs, vient fondre sur la Picardie, qu'elle trouve à découvert, toutes nos armes étant occupées ailleurs. Ils prennent d'abord la Capelle et le Câtelet. Ils attaquent et prennent Corbie presque en un même jour. Les voilà maîtres de la rivière : ils la passent. Ils ravagent tout ce qui est entre la Somme et l'Oise ; et, tant que personne ne leur résiste, ils tiennent courageusement la campagne, ils tuent nos paysans et brûlent nos villages. Mais sur le premier bruit qui leur vient que Monsieur s'avance avec une armée et que le roi le suit de près, ils se retirent, ils se retranchent derrière Corbie, et quand ils apprennent que l'on ne s'arrête point, et que l'on marche à eux tête baissée, nos conquérants abandonnent leurs retranchements. Ces peuples si braves et si belliqueux, et que vous dites qui sont nés pour commander à tous les autres, fuient devant une armée qu'ils disaient être composée de nos cochers et de nos laquais. Et ces gens si déterminés, qui devaient percer la France jusqu'aux Pyrénées, qui menaçaient de piller Paris et d'y venir reprendre jusque dans Notre-Dame les drapeaux de la bataille d'Avein, nous permettent de faire la circonvallation d'une place qui leur est si importante, et ensuite nous la laissent attaquer et prendre par force à leur vue.

Voilà où se sont terminées les bravades de Piccolomini, qui nous envoyait dire par ses trompettes, tantôt qu'il souhaitait que nous eussions de la poudre, tantôt qu'il nous vînt de la cavalerie ; et quand nous avons eu l'un et l'autre, il s'est bien gardé de nous attendre. De sorte, monsieur, que, hors la Capelle et le

Câtelet, qui sont de nulle considération, tout l'effet qu'a produit cette grande et victorieuse armée a été de prendre Corbie pour la rendre et pour la remettre entre les mains du roi, avec une contrescarpe, trois bastions et trois demi-lunes qu'elle n'avait point. S'ils avaient pris encore dix autres de nos places avec un pareil succès notre frontière en serait en meilleur état, et ils l'auraient mieux fortifiée que ceux qui jusqu'ici en ont eu commission.

Vous semble-t-il que la reprise d'Amiens ait été en rien plus importante ou plus glorieuse que celle-ci ? Alors la puissance du royaume n'était point divertie ailleurs : toutes nos forces furent jointes ensemble pour cet effet ; et toute la France se trouva devant une place. Ici, au contraire, il nous a fallu reprendre celle-ci dans le fort d'une infinité d'autres affaires qui nous pressaient de tous côtés, en un temps où il semblait que cet État fût épuisé de toutes choses, et en une saison en laquelle, outre les hommes, nous avions encore le ciel à combattre. Et au lieu que devant Amiens les Espagnols n'eurent une armée que cinq mois après le siège, pour nous le faire lever, ils en avaient une de quarante mille hommes à Corbie, avant que celui-ci fût commencé. Je m'assure que, si cet événement ne vous fait pas devenir bon Français, au moins vous aurez dépit de vous être affectionné à des gens qui ont si peu de vigueur et qui savent si mal se servir de leur avantage. Cependant ceux qui, en haine de celui qui gouverne, haïssent leur propre pays, et qui, pour perdre un homme seul, voudraient que la France se perdît, se moquaient de tous les préparatifs que nous faisions pour remédier à cette surprise. Quand les troupes que nous avions ici levées prirent la route de Picardie, ils disaient que c'étaient des victimes que l'on allait immoler à nos ennemis ; que cette armée se fondrait aux premières pluies ; et que ces soldats, qui n'étaient point aguerris, fuiraient au premier aspect des troupes espagnoles. Puis, quand ces troupes dont on nous menaçait se furent retirées, et que l'on prit dessein de bloquer Corbie, on condamna encore cette résolution. On disait qu'il était infaillible que les Espagnols l'auraient pourvue de toutes les choses nécessaires, ayant eu deux mois de loisir pour cela, et que nous consommerions devant cette place beaucoup de millions d'or et beaucoup de milliers d'hommes pour l'avoir peut-être dans trois ans. Mais quand on se résolut de l'attaquer par force, bien avant dans le mois de novembre, alors il n'y eut personne qui ne criât. Les mieux intentionnés avouaient qu'il y avait de l'aveuglement, et les

autres disaient qu'on avait peur que nos soldats ne mourussent pas assez tôt de misère et de faim, et que l'on les voulait faire noyer dans leurs propres tranchées.

Pour moi, quoique je susse les incommodités qui suivent nécessairement les sièges qui se font en cette saison, j'arrêtai mon jugement. Je pensai que ceux qui avaient présidé à ce conseil avaient vu les mêmes choses que je voyais, et qu'ils en voyaient encore d'autres que je ne voyais pas ; qu'ils ne se seraient pas engagés légèrement au siège d'une place sur laquelle toute la chrétienté avait les yeux ; et, dès que je fus assuré qu'elle était attaquée, je ne doutai plus qu'elle ne dût être prise. Car, pour en parler sainement, nous avons vu quelquefois M. le Cardinal se tromper dans les choses qu'il a fait faire par les autres ; mais nous ne l'avons jamais vu encore manquer dans les entreprises qu'il a voulu exécuter lui-même et qu'il a soutenues de sa présence. Je crus donc qu'il surmonterait toutes sortes de difficultés, et que celui qui avait pris la Rochelle, malgré l'Océan, prendrait encore bien Corbie, en dépit des pluies et de l'hiver. Mais puisqu'il vient à propos de parler de lui, et qu'il y a trois mois que je ne l'ai osé faire, permettez-le-moi à cette heure, et trouvez bon que, dans l'abattement où vous met cette nouvelle, je prenne mon temps de dire ce que je pense.

Je ne suis pas de ceux qui ayant dessein, comme vous dites, de convertir des éloges en brevets, font des miracles de toutes les actions de M. le Cardinal, portent ses louanges au delà de ce que peuvent et doivent aller celles des hommes, et à force de vouloir trop faire croire de bien de lui n'en disent que des choses incroyables. Mais aussi n'ai-je pas cette basse malignité de haïr un homme à cause qu'il est au-dessus des autres, et je ne me laisse pas non plus emporter aux affections ni aux haines publiques, que je sais être presque toujours fort injustes. Je le considère avec un jugement que la passion ne fait pencher ni d'un côté ni d'autre, et je le vois des mêmes yeux dont la postérité le verra. Mais lorsque, dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront en notre histoire que le cardinal de Richelieu a démoli la Rochelle et abattu l'hérésie, et que par un seul traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses villes pour une fois ; lorsqu'ils apprendront que, du temps de son ministère, les Anglais ont été battus et chassés, Pignerol conquis, Casal secouru, toute la Lorraine jointe à cette couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous notre pouvoir, les Espagnols défaits à Veillane et à Avein,

et qu'ils verront que, tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas un voisin sur lequel elle n'ait gagné des places ou des batailles ; s'ils ont quelque goutte de sang français dans les veines et quelque amour pour la gloire de leur pays, pourront-ils dire ces choses sans s'affectionner à lui ; et, à votre avis, l'aimeront-ils ou l'estimeront-ils moins, à cause que de son temps les rentes sur l'hôtel de ville se seront payées un peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouveaux officiers dans la chambre des comptes ?

Toutes les grandes choses coûtent beaucoup, les grands efforts abattent, et les puissants remèdes affaiblissent. Mais si l'on doit regarder les États comme immortels, y considérer les commodités à venir comme présentes, comptons combien cet homme, que l'on dit qui a ruiné la France, lui a épargné de millions par la seule prise de la Rochelle, laquelle d'ici à deux mille ans, dans toutes les minorités des rois, dans tous les mécontentements des grands et dans toutes les occasions de révolte, n'eût pas manqué de se rebeller et nous eût obligés à une éternelle dépense. Ce royaume n'avait que deux sortes d'ennemis qu'il dût craindre : les huguenots et les Espagnols. M. le Cardinal, entrant dans les affaires, se mit dans l'esprit de ruiner tous les deux. Pouvait-il former de plus glorieux ni de plus utiles desseins ? Il est venu à bout de l'un, et il n'a pas achevé l'autre. Mais s'il eût manqué au premier, ceux qui crient à cette heure que ç'a été une résolution téméraire, hors de temps et au-dessus de nos forces, que de vouloir attaquer et abattre celles d'Espagne, et que l'expérience l'a bien montré, n'auraient-ils pas condamné de même le dessein de perdre les huguenots ? n'auraient-ils pas dit qu'il ne fallait pas recommencer une entreprise où trois de nos rois avaient manqué, et à laquelle le feu roi n'avait osé penser ! et n'eussent-ils pas conclu, aussi faussement qu'ils font encore en cette autre affaire, que la chose n'était pas faisable, à cause qu'elle n'aurait pas été faite ?

Mais jugeons, je vous supplie, s'il a tenu à lui ou à la fortune qu'il ne soit venu à bout de ce dessein. Considérons quel chemin il a pris pour cela, quels ressorts il a fait jouer. Voyons s'il s'en est fallu beaucoup qu'il n'ait renversé ce grand arbre de la maison d'Autriche, et s'il n'a pas ébranlé jusqu'aux racines ce tronc, qui de deux branches couvre le septentrion et le couchant et qui donne de l'ombrage au reste de la terre. Il fut chercher jusque sous le pôle ce héros qui semblait être destiné à y mettre

le fer et à l'abattre. Il fut l'esprit mêlé à ce foudre qui a rempli l'Allemagne de feux et d'éclairs, et dont le bruit a été entendu par tout le monde. Mais quand cet orage fut dissipé et que la fortune en eut détourné le coup, s'arrêta-t-il pour cela ? Et ne mit-il pas encore une fois l'empire en plus grand hasard qu'il n'avait été par les pertes de la bataille de Leipsick et de celle de Lutzen ? Son adresse et ses pratiques nous firent voir tout d'un coup une armée de quarante mille hommes dans le cœur de l'Allemagne, avec un chef qui avait toutes les qualités qu'il faut pour faire un changement dans un État. Que si le roi de Suède s'est jeté dans le péril plus avant que ne devait un homme de ses desseins et de sa condition, et si le duc de Friedland, pour trop différer son entreprise, l'a laissé découvrir, pouvait-il charmer la balle qui a tué celui-là au milieu de sa victoire, ou rendre celui-ci impénétrable aux coups de pertuisane. Que si ensuite de tout cela, pour achever de perdre toutes choses, les chefs qui commandaient l'armée de nos alliés devant Nordlingen donnèrent la bataille à contretemps, était-il au pouvoir de M. le Cardinal, étant à deux cents lieues de là, de changer ce conseil et d'arrêter la précipitation de ceux qui, pour un empire (car c'était le prix de cette victoire), ne voulurent pas attendre trois jours ? Vous voyez donc que pour sauver la maison d'Autriche et pour détourner ses desseins, que l'on dit à cette heure avoir été si téméraires, il a fallu que la fortune ait fait, depuis, trois miracles, c'est-à-dire trois grands événements, qui, vraisemblablement, ne devaient pas arriver : la mort du roi de Suède, celle du duc de Friedland, et la perte de la bataille de Nordlingen.

Vous me direz qu'il ne se peut pas plaindre de la fortune, pour l'avoir traversée en cela, puisqu'elle l'a servi si fidèlement dans toutes les autres choses ; que c'est elle qui lui a fait prendre des places, sans qu'il en eût jamais assiégé auparavant ; qui lui a fait commander heureusement des armées, sans aucune expérience ; qui l'a mené toujours comme par la main et sauvé d'entre les précipices où il s'était jeté ; et enfin qui l'a fait souvent paraître hardi, sage et prévoyant. Voyons-le donc dans la mauvaise fortune, et examinons s'il y a eu moins de hardiesse, de sagesse et de prévoyance. Nos affaires n'allaient pas trop bien en Italie ; et comme c'est le destin de la France de gagner des batailles et de perdre des armées, la nôtre était fort dépérie depuis la dernière victoire qu'elle avait remportée sur les Espagnols. Nous n'avions guère plus de bonheur devant Dôle, où la longueur du siège nous en faisait attendre une mauvaise issue.

quand on sut que les ennemis étaient entrés en Picardie, qu'ils avaient pris d'abord la Capelle, le Câtelet et Corbie ; et que ces trois places, qui les devaient arrêter plusieurs mois, les avaient à peine arrêtés huit jours. Tout est en feu, jusque sur les bords de la rivière d'Oise. Nous pouvons voir de nos faubourgs la fumée des villages qu'ils nous brûlent. Tout le monde prend l'alarme, et la capitale du royaume est en effroi. Les mauvaises nouvelles viennent en foule. Le ciel est couvert de tous côtés. Durant cette tempête, M. le Cardinal n'a-t-il pas toujours tenu le gouvernail d'une main et la boussole de l'autre ? S'est-il jeté dedans l'esquif pour se sauver ? et si le grand vaisseau qu'il conduisait avait à se perdre, n'a-t-il pas témoigné qu'il y voulait mourir devant tous les autres ? Est-ce la fortune qui l'a tiré de ce labyrinthe, ou si ç'a été sa prudence, sa constance et sa magnanimité ?

Nos ennemis sont à quinze lieues de Paris, et les siens sont dedans. Il a tous les jours avis que l'on y fait des pratiques pour le perdre. La France et l'Espagne, par manière de dire, sont conjurées contre lui seul. Quelle contenance a tenue, parmi tout cela, cet homme que l'on disait qu'il s'étonnerait au moindre mauvais succès, et qui avait fait fortifier le Havre pour s'y jeter à la première mauvaise fortune ? Il n'a pas fait une démarche en arrière pour cela. Il a songé aux périls de l'État, et non pas aux siens ; et tout le changement que l'on a vu en lui, durant ce temps-là, est qu'au lieu qu'il n'avait accoutumé de sortir qu'accompagné de deux cents gardes, il se promena tous les jours suivi seulement de cinq ou six gentilshommes. Il faut avouer qu'une adversité soutenue de si bonne grâce, et avec tant de force, vaut mieux que beaucoup de prospérités et de victoires. Il ne me sembla pas si grand, ni si victorieux, le jour qu'il entra dans la Rochelle, qu'il me le parut alors ; et les voyages qu'il fit de sa maison à l'arsenal me semblent plus glorieux pour lui que ceux qu'il a faits delà les monts, et desquels il est revenu avec Pignerol et Suse.

Ouvrez donc les yeux, je vous supplie, à tant de lumière. Ne haïssez pas plus longtemps un homme qui est si heureux à se venger de ses ennemis ; et cessez de vouloir du mal à celui qui le sait tourner à sa gloire, et qui le porte si courageusement : quittez votre parti devant qu'il vous quitte. Aussi bien une grande partie de ceux qui haïssaient M. le Cardinal se sont convertis par le dernier miracle qu'il vient de faire. Et si la guerre peut finir comme il y a apparence de l'espérer, il

trouvera moyen de gagner bientôt tous les autres. Étant si sage qu'il est, il a connu après tant d'expériences ce qui est le meilleur, et il tournera ses desseins à rendre cet État le plus florissant de tous, après l'avoir rendu le plus redoutable. Il s'avisera d'une sorte d'ambition qui est plus belle que toutes les autres, et qui ne tombe dans l'esprit de personne : de se faire le meilleur et le plus aimé d'un royaume, et non pas le plus grand et le plus craint. Il connaît que les plus nobles conquêtes sont celles des cœurs et des affections. Il voit qu'il n'y a pas tant de sujets de louange à étendre de cent lieues les bornes d'un royaume qu'à diminuer un sou de taille, et qu'il y a moins de grandeur et de véritable gloire à défaire cent mille hommes qu'à en mettre vingt millions à leur aise et en sûreté. Aussi ce grand esprit qui n'a été occupé jusqu'à présent qu'à songer aux moyens de fournir aux frais de la guerre, à lever de l'argent et des hommes, à prendre des villes et à gagner des batailles, ne s'occupera désormais qu'à rétablir le repos, la richesse et l'abondance. Alors les ennemis de M. le Cardinal ne sauront plus que dire contre lui, comme ils n'ont su que faire jusqu'à cette heure. Alors les bourgeois de Paris seront ses gardes ; et il connaîtra combien il est plus doux d'entendre ses louanges dans la bouche du peuple que dans celle des poètes. Prévenez ce temps-là, je vous conjure, et n'attendez pas à être de ses amis jusqu'à ce que vous y soyez contraint. Que si vous voulez demeurer dans votre opinion, je n'entreprends pas de vous l'arracher par force. Mais aussi ne soyez pas si injuste que de trouver mauvais que j'aie défendu la mienne ; et je vous promets que je lirai volontiers tout ce que vous m'écrirez, quand les Espagnols auront repris Corbie.

Au duc d'Enghien après Rocroi (1643).

MONSEIGNEUR,

A cette heure que je suis loin de Votre Altesse et qu'elle ne me peut pas faire de charge, je suis résolu de lui dire tout ce que je pense d'elle il y a longtemps, et que je n'avais osé lui déclarer pour ne pas tomber dans les inconvénients où j'avais vu ceux qui avaient pris avec vous de pareilles libertés. Mais, Monseigneur, vous en faites trop pour le pouvoir souffrir en silence, et vous seriez injuste si vous pensiez faire les actions

que vous faites sans qu'il en fût autre chose, ni que l'on prît la liberté de vous en parler. Si vous saviez de quelle sorte tout le monde est déchaîné dans Paris à discourir de vous, je suis assuré que vous en auriez honte, et que vous seriez étonné de voir avec combien peu de respect et de crainte de vous déplaire tout le monde s'entretient de ce que vous avez fait. A dire la vérité, Monseigneur, je ne sais à quoi vous avez pensé, et ç'a été, sans mentir, trop de hardiesse et une extrême violence à vous d'avoir, à votre âge, choqué deux ou trois vieux capitaines que vous deviez respecter, quand ce n'eût été que pour leur ancienneté, fait tuer le pauvre comte de Fontaines, qui était un des meilleurs hommes de Flandre, et à qui le prince d'Orange n'avait jamais osé toucher, pris seize pièces de canon à un prince qui est oncle du roi et frère de la reine, avec qui vous n'aviez jamais eu différend, et mis en désordre les meilleures troupes des Espagnols qui vous avaient laissé passer avec tant de bonté. Je ne sais pas ce qu'en dit le père Musnier, mais tout cela est contre les bonnes mœurs, et il y a, ce me semble, grande matière à confession. J'avais bien ouï dire que vous étiez opiniâtre comme un diable, et qu'il ne faisait pas bon de vous rien disputer ; mais j'avoue que je n'eusse pas cru que vous fussiez emporté à ce point-là, et, si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe, et l'empereur ni le roi d'Espagne ne pourront durer avec vous. Cependant, Monseigneur, laissant la conscience à part et politiquement parlant, je me réjouis avec Votre Altesse de ce que j'entends dire qu'elle a gagné la plus belle victoire, et de la plus grande importance que nous ayons vue de notre siècle, et de ce que, sans être *importante*, elle sait faire des actions qui le soient si fort. La France, que vous venez de mettre à couvert de tous les orages qu'elle craignait, s'étonne qu'à l'entrée de votre vie vous ayez fait une action dont César eût voulu couronner toutes les siennes, et qui redonne aux rois vos ancêtres autant de lustre que vous en avez reçu d'eux.

Lettre apologétique.

(Réponse à Scudéry, sur *le Cid*.)

Monsieur,

IL ne vous suffit pas que votre libelle me déchire en public ; vos lettres me viennent quereller jusque dans mon cabinet et vous m'envoyez d'injustes accusations, lorsque vous me devez pour le moins des excuses. Je n'ai point fait la pièce que vous m'imputez et qui vous pique ; je l'ai reçue de Paris avec une lettre qui m'a appris le nom de son auteur ; il l'adresse à un de nos amis, qui vous en pourra donner plus de lumière. Pour moi, bien que je n'aie guère de jugement, si l'on s'en rapporte à vous, je n'en ai pas si peu que d'offenser une personne de si haute condition, et de craindre moins ses ressentiments que les vôtres. Tout ce que je vous puis dire, c'est que je ne doute ni de votre noblesse ni de votre vaillance, et qu'aux choses de cette nature, où je n'ai point d'intérêt, je crois le monde sur sa parole : ne mêlons point de pareilles difficultés parmi nos différends. Il n'est pas question de savoir de combien vous êtes plus noble et plus vaillant que moi, pour juger de combien le *Cid* est meilleur que l'*Amant libéral*. Les bons esprits trouvent que vous avez fait un haut chef-d'œuvre de doctrine et de raisonnement en vos *Observations*. La modestie et la générosité que vous y témoignez leur semblent des pièces rares, et surtout votre procédé merveilleusement sincère et cordial envers un ami. Vous protestez de ne me point dire d'injures, et lorsque incontinent après vous m'accusez d'ignorance en mon métier et de manque de jugement en la conduite de mon chef-d'œuvre, vous appelez cela des civilités d'auteur ! Je n'aurais besoin que du texte de votre libelle, et des contradictions qui s'y rencontrent, pour vous convaincre de l'un et de l'autre de ces défauts et imprimer sur votre casaque le quatrain outrageux que vous avez voulu attacher à la mienne. Ne vous êtes-vous pas souvenu que le *Cid* a été représenté trois fois au Louvre, et deux fois à l'hôtel de Richelieu ? Quand vous avez traité la pauvre Chimène d'impudique, de parricide, de monstre, ne vous êtes-vous pas souvenu que la reine, les princesses et les plus vertueuses dames de la cour et de Paris l'ont reçue et caressée en fille d'honneur. Quand vous m'avez reproché mes vanités, et nommé le comte de Gor-

(*) CORNEILLE (Pierre). [Voir la notice aux Poètes, page 81.]

mas un capitan de comédie, vous ne vous êtes pas souvenu que vous avez mis un *A qui lit* au devant de *Ligdamon*, ni des autres chaleurs poétiques et militaires qui font rire le lecteur presque dans tous vos livres. Pour me faire croire ignorant, vous avez tâché d'imposer aux simples, et vous avez avancé des maximes de théâtre de votre seule autorité, dont vous ne pourriez, quand elles seraient vraies, déduire les conséquences que vous en tirez ; vous vous êtes fait tout blanc d'Aristote, et d'autres auteurs que vous ne lûtes ou n'entendîtes peut-être jamais, et qui vous manquent tous de garantie ; vous avez fait le censeur moral, pour m'imputer de mauvais exemples ; vous avez épluché les vers de ma pièce, jusqu'à en accuser un de manquer de césure ; si vous eussiez su les termes de l'art, vous eussiez dit qu'il manquait de repos en l'hémistiche. Vous m'avez voulu faire passer pour simple traducteur, sous ombre de soixante et douze vers que vous marquez sur un ouvrage de deux mille, et que ceux qui s'y connaissent n'appelleront jamais de simples traductions ; vous avez déclamé contre moi, pour avoir tu le nom de l'auteur espagnol, bien que vous ne l'ayez appris que de moi, et que vous sachiez fort bien que je ne l'ai célé à personne, et que même j'en ai porté l'original en sa langue à monseigneur le Cardinal, votre maître et le mien ; enfin vous m'avez voulu arracher en un jour ce que près de trente ans d'étude m'ont acquis ; il n'a pas tenu à vous que, du premier lieu où beaucoup d'honnêtes gens me placent, je ne sois descendu au-dessous de Claveret ; et pour réparer des offenses si sensibles, vous croyez faire assez de m'exhorter à vous répondre sans outrage, de peur, dites-vous, de nous repentir après, tous deux, de nos folies, et de me mander impérieusement que, malgré nos gaillardises passées, je sois encore votre ami, afin que vous soyez encore le mien ; comme si votre amitié me devait être fort précieuse après cette incartade, et que je dusse prendre garde seulement au peu de mal que vous m'avez fait, et non pas à celui que vous m'avez voulu faire. Vous vous plaignez d'une *Lettre à Ariste*, où je ne vous ai point fait de tort de vous traiter d'égal, puisque, en vous montrant mon envieux, vous vous confessez moindre, quoique vous nommiez folies les travers d'auteur où vous vous êtes laissé emporter, et que le repentir que vous en faites paraître marque la honte que vous en avez. Ce n'est pas assez de dire : Soyez encore mon ami, pour recevoir une amitié si indignement violée. Je ne suis point homme d'éclaircissement ; vous êtes en sûreté de ce côté-là. Traitez-moi dorénavant en inconnu, comme je vous veux

laisser pour tel que vous êtes, maintenant que je vous connais ; mais vous n'aurez pas sujet de vous plaindre quand je prendrai le même droit sur vos ouvrages que vous avez pris sur les miens. Si un volume d'*Observations* ne vous suffit, faites-en encore cinquante : tant que vous ne m'attaquerez pas avec des raisons plus solides, vous ne me mettrez point en nécessité de me défendre ; et de ma part je verrai, avec mes amis, si ce que votre libelle vous a laissé de réputation vaut la peine que j'achève de la ruiner. Quand vous me demanderez mon amitié avec des termes plus civils, j'ai assez de bonté pour ne vous la refuser pas, et pour me taire sur les défauts de votre esprit que vous étalez dans vos livres. Jusque-là je suis assez glorieux pour vous dire de porte à porte que je ne vous crains ni ne vous aime. Après tout, pour vous parler sérieusement et vous montrer que je ne suis pas si piqué que vous pourriez vous l'imaginer, il ne tiendra pas à moi que nous ne reprenions la bonne intelligence du passé. Mais, après une offense si publique, il y faut un peu plus de cérémonie. Je ne vous la rendrai pas malaisée : je donnerai tous mes intérêts à qui vous voudrez de vos amis ; et je m'assure que, si un homme se pouvait faire satisfaction à lui-même du tort qu'il s'est fait, il vous condamnerait à vous la faire à vous-même, plutôt qu'à moi qui ne vous en demande point, et à qui la lecture de vos *Observations* n'a donné aucun mouvement que de compassion. Et certes on me blâmerait avec justice si je vous voulais mal pour une chose qui a été l'accomplissement de ma gloire, et dont le *Cid* a reçu cet avantage, que, de tant de poèmes qui ont paru jusqu'à présent, il a été le seul dont l'éclat ait obligé l'envie à prendre la plume. Je me contente, pour toute apologie, de ce que vous avouez *qu'il a eu l'approbation des savants et de la cour.* Cet éloge véritable, par où vous commencez vos censures, détruit tout ce que vous pouvez dire après. Il suffit qu'ayez fait une folie à m'attaquer, sans que j'en fasse une à vous répondre comme vous m'y conviez ; et puisque les plus courtes sont les meilleures, je ne ferai point revivre la vôtre par la mienne. Résistez aux tentations de ces gaillardises qui font rire le public à vos dépens, et continuez à être mon ami, afin que je me puisse dire le vôtre.

Discours sur les trois Unités (1660).

LA règle de l'unité de jour a son fondement sur ce mot d'Aristote, « que la tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour du soleil, ou tâcher de ne le passer pas de beaucoup. » Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse, si elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt-quatre heures ou d'un jour artificiel de douze : ce sont deux opinions dont chacune a des partisans considérables; et, pour moi, je trouve qu'il y a des sujets si malaisés à renfermer en si peu de temps que non seulement je leur accorderais les vingt-quatre heures entières, mais je me servirais même de la licence que donne ce philosophe de les excéder un peu, et les pousserais sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une maxime en droit, qu'il faut élargir la faveur et restreindre les rigueurs, *odia restringenda, favores ampliandi ;* et je trouve qu'un auteur est assez gêné par cette contrainte, qui a forcé quelques-uns de nos anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide, dans *les Suppliantes*, fait partir Thésée d'Athènes avec une armée, donner une bataille devant les murs de Thèbes, qui en étaient éloignés de douze ou quinze lieues, et revenir victorieux en l'acte suivant ; et depuis qu'il est parti jusqu'à l'arrivée du messager qui vient faire le récit de sa victoire, Ethra et le chœur n'ont que trente-six vers à dire. C'est assez bien employer un temps si court.

Beaucoup déclament contre cette règle, qu'ils nomment tyrannique, et auraient raison si elle n'était fondée que sur l'autorité d'Aristote ; mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui lui sert d'appui. Le poème dramatique est une imitation, ou, pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes ; et il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellents qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures, et ressemblerait parfaitement, si l'action qu'elle représente n'en demandait pas davantage pour sa réalité. Ainsi ne nous arrêtons point ni aux douze ni aux vingt-quatre heures, mais resserrons l'action du poème dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux et soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit : je ne crois pas que *Rodogune* en demande guère davantage, et peut-être qu'elles suffiraient pour *Cinna*. Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons-en quatre, six, dix :

mais ne passons pas de beaucoup les vingt-quatre heures, de peur de tomber dans le dérèglement et de réduire tellement le portrait en petit qu'il n'ait plus ses dimensions proportionnées et ne soit qu'imperfection...

Quant à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun précepte dans Aristote ni dans Horace : c'est ce qui porte quelques-uns à croire que la règle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité de jour, et à se persuader ensuite qu'on le peut étendre jusqu'où un homme peut aller et revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licencieuse ; et si l'on faisait aller un acteur en poste, les deux côtés du théâtre pourraient représenter Paris et Rouen. Je souhaiterais, pour ne point gêner du tout le spectateur, que ce qu'on lui fait voir sur un théâtre, qui ne change point, pût s'arrêter dans une chambre ou dans une salle, suivant le choix qu'on en aurait fait ; mais souvent cela est si malaisé, pour ne pas dire impossible, qu'il faut de nécessité trouver quelque élargissement pour le lieu comme pour le temps. Nos anciens, qui faisaient parler leurs rois en place publique, donnaient assez aisément l'unité rigoureuse de lieu à leurs tragédies. Sophocle, toutefois, ne l'a pas observée dans son *Ajax*, qui sort du théâtre afin de chercher un lieu écarté pour se tuer. Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les rois et les princesses de leurs appartements ; et, comme souvent la différence et l'opposition des intérêts de ceux qui sont logés dans le même palais ne souffrent pas qu'ils fassent leurs confidences et ouvrent leurs secrets en même chambre, il nous faut chercher quelque autre accommodement pour l'unité de lieu, si nous la voulons conserver dans tous nos poèmes : autrement il faudrait prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réussir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible ; mais, comme elle ne s'accommode pas avec toute sorte de sujets, j'accorderais très volontiers que ce qu'on ferait passer en une seule ville aurait l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le théâtre représentât cette ville tout entière, cela serait un peu trop vaste, mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ses murailles.

Beaucoup de mes pièces manqueront de l'unité de lieu si l'on ne veut point admettre cette modération, dont je me contenterai toujours à l'avenir, quand je ne pourrai satisfaire à la dernière rigueur de la règle. Je n'ai pu y en réduire que trois, *Horace*, *Polyeucte* et *Pompée*. Si je me donne trop d'indulgence

dans les autres, j'en aurai encore davantage pour ceux dont je verrai réussir les ouvrages sur la scène avec quelque apparence de régularité. Il est facile aux spéculatifs d'être sévères ; mais s'ils voulaient donner dix ou douze poèmes de cette nature au public, ils élargiraient peut-être les règles encore plus que je ne fais, sitôt qu'ils auraient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude, et combien de belles choses elle bannit de notre théâtre. Quoi qu'il en soit, voilà mes opinions, ou, si vous voulez, mes hérésies touchant les principaux points de l'art ; et je ne sais point mieux accorder les règles anciennes avec les agréments modernes. Je ne doute point qu'il ne soit aisé d'en trouver de meilleurs moyens, et je serai tout prêt de les suivre lorsqu'on les aura mis en pratique aussi heureusement qu'on y a vu les miens.

De la Tragédie bourgeoise ou drame.

VOICI un poème d'une espèce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connaissez l'humeur de nos Français : ils aiment la nouveauté ; et je hasarde *non tam meliora quam nova*, sur l'espérance de les mieux divertir. C'était l'humeur des Grecs dès le temps d'Eschyle, *apud quos*

> *Illecebris erat et grata novitate morandus*
> *Spectator ;*

et, si je ne me trompe, c'était aussi celle des Romains :

> *Nec minimum meruere decus, vestigia græca*
> *Ausi deserere . . . .*
> *Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.*

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite, je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bon homme Plaute, qui n'y cherchait point d'autre finesse : parce qu'il y a des dieux et des rois dans son *Amphitryon*, il veut que c'en soit une ; et parce qu'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une comédie, et lui donne l'un et l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop

déférer aux personnages et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là : et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de poème aux personnes illustres n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue qu'il n'y avait que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous l'a prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires du héros de la tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance, et ne s'attache qu'aux incidents de sa vie et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant, ni tout bon ; il le demande persécuté par quelqu'un de ses proches ; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conserver : et je ne vois point pourquoi cela ne puisse arriver qu'à un prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils aient accablé quelqu'une de ces grandes têtes ; et c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les événements qu'elle traite ; et comme ils n'ont d'éclat que parce qu'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seraient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire, et semble commander de croire ce qu'elle veut persuader. Mais je ne comprends point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter ; et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédase qui n'était qu'un paysan de Leuctres, soit moins digne d'elle que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, et la vengeance de cette mort par Oreste sur sa propre mère ; quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Je dirai plus : la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourrait être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout à fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes

les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice, ce qui ne se rencontre pas toujours ? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres, quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité, permettez-moi de conclure, *a simili*, que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres, quand nous nous en proposons quelque aventure qui ne s'élève point au-dessus de sa portée. Et certes, après avoir lu dans Aristote que la tragédie est une imitation des actions, et non pas des hommes, je pense avoir quelque droit de dire la même chose de la comédie, et de prendre pour maxime que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espèce est un poème dramatique.

(Épitre dédicatoire de *Don Sanche d'Aragon*, 1650.)

1607-1701 Mlle DE SCUDÉRY*

LE GRAND CYRUS

La Marquise de Rambouillet.

(Portrait sous le nom de *Cléomire.*)

IMAGINEZ-VOUS la beauté même, si vous voulez concevoir celle de cette admirable personne : je ne vous dis point que vous



(*) SCUDÉRY (Magdeleine DE), sœur de Georges de Scudéry, née au Havre en 1607, morte à Paris en 1701. Elle est le type de la précieuse et fut connue par le nom de SAPPHO, sous lequel elle est représentée dans le *Grand Cyrus*. A douze ans, on commença à parler d'elle, comme d'une personne dont étaient déjà formés la beauté, l'esprit et le jugement. Elle rejoignit son frère à Paris (1630), l'accompagna à Marseille en 1644 et vécut avec lui jusqu'en 1655. Elle fut étroitement liée avec Pellisson. Elle fut une des étoiles de la fameuse chambre bleue de Mme de Rambouillet.

Mlle de Scudéry a donné de nombreuses pièces

vous figuriez quelle est celle que nos peintres donnent à Vénus, pour comprendre la sienne, car elle ne serait pas assez modeste ; ni celle de Pallas, parce qu'elle serait trop fière ; ni celle de Junon, qui ne serait pas assez charmante ; ni celle de Diane, qui serait un peu trop sauvage ; mais je vous dirai que, pour représenter Cléomire, il faudrait prendre de toutes les figures qu'on donne à ces déesses ce qu'elles ont de beau, et l'on en ferait peut-être une passable peinture. Cléomire est grande et bien faite ; tous les traits de son visage sont admirables ; la délicatesse de son teint ne se peut exprimer ; la majesté de toute sa personne est digne d'admiration, et il sort je ne sais quel éclat de ses yeux, qui imprime le respect dans l'âme de tous ceux qui la regardent...

Au reste l'esprit et l'âme de cette merveilleuse personne surpassent de beaucoup sa beauté : le premier n'a point de bornes dans son étendue, et l'autre n'a point d'égale en générosité, en constance, en bonté, en justice et en pureté. L'esprit de Cléomire n'est pas un de ces esprits qui n'ont de lumière que celle que la nature leur donne ; car elle l'a cultivé soigneusement et je pense pouvoir dire qu'il n'est point de belles connaissances qu'elle n'ait acquises. Elle sait diverses langues et n'ignore presque rien de tout ce qui mérite d'être su ; mais elle le sait sans faire semblant de le savoir et on dirait à l'entendre parler, tant elle est modeste, qu'elle ne parle de toutes choses admirablement, comme elle fait, que par le simple sens commun et par le seul usage du monde. Cependant elle se connaît à tout : les sciences les plus élevées ne passent point sa connaissance ; les arts les plus difficiles sont connus d'elle parfaitement ; elle s'est fait faire un palais de son dessein, qui est un des mieux entendus du monde ; et elle a trouvé l'art de faire en une place d'une médiocre grandeur un palais d'une vaste étendue. L'ordre, la régularité et la propreté sont dans tous ses appartements et à tous ses meubles ; tout est magnifique chez elle, et même

---

de vers dans le « Mercure galant »; elle a remporté le prix d'éloquence française à l'Académie, en 1661, par son *Discours de la gloire*; elle est surtout l'auteur de *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, paru sous le nom de son frère (1641); *Artamène ou le Grand Cyrus*, qui parut en dix volumes, de 1649 à 1653, avec beaucoup de succès; *Clélie* (1656); *Almahide ou l'Esclave reine* (1660); *les Femmes illustres; Mathilde d'Aguilar* (1665); *Célanire ou la Promenade de Versailles* (1669). Elle a laissé aussi des *Lettres* et une dizaine de volumes de *Conversations morales* (1680-1692).

particulier : les lampes y sont différentes des autres lieux ; ses cabinets sont pleins de mille raretés qui font voir le jugement de celle qui les a choisies ; l'air est toujours parfumé dans son palais ; diverses corbeilles magnifiques, pleines de fleurs, font un printemps continuel dans sa chambre, et le lieu où on la voit d'ordinaire est si agréable et si bien imaginé qu'on croit être dans un enchantement lorsqu'on y est auprès d'elle. Au reste, jamais personne n'a eu une connaissance si délicate qu'elle pour les beaux ouvrages de prose ni pour les vers : elle en juge pourtant avec une modération merveilleuse, ne quittant jamais la bienséance de son sexe, quoiqu'elle soit beaucoup au-dessus.

De l'Instruction des femmes.

ENCORE que je sois ennemie déclarée de toutes les femmes qui font les savantes, je ne laisse pas de trouver l'autre extrémité fort condamnable, et d'être souvent épouvantée de voir tant de femmes de qualité avec une ignorance si grossière que, selon moi, elles déshonorent notre sexe. En effet la difficulté de savoir quelque chose avec bienséance ne vient pas tant à une femme de ce qu'elle sait que de ce que les autres ne savent pas ; et c'est sans doute la singularité qui fait qu'il est très difficile d'être comme les autres ne sont point, sans être exposée à être blâmée ; car, à parler véritablement, je ne sache rien de plus injurieux à notre sexe que de dire qu'une femme n'est point obligée de rien apprendre. Mais, si cela est, je voudrais donc en même temps qu'on lui défendît de parler et qu'on ne lui apprît point à écrire ; car si elle doit écrire et parler, il faut qu'on lui permette toutes les choses qui peuvent lui éclairer l'esprit. lui former le jugement et lui apprendre à bien parler et à bien écrire... Ce qu'il y a de rare est qu'une femme, qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six ; et à cette même personne qui est obligée d'avoir du jugement jusqu'à la mort et de parler jusqu'à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus de conduite ; et, vu la manière dont il y a des dames qui passent leur vie, on dirait qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être

grasses, pour être belles, pour ne rien faire et pour ne dire que des sottises... En mon particulier, j'en sais une qui dort plus de douze heures tous les jours, qui en emploie trois ou quatre à s'habiller, ou, pour mieux dire, à ne s'habiller point : car plus de la moitié de ce temps-là se passe à ne rien faire, ou à défaire ce qui avait déjà été fait. Ensuite elle en emploie bien encore deux ou trois à faire divers repas, et tout le reste à recevoir des gens à qui elle ne sait que dire, ou à aller chez d'autres qui ne savent de quoi l'entretenir : jugez après cela si la vie de cette personne n'est pas bien employée !...

Il ne faut pourtant pas qu'on s'imagine que je veuille qu'une femme ne soit point propre, et qu'elle ne sache ni danser, ni chanter : car, au contraire, je veux qu'elle sache toutes les choses divertissantes ; mais, à dire la vérité, je voudrais qu'on eût autant de soin d'orner son esprit que son corps, et qu'entre être savante ou ignorante, on prît un chemin entre ces deux extrémités, qui empêchât d'être incommode par une suffisance impertinente ou par une stupidité ennuyeuse.

Madeleine de Scudery

---

*SCARRON** *1610-1660*

LE ROMAN COMIQUE

L'HOTELLERIE était encore en rumeur, lorsqu'on vit arriver un homme qui avait la mine d'un ecclésiastique, accompagné de deux autres qui lui rendaient beaucoup de respect, ce qui fit juger qu'il était leur maître. Aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre, l'un d'eux entra dans la cuisine, où l'hôte buvait avec la Rancune et l'Olive, et demanda qu'on lui donnât une chambre pour M. le doyen de Montfort. Toutes les meilleures chambres de l'hôtellerie étaient déjà occupées, ce dont l'hôte parut fort inquiet ; mais la familiarité qu'il avait contractée avec la Rancune par plusieurs fréquentes collations fit qu'il s'adressa à lui pour le prier de céder sa chambre pour cette nuit seulement à M. le doyen. La Rancune y consentit, parce qu'il n'osa pas le lui refuser ; mais ayant su de l'un des valets que le doyen était venu au Mans pour des affaires du chapitre de Montfort,

(*) SCARRON (Paul), 1610-1660. [Voir la notice aux Poètes, page 99.]

il se repentit d'avoir donné sa chambre, prévoyant que le doyen l'occuperait plusieurs jours. Son esprit plein d'invention et de malice lui fournit sur-le-champ les expédients de l'en chasser. Il accosta le doyen, qu'il traita d'abbé, et s'étant insinué dans son esprit par cette flatterie et par quelque nouvelle qu'il lui débita, le doyen le pria de lui faire l'honneur de souper avec lui ; la Rancune ne s'en défendit qu'autant qu'il le fallait pour se faire presser davantage ; le doyen le pressa, et la Rancune consentit enfin à lui tenir compagnie. Alors le doyen appelant un de ses valets, qui, si je ne me trompe, se nommait Ambroise, il lui parla quelque temps à l'oreille ; je n'ai pas bien su ce qu'il lui dit, mais la Rancune jugea qu'il lui donnait des ordres pour le souper : les suites justifièrent qu'il avait bien jugé, car on leur servit peu de temps après un fort bon repas. Le doyen soupa avec appétit, et la Rancune en homme qui mange aux dépens d'un autre ; ils trouvèrent le vin excellent, et en burent en gens qui s'y connaissent. Après qu'ils furent un peu échauffés, la Rancune lui apprit ce qui était arrivé ce jour-là à l'hôtellerie, et conclut qu'assurément il revenait des esprits dans cette maison. Le doyen, qui sans doute n'était pas de la maison de Sorbonne, et qui réglait ses opinions sur les sorciers et même sur les esprits, par la peur qu'il en avait, fut effrayé du récit de la Rancune. Ambroise, qui avait ouï parler déjà de cette aventure dans la cuisine, confirma son maître dans sa crainte, et le fourbe la Rancune, s'apercevant de leur crédulité, y ajouta plusieurs circonstances qui achevèrent de leur faire tourner la tête. Leur conversation fut souvent interrompue pour boire. Après qu'ils eurent bu longtemps, Ambroise alla souper avec son camarade, qui avait soin des chevaux, et le doyen, qui était fatigué, et qui avait bu plus qu'à l'ordinaire, s'endormit sur sa chaise.

La Rancune se ressouvint que les comédiens s'y assemblaient d'ordinaire pour y faire leurs répétitions, et comme ils avaient eu besoin de faire l'épreuve de quelque machine, la Rancune s'étant avisé, à l'insu de l'hôte, d'enlever une planche de la chambre de l'Olive, qui était au-dessus de la sienne, qu'ils remettaient facilement, sans qu'on pût s'en apercevoir, et en attachant une poulie à une des poutres, ils faisaient l'épreuve de leur machine, quand il était nécessaire. C'est de cette machine que la Rancune résolut de se servir pour chasser le doyen de sa chambre, et ayant préparé toutes choses pour l'exécution de son dessein, il se remit sur sa chaise, feignant de dormir, et même de ronfler à l'exemple du doyen. Ambroise, étant revenu pour coucher son maître, inter-

rompit leur sommeil. La Rancune fut le dernier à s'éveiller ; il demanda mille pardons au doyen, et, après l'avoir remercié de sa bonne chère, il lui donna le bonsoir et sortit. Ambroise, qui avait l'imagination remplie des discours qu'il avait ouï tenir aux autres valets sur les esprits, en parla encore à son maître en le déshabillant, et lui apprit plusieurs extravagances que sa peur lui faisait juger véritables. Le doyen, qui naturellement était fort peureux, fit coucher son valet sur un matelas dans sa chambre, et, pour plus grande précaution, il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute la nuit ; ses ordres furent suivis, et ils se couchèrent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ces habits de théâtre dont les comédiens se servent pour représenter le diable ; et lorsqu'il jugea que le doyen et son valet dormaient, il s'attacha une corde sous les bras et se fit descendre, par l'Olive, dans la chambre du doyen qu'il voulait prendre sur ses épaules pour le porter au plus haut de la maison ; mais il le trouva trop pesant, et il fallut se contenter de lui faire une peur, qui fut d'autant plus grande que la lampe allumée lui faisait voir la figure du diable. Le pauvre homme fut si saisi qu'il n'osa pas seulement crier, et le faux diable s'étant adressé au valet qu'il trouva plus léger, le chargea sur ses épaules, et, ayant fait un signal, l'Olive tira la poulie et l'enleva en l'air. Jugez de l'étonnement et de la frayeur du doyen, lorsqu'il vit enlever son valet. Ambroise, s'étant éveillé, se mit à crier de toute sa force, et la Rancune fut obligé de le porter sur l'escalier ; les cris du valet alarmèrent toute la maison. La Rancune même, après avoir adroitement remis la planche et s'être dépouillé de son habit, accourut dans le lieu d'où venaient les cris, et, reconnaissant Ambroise, il alla aussitôt dans la chambre du doyen qu'il trouva plus mouillé que si on l'eût tiré de la rivière. La chambre fut en un moment remplie de monde ; le pauvre homme, qui croyait toujours voir le diable, demanda d'abord un confesseur ; on crut qu'il se portait mal, et le valet de l'hôtellerie alla réveiller un charitable prêtre du voisinage, qui arriva peu de temps après. Le doyen, ayant repris un peu ses esprits, voulut parler de ce qu'il venait de voir, et tout le monde jugea qu'il rêvait encore ; la présence de son valet, qu'on ramena dans sa chambre, le surprit plus que tout le reste, parce qu'il le croyait déjà dans les enfers. Il jura, foi d'ecclésiastique, qu'il avait vu une légion de démons qui enlevaient son valet ; il n'osa pas dire qu'ils avaient voulu l'enlever lui-même, craignant peut-être de donner quelque idée désavantageuse de ses mœurs. La Rancune, de son côté,

jurait que cela ne pouvait être ; et à son exemple tous les gens de l'hôtellerie se disaient les uns aux autres que le doyen avait rêvé ce qu'il disait. Le valet assura qu'il n'avait rien vu, mais qu'il se souvenait bien d'avoir senti qu'on le portait ; et le pauvre doyen faillit en devenir fou, par le peu de créance qu'on lui donnait.

Le bon prêtre qui était venu pour le confesser s'imagina qu'il lui avait pris une frénésie, et, espérant de le remettre par ses doctes raisonnements, il lui offrit de lui donner une chambre dans sa maison, que le doyen accepta avec plaisir. Le prêtre eut tant de soin de le remettre dans son bon sens que le doyen, pour se délivrer de ses sermons, fut obligé de demeurer d'accord que cela n'était point ni ne pouvait être ; il en eut tant de honte qu'il repartit le lendemain sans terminer les affaires qui l'avaient amené ; et il a si bien persuadé cette aventure aux habitants de Montfort qu'ils jurent encore aujourd'hui, sur sa parole, qu'elle est véritable.

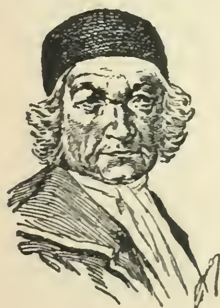
1610-1703 *SAINT-EVREMOND* (*)

RÉFLEXIONS

SUR LES DIVERS GÉNIES DU PEUPLE ROMAIN

Rome et Annibal après la bataille de Cannes.

POUR voir la république dans toute l'étendue de sa vertu, il faut la considérer dans la seconde guerre de Carthage. Elle a



(*) SAINT-EVREMOND (Charles DE MARGUETEL DE SAINT-DENYS DE), né à Saint-Denys le-Guast (Cotentin), en 1610, mort à Londres en 1703. Destiné à la magistrature, il étudie au collège de Clermont, à Paris, puis à l'université de Caen. Bientôt il abandonne le droit pour les armes. Des railleries sur Condé lui font perdre sa lieutenance aux gardes (1648), mais sa fidélité au roi pendant la Fronde lui fait gagner le titre de maréchal de camp (1652). Il alliait la vie militaire à une vie mondaine et littéraire très active, fréquentant salons et ruelles, en particulier le salon de Ninon de Lenclos, écrivant, dans l'hiver 1642-1643, la comédie des *Académistes* en 1647,

eu auparavant plus d'austérité ; elle a eu, depuis, plus de grandeur ; jamais un mérite si véritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée, elle a dû son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque citoyen. Peut-être que sans Brutus il n'y aurait pas eu même de république. Si Manlius n'eût pas défendu le Capitole, si Camille ne fût venu le secourir, les Romains, à peine libres, tombaient sous la servitude des Gaulois.

Mais ici le peuple romain a soutenu le peuple romain ; ici le génie universel de la nation a conservé la nation ; ici le bon ordre, la fermeté, la conspiration générale au bien public, ont sauvé Rome, quand elle se perdait par les fautes et les imprudences de ses généraux.

Après la bataille de Cannes, où tout autre État eût succombé dans sa mauvaise fortune, il n'y eut pas un mouvement de faiblesse parmi le peuple, pas une pensée qui n'allât au bien de la république. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuisèrent volontairement. Les Romains apportaient avec plaisir ce qu'ils avaient de plus précieux et gardaient à regret ce qu'ils étaient obligés de se laisser pour le simple usage. L'honneur était à retenir le moins, la honte à garder le plus dans leurs maisons. Lorsqu'il s'agissait de créer les magistrats, la jeunesse, ordinairement prévenue d'elle-même, consultait avec docilité la sagesse des plus vieux, pour donner des suffrages plus sainement.

Les vieux soldats venant à manquer, on donnait la liberté aux esclaves pour en faire de nouveaux ; et ces esclaves, devenus Romains, s'animaient du même esprit de leurs maîtres pour défendre une même liberté. Mais voici une grandeur de courage qui passe toutes les autres qualités, quelque belles qu'elles puissent être. Il arrive quelquefois, dans un danger éminent, qu'on voit prendre de bonnes résolutions aux moins sages ; il arrive que les plus intéressés contribuent largement pour le

---

des *Maximes*. Une lettre à Créqui sur la paix des Pyrénées le fait condamner à la Bastille. Prévenu à temps, il gagne la Hollande, puis l'Angleterre, où il meurt. Il fut enterré à Westminster.

Dans son exil comme en France, il resta le type de l'homme à la fois lettré et mondain. Ses œuvres sont toutes des ébauches : *Réflexions sur les divers génies du peuple romain ; Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*, que Sainte-Beuve appelle la dix-neuvième Provinciale ; *Dissertations sur la tragédie ancienne et moderne et sur les poèmes des anciens ; Essai sur la morale d'Epicure ; Lettres ;* etc.

bien public, quand, par un autre intérêt, ils craignent de se perdre avec le public eux-mêmes. Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait songé au dehors comme au dedans, en des extrémités si pressantes, et je ne trouve rien de si admirable dans les Romains que de leur voir envoyer des troupes en Sicile et en Espagne avec le même soin qu'ils en envoyaient contre Annibal.

Accablés de tant de pertes, épuisés d'hommes et d'argent, ils partagèrent leurs dernières ressources entre la défense de Rome et le maintien de leurs conquêtes. Un peuple si magnanime aimait autant périr que déchoir, et tenait pour une chose indifférente de n'être plus, quand il ne serait pas le maître des autres.

Mais, avec tant de fermeté et de bon sens, il n'y avait plus de république romaine, si Carthage eût fait pour la ruiner, la moindre des choses que fit Rome pour son salut. Tandis qu'on remerciait un consul qui avait fui de n'avoir pas désespéré de la république, on accusait à Carthage Annibal victorieux. Hannon ne pouvait lui pardonner les avantages d'une guerre qu'il avait déconseillée. Plus jaloux de l'honneur de ses sentiments que du bien de l'État, plus ennemi du général des Carthaginois que des Romains, il n'oubliait rien pour empêcher les succès qu'on pouvait avoir, ou pour ruiner ceux qu'on avait eus. On eût pris Hannon pour un allié du peuple romain, qui regardait Annibal comme l'ennemi commun. Quand celui-ci envoyait demander des hommes et de l'argent pour le maintien de l'armée : « Que demanderait-il, disait Hannon, s'il avait perdu la bataille ? Non, non, messieurs : ou c'est un imposteur qui nous amuse par de fausses nouvelles, ou un voleur public qui s'approprie les dépouilles des Romains et les avantages de la guerre. » Ces oppositions troublaient du moins les secours, quand elles ne pouvaient en empêcher la résolution. On exécutait lentement ce qui avait été résolu avec peine. Le secours enfin préparé demeurait longtemps à partir. S'il était en chemin, on envoyait l'ordre de l'arrêter en Espagne, au lieu de le faire passer en Italie. Il n'arrivait donc quasi jamais, et lorsqu'il venait joindre Annibal, ce qui était un miracle, Annibal ne le recevait que faible, ruiné et hors de saison.

Ce général était presque toujours sans vivres et sans argent, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la guerre : nulles ressources au premier mauvais succès, et beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvait pas de quoi entretenir

diverses nations, qui suivaient plutôt sa personne qu'elles ne dépendaient de sa république.

Quand je songe qu'Annibal est parti d'Espagne, où il n'avait rien de fort assuré ; qu'il a traversé les Gaules qu'on devait compter pour ennemies ; qu'il a passé les Alpes pour faire la guerre aux Romains qui venaient de chasser les Carthaginois de la Sicile ; quand je songe qu'il n'avait en Italie ni places, ni magasins, ni secours assurés, ni la moindre espérance de retraite, je me trouve étonné de la hardiesse de son dessein. Mais lorsque je considère sa valeur et sa conduite, je n'admire plus qu'Annibal et je le tiens encore au-dessus de l'entreprise.

Alexandre et César.

... QUAND César n'avait pas la justice de son côté, il en cherchait les apparences ; les prétextes ne lui manquaient jamais. Alexandre ne donnait au monde pour raisons que ses volontés : il suivait partout son ambition ou son humeur.

César se laissait conduire à son intérêt ou à sa raison. On n'a guère vu en personne tant d'égalité dans la vie, tant de modération dans la fortune, tant de clémence dans les injures. Ces impétuosités qui coûtèrent la vie à Clitus, ces soupçons mal éclaircis qui causèrent la perte de Philotas, et qui, à la honte d'Alexandre, entraînèrent ensuite comme un mal nécessaire la mort de Parménion, tous ces mouvements étaient inconnus à César. On ne peut lui reprocher de mort que la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre conservation.

Aussi faut-il avouer que, bien loin d'être sujet aux désordres de la passion, il fut le plus agissant homme du monde et le moins ému : les grandes, les petites choses le trouvaient dans son assiette, sans qu'il parût s'élever pour celles-là ni s'abaisser pour celles-ci. Alexandre n'était proprement dans son naturel qu'aux extraordinaires. S'il fallait courir, il voulait que ce fût contre des rois. S'il aimait la chasse, c'était celle des lions. Il avait peine à faire un présent qui ne fût digne de lui. Jamais si résolu, jamais si gai que dans l'abattement des troupes, jamais si constant, si assuré que dans leur désespoir. En un mot il commençait à se posséder pleinement où les hommes d'ordinaire, soit par la crainte, soit par quelque autre faiblesse, ont accou-

tumé de ne se posséder plus. Mais son âme trop élevée s'ajustait malaisément au train commun de la vie, et, peu sûre d'elle-même, il était à craindre qu'elle ne s'échappât parmi les plaisirs ou dans le repos.

César a exécuté les plus grandes choses et s'est fait le premier des Romains. Alexandre était naturellement au-dessus des hommes : vous diriez qu'il était né le maître de l'univers, et que dans ses expéditions il allait moins combattre des ennemis que se faire reconnaître de ses peuples.

1612-1694 ARNAULD*

LOGIQUE DE PORT-ROYAL

L'Exactitude dans le jugement.

C'EST une opinion fausse et impie que la vérité soit tellement semblable au mensonge, et la vertu au vice, qu'il soit impossible de les discerner ; mais il est vrai que, dans la plupart des choses,



(*) ARNAULD (Antoine), surnommé le « grand Arnauld », né à Paris en 1612, mort à Bruxelles en 1694. Il fut reçu docteur en Sorbonne en 1641. Deux ans après, il fit paraître son livre *de la Fréquente Communion*, où il paraissait critiquer la morale des jésuites. Ayant écrit deux lettres au sujet d'une absolution refusée par un prêtre de Saint-Sulpice, ses ennemis en tirèrent deux propositions qui furent censurées par la Sorbonne, et lui-même fut exclu de la faculté de théologie (1656). Il retourna alors s'ensevelir dans sa retraite de Port-Royal et n'en sortit que douze ans plus tard, à la paix de Clément IX (1668). Dans l'intervalle, il avait composé avec Nicole la *Logique de Port-Royal* (1662), et avec Lancelot la *Grammaire générale et raisonnée* (1664). A cette époque, il se tourna contre les protestants et publia : *la Perpétuité de la foi* (en collaboration avec Nicole, 1669, 1672, 1679) ; *le Renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes*

il y a un mélange d'erreur et de vérité, de vice et de vertu, de perfection et d'imperfection, et que ce mélange est une des plus ordinaires causes des faux jugements des hommes.

Car c'est par ce mélange trompeur que les bonnes qualités des personnes qu'on estime font approuver leurs défauts, et que les défauts de ceux qu'on n'estime pas font condamner ce qu'ils ont de bon, parce qu'on ne considère pas que les personnes les plus imparfaites ne le sont pas en tout, et que Dieu laisse aux plus vertueuses des imperfections, qui, étant des restes de l'infirmité humaine, ne doivent pas être l'objet de notre imitation ni de notre estime.

La raison en est que les hommes ne considèrent guère les choses qu'en détail ; ils ne jugent que selon leur plus forte impression et ne sentent que ce qui les frappe davantage ; ainsi, lorsqu'ils aperçoivent dans un discours beaucoup de vérités, ils ne remarquent pas les erreurs qui y sont mêlées ; et, au contraire, s'il y a des vérités mêlées parmi beaucoup d'erreurs, ils ne font attention qu'aux erreurs, le fort emportant le faible, et l'impression la plus vive étouffant celle qui est plus obscure.

Cependant il y a une injustice manifeste à juger de cette sorte ; il ne peut y avoir de juste raison de rejeter la raison ; et la vérité n'en est pas moins vérité, pour être mêlée avec le mensonge ; elle n'appartient jamais aux hommes qui la proposent ; ainsi, encore que les hommes par leurs mensonges méritent qu'on les condamne, les vérités qu'ils avancent ne méritent pas d'être condamnées.

C'est pourquoi la justice et la raison demandent que, dans toutes les choses qui sont ainsi mêlées de bien et de mal, on en fasse le discernement, et c'est particulièrement dans cette séparation judicieuse que paraît l'exactitude de l'esprit.

(1672); *l'Impiété de la morale des calvinistes* (1675). Bientôt, entraîné de nouveau par son ardeur, il reprit sa guerre contre les jésuites, fut calomnié auprès du roi, et jugea prudent, en 1679, de se retirer en Belgique. Là il publia son *Apologie du clergé de France et des catholiques d'Angleterre contre le ministre Jurieu* (1681). Peu après il eut de vifs démêlés avec Malebranche. Cette dispute dura jusqu'à sa mort. Les jansénistes perdirent en lui leur plus ferme appui, et les jésuites leur plus redoutable adversaire. C'est un des esprits les plus philosophiques et les plus étendus du XVII[e] siècle.

L'Esprit de jalousie et de contradiction.

L'ESPRIT des hommes n'est pas seulement naturellement amoureux de lui-même ; mais il est aussi naturellement jaloux, envieux, et malin à l'égard des autres ; il ne souffre qu'avec peine qu'ils aient quelque avantage, parce qu'il les désire tous pour lui ; et comme c'en est un que de connaître la vérité et d'apporter aux hommes quelque nouvelle lumière, on a une passion secrète de leur ravir cette gloire, ce qui engage souvent à combattre sans raison les raisons et les opinions des autres. Ainsi, comme l'amour-propre fait souvent faire ce raisonnement ridicule : C'est une opinion que j'ai inventée, c'est celle de mon ordre, c'est un sentiment qui m'est commode, il est donc véritable ; la malignité naturelle fait souvent faire cet autre, qui n'est pas moins absurde : C'est un autre que moi qui l'a dit, cela est donc faux : ce n'est pas moi qui ai fait ce livre, il est donc mauvais.

C'est la source de l'esprit de contradiction si ordinaire parmi les hommes, et qui les porte, quand ils entendent ou lisent quelque chose d'autrui, à considérer peu les raisons qui pourront les persuader et à ne songer qu'à celles qu'ils croient pouvoir opposer. Ils sont toujours en garde contre la vérité, et ils ne pensent qu'aux moyens de la repousser et de l'obscurcir, en quoi ils réussissent presque toujours, la fertilité de l'esprit humain étant inépuisable en fausses raisons. Quand ce vice est dans l'excès, il fait un des principaux caractères de l'esprit de pédanterie, qui met son plus grand plaisir à chicaner les autres sur les plus petites choses, et à contredire tout avec une basse malignité ; mais il est souvent plus imperceptible et plus caché ; et l'on peut dire même que personne n'en est entièrement exempt, parce qu'il a sa racine dans l'amour-propre, qui vit toujours dans les hommes.

L'Esprit de dispute.

ON peut distinguer de la contradiction maligne et envieuse une autre sorte d'humeur moins mauvaise, mais qui engage dans les mêmes fautes de raisonnement ; c'est l'esprit de dispute, qui est encore un défaut qui gâte beaucoup l'esprit. Ce n'est

pas qu'on puisse blâmer généralement la dispute ; on peut dire, au contraire, que, pourvu qu'on en use bien, il n'y a rien qui serve davantage à donner diverses ouvertures ou pour trouver la vérité ou pour la persuader aux autres. Le mouvement d'un esprit qui s'occupe seul à l'examen de quelque matière est d'ordinaire trop froid et trop languissant ; il a besoin d'une certaine chaleur qui l'excite et qui réveille ses idées ; et c'est d'ordinaire par les diverses oppositions qu'on nous fait que l'on découvre où consiste la difficulté de la persuasion et l'obscurité ; ce qui nous donne lieu de faire effort pour la vaincre. Mais il est vrai qu'autant cet exercice est utile, lorsque l'on en use comme il faut et avec un entier dégagement de passion, autant est-il dangereux lorsqu'on en use mal et que l'on met sa gloire à soutenir son sentiment à quelque prix que ce soit et à contredire celui des autres. Rien n'est plus capable de nous éloigner de la vérité et de nous jeter dans l'égarement que cette sorte d'humeur. On s'accoutume, sans qu'on s'en aperçoive, à trouver raison partout, et à se mettre au-dessus des raisons, en ne s'y rendant jamais : ce qui conduit peu à peu à n'avoir rien de certain et à confondre la vérité avec l'erreur, en les regardant l'une et l'autre comme également probables. C'est ce qui fait qu'il est si rare que l'on termine quelque question par la dispute, et qu'il n'arrive presque jamais que deux philosophes tombent d'accord. On trouve toujours à repartir et à se défendre, parce qu'on a pour but d'éviter non l'erreur, mais le silence, et que l'on croit qu'il est moins honteux de se tromper toujours que d'avouer que l'on s'est trompé.

L'Esprit d'indifférence et de complaisance.

IL se trouve des personnes, principalement parmi ceux qui hantent la cour, qui, reconnaissant assez combien les humeurs contredisantes sont incommodes et désagréables, prennent une route toute contraire, qui est de ne rien contredire, mais de louer et d'approuver tout indifféremment ; et c'est ce qu'on appelle complaisance, qui est une humeur plus commode pour la fortune, mais aussi désavantageuse pour le jugement ; car, comme les contredisants prennent pour vrai le contraire de ce qu'on leur dit, les complaisants semblent prendre pour vrai tout

ce qu'on leur dit ; et cette accoutumance corrompt premièrement leur discours, et ensuite leur esprit. C'est par ce moyen qu'on a rendu les louanges si communes, et qu'on les donne si indifféremment à tout le monde qu'on ne sait plus qu'en conclure. Il n'y a point dans la gazette de prédicateur qui ne soit des plus éloquents et qui ne ravisse ses auditeurs par la profondeur de sa science ; tous ceux qui meurent sont illustres en piété ; les plus petits auteurs pourraient faire des livres des éloges qu'ils reçoivent de leurs amis ; de sorte que, dans cette profusion de louanges, que l'on fait avec si peu de discernement, il y a sujet de s'étonner qu'il y ait des personnes qui en soient si avides et qui ramassent avec tant de soin celles qu'on leur donne.

Il est impossible que cette confusion dans la louange ne produise la même confusion dans l'esprit, et que ceux qui s'accoutument à louer tout ne s'accoutument aussi à approuver tout : mais, quand la fausseté ne serait que dans les paroles, et non dans l'esprit, cela suffit pour éloigner ceux qui aiment sincèrement la vérité. Il n'est pas nécessaire de reprendre tout ce qu'on voit de mal ; mais il est nécessaire de ne louer que ce qui est véritablement louable ; autrement l'on jette ceux que l'on loue de cette sorte dans l'illusion, l'on contribue à tromper ceux qui jugent de ces personnes par ces louanges, et l'on fait tort à ceux qui en méritent de véritables, en les rendant communes à ceux qui n'en méritent pas ; enfin l'on détruit toute la foi du langage, et l'on brouille toutes les idées des mots en faisant qu'ils ne soient plus dignes de nos jugements et de nos pensées, mais seulement d'une civilité extérieure qu'on veut rendre à ceux que l'on loue, comme pourrait être une révérence : car c'est tout ce que l'on doit conclure des louanges et des compliments ordinaires.

Ant Arnauld
docteur de sorbonne.

MÉMOIRES

Le Cardinal de Retz.

PAUL DE GONDI, cardinal de Retz, a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur de courage. Il a une mémoire extraordinaire ; plus de force que de politesse dans ses paroles ; l'humeur facile ; de la docilité et de la faiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis ; peu de pitié ; quelques apparences de religion. Il paraît ambitieux sans l'être. La vanité et ceux qui l'ont conduit lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession. Il a suscité de grands désordres de l'État, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir ; et, loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place, il n'a pensé



(*) LA ROCHEFOUCAULD (François, duc DE), né et mort à Paris (1613-1680). Jusqu'à la mort de son père, il porta le titre de « prince de Marcillac ». Ses intrigues avec Mme de Chevreuse et la reine lui valurent un emprisonnement de huit jours à la Bastille et un exil de deux ans à Verteuil. Il retourna à la cour en 1642 et prit part à la cabale des Importants. En 1646 commence sa liaison avec Mme de Longueville. Il suit le duc d'Enghien à l'armée, est blessé à Mardick et se retire quelque temps dans son gouvernement de Poitou. Puis il se lance à corps perdu dans la Fronde ; il conspire, il négocie, il essaye de tuer le cardinal de Retz au Parlement (1651), il combat, il est blessé à la porte Saint-Antoine.

Après la Fronde, il entre dans la retraite avant l'âge, en philosophe revenu de la vanité des choses, méprisant les hommes, mécontent de lui-même. Il trouve sa consolation dans le commerce de quelques femmes d'esprit : Mme de Sablé, Mme de Sévigné, et surtout la comtesse de La Fayette : « Il m'a donné son esprit, disait-elle, mais j'ai réformé son cœur. » Ses dernières années furent attristées par la maladie et par les chagrins de famille.

Il a laissé, outre quelques lettres, deux ouvrages fameux : les *Mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche* (1662), et les *Réflexions ou Sentences et maximes morales*, nées dans le salon de Mme de Sablé, parues en 1665, sans nom d'auteur, qui sont un des chefs-d'œuvre de la littérature française.

qu'à lui paraître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal. Il a souffert sa prison avec beaucoup de fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire durant plusieurs années dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris contre la puissance du cardinal Mazarin ; mais, après la mort de ce ministre, il s'en est démis, sans connaître ce qu'il faisait, et sans prendre cette conjecture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a augmenté toujours sa réputation. Sa pente naturelle est l'oisiveté ; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit et sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre qu'il semble qu'il les ait prévues et désirées. Il aime à raconter. Il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. Il est faux dans la plupart de ses qualités, et ce qui a le plus contribué à sa réputation est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelque soin qu'il ait pris de paraître occupé de l'une ou de l'autre. Il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis qu'un particulier ne pouvait espérer de leur pouvoir rendre ; il a senti de la vanité à trouver tant de crédit et à entreprendre de s'acquitter. Il n'a point de goût ni de délicatesse ; il s'amuse à tout et ne se plaît à rien. Il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connaissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie ; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion : il quitte la cour, où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde, qui s'éloigne de lui.

MAXIMES

De la Conversation.

CE QUI fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler.

Néanmoins il est nécessaire d'écouter ceux qui parlent. Il faut leur donner le temps de se faire entendre, et souffrir même qu'ils disent des choses inutiles. Bien loin de les contredire et de les interrompre, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on les loue que par complaisance.

Pour plaire aux autres, il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur les choses indifférentes, leur faire rarement des questions, et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison qu'eux.

On doit dire les choses d'un air plus ou moins sérieux, et sur des sujets plus ou moins relevés, selon l'honneur et la capacité des personnes que l'on entretient, et leur céder aisément l'avantage de décider, sans les obliger de répondre quand ils n'ont pas envie de parler.

Après avoir satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments, en montrant qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent, sans marquer de présomption ni d'opiniâtreté.

Évitons surtout de parler souvent de nous-même, et de nous donner pour exemple. Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

Il ne faut jamais rien dire avec un air d'autorité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs ou forcés, et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.

Il n'est pas défendu de conserver ses opinions, si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paraît, de quelque part qu'elle vienne : elle seule doit régner sur nos sentiments ; mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres, et sans faire paraître du mépris de ce qu'ils ont dit.

On déplaît sûrement quand on parle trop longtemps et trop souvent d'une même chose, et que l'on cherche à détourner la conversation sur des sujets dont on se croit plus instruit que les autres.

Maximes diverses.

L'AMOUR-PROPRE est le plus grand de tous les flatteurs.

Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs.

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine.

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

Si on juge de l'amour par ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

Il y a de bons mariages ; mais il n'y en a point de délicieux.

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

La vertu n'irait pas loin si la vanité ne lui tenait compagnie.

Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux.

La jeunesse est une ivresse continuelle ; c'est la fièvre de la raison.

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

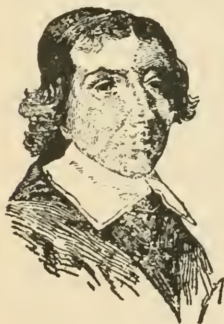
On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien.

Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, et c'est ce qui rend les pauvres heureux.

MÉMOIRES

Considérations sur l'exercice du pouvoir monarchique en France.

IL y a plus de douze cents ans que la France a des rois ; mais ces rois n'ont pas toujours été absolus au point qu'ils le sont. Leur autorité n'a jamais été réglée, comme celle des rois d'Angleterre et d'Aragon, par des lois écrites. Elle a été seulement tempérée par des coutumes reçues et comme mises en dépôt, au commencement dans les mains des États généraux, et depuis dans celles des parlements. Les enregistrements des traités faits entre les couronnes et les vérifications des édits pour les levées d'argent sont des images presque effacées de ce sage milieu que nos pères avaient trouvé entre la licence des rois et le libertinage des peuples. Ce milieu a été considéré par les bons et sages princes comme un assaisonnement de leur pouvoir, très utile même pour le faire goûter aux sujets ; il a été regardé par les malhabiles et par les malintentionnés comme un obstacle à leurs



(*) RETZ (Jean-François-Paul DE GONDI, cardinal DE), né à Montmirail en Brie (Marne) en 1613, mort à Paris en 1679. Fils de Philibert-Emmanuel de Gondi, général des galères, il eut saint Vincent de Paul pour précepteur; il fut ensuite mis au collège de Clermont, chez les jésuites. Il n'avait pas quinze ans qu'il fut fait chanoine de Notre-Dame (1627). Il n'en avait guère davantage que commençaient les duels et les galanteries par lesquels il protestait contre la vocation qui lui était imposée. A dix-huit ou dix-neuf ans, il écrivit une histoire de la *Conjuration de Fiesque*. Il attira de bonne heure les soupçons de Richelieu, fut envoyé par sa famille en Italie (1638) et, à son retour, entra dans un complot contre la vie du cardinal; puis, ce complot manqué, il entra dans celui du comte de Soissons, qui manqua également. C'est après la mort du comte de Soissons que Gondi, qui allait avoir trente ans, se décida « à faire sa profession ». Après la mort de Louis XIII, Anne d'Autriche le nomma coadjuteur de l'archevêque de Paris, avec le titre d'archevêque de Corinthe *in partibus* (1643). Ami de la Fronde, organisateur de la journée des Bar-

dérèglements et à leurs caprices. L'histoire du sire de Joinville nous fait voir clairement que saint Louis l'a connu et estimé ; et les ouvrages d'Oresmieux, l'évêque de Lisieux, et du fameux Jean Juvénal des Ursins, nous convainquent que Charles V, qui a mérité le titre de Sage, n'a jamais cru que sa puissance fût au-dessus des lois et de son devoir. Louis onzième, plus artificieux que prudent, donna, sur ce chef, aussi bien que sur tous les autres, atteinte à la bonne foi. Louis XII l'eût rétablie, si l'ambition du cardinal d'Amboise, maître absolu de son esprit, ne s'y fût opposée. L'avarice insatiable du connétable de Montmorency lui donna bien plus de mouvement à étendre l'autorité de François I[er] qu'à la régler. Les vastes et lointains desseins de MM. de Guise ne leur permirent pas, sous François Second, de penser à y donner des bornes.

Sous Charles IX et sous Henri III, la cour fut si fatiguée des troubles que l'on y prit pour révolte tout ce qui n'était pas soumission. Henri IV, qui ne se défiait pas des lois, parce qu'il se fiait en lui-même, marqua combien il les estimait par la considération qu'il eut pour les remontrances très hardies de Miron, prévôt des marchands, touchant les rentes de l'hôtel de ville. M. de Rohan disait que Louis Treizième n'était jaloux de son autorité qu'à force de ne la pas connaître. Le maréchal d'Ancre et M. de Luynes n'étaient que des ignorants qui n'étaient pas capables de l'en informer.

---

ricades (1648), il excite à la résistance; quand la cour est à Saint-Germain, il combat à la tête du « régiment de Corinthe » levé par lui. Il manœuvre entre les partis, obtient le chapeau (sept. 1651) après la proclamation de la majorité de Louis XIV, prend le nom de cardinal de Retz, et devient en 1654 archevêque de Paris. A ce moment il était depuis quinze mois à la Bastille, où Mazarin, dès le retour de Louis XIV à Paris, l'avait fait enfermer. Le ministre lui fit faire les offres les plus tentantes pour l'amener à donner sa démission. Retz y consentit pour obtenir sa liberté. La cour, de son côté, le fit transférer à Nantes jusqu'à l'acceptation de sa démission par le pape. Le pape ayant refusé, Retz, demeuré prisonnier, songea à s'échapper; il y réussit en août 1654, et gagna Belle-Isle, de là l'Espagne, puis l'Italie. Bien accueilli par Innocent X, il fut moins bien vu par Alexandre VII, et, menacé par de Lionne, il dut quitter Rome, voyagea en Europe, travailla à la restauration des Stuarts et finit enfin par se rapprocher de Louis XIV à la mort de Mazarin. Il se démit de son archevêché (1662) et reçut en compensation l'abbaye de Saint-Denis. Il se retira à Commercy en 1662, mais il n'eut la permission de retourner à Paris que deux ans plus tard. En dehors de ses *Mémoires*, on a de lui des sermons, des lettres et de nombreux papiers.

Le cardinal de Richelieu leur succéda, qui fit, pour ainsi parler, un fonds de toutes ces mauvaises intentions et de toutes ces ignorances des deux derniers siècles, pour s'en servir selon son intérêt. Il les déguisa en maximes utiles et nécessaires pour établir l'autorité royale ; et la fortune secondant ses desseins par le désarmement du parti protestant en France, par les victoires des Suédois, par la faiblesse de l'Empire, par l'incapacité de l'Espagne, il forma, dans la plus légitime des monarchies, la plus scandaleuse et la plus dangereuse tyrannie qui ait peut-être jamais asservi un État. L'habitude, qui a eu la force, en quelques pays, d'accoutumer les hommes au feu, nous a endurcis à des choses que nos pères ont appréhendées plus que le feu même. Nous ne sentons plus la servitude, qu'ils ont détestée, moins pour leur propre intérêt que pour celui de leurs maîtres ; et le cardinal de Richelieu a fait des crimes de ce qui faisait, dans le siècle passé, les vertus des Mirons, des Harlays, des Marillacs, des Pibracs et des Fayes. Ces martyrs de l'État, qui ont dissipé plus de factions par leurs bonnes et saintes maximes que l'or d'Espagne et d'Angleterre n'en a fait naître, ont été les défenseurs de la doctrine pour la conservation de laquelle le cardinal de Richelieu confina M. le président Barillon à Amboise ; et c'est lui qui a commencé à punir les magistrats pour avoir avancé des vérités pour lesquelles leur serment les oblige d'exposer leurs propres vies.

Les rois qui ont été sages et qui ont connu leurs véritables intérêts ont rendu les parlements dépositaires de leurs ordonnances, particulièrement pour se décharger d'une partie de l'envie et de la haine que l'exécution des plus saintes et même des plus nécessaires produit quelquefois. Ils n'ont pas cru s'abaisser en s'y liant eux-mêmes, semblables à Dieu, qui obéit toujours à ce qu'il a commandé une fois. Les ministres, qui sont presque toujours assez aveuglés par leur fortune pour ne se pas contenter de ce que ces ordonnances permettent, ne s'appliquent qu'à les renverser ; et le cardinal de Richelieu, plus qu'aucun autre, y a travaillé avec autant d'imprudence que d'application. Il n'y a que Dieu qui puisse subsister par lui seul. Les monarchies les plus établies et les monarques les plus autorisés ne se soutiennent que par l'assemblage des armes et des lois ; et cet assemblage est si nécessaire que les unes ne se peuvent maintenir sans les autres. Les lois désarmées tombent dans le mépris ; les armes qui ne sont pas modérées par les lois tombent bientôt dans l'anarchie. La république romaine ayant été anéantie par

Jules César, la puissance dévolue par la force de ses armes à ses successeurs subsista autant de temps qu'ils purent eux-mêmes conserver l'autorité des lois. Aussitôt qu'elles perdirent leur force, celle des empereurs s'évanouit ; et elle s'évanouit par le moyen de ceux-mêmes qui, s'étant rendus maîtres de leur sceau et de leurs armes par la faveur qu'ils avaient auprès d'eux, convertirent en leur propre substance celle de leurs maîtres, qu'ils sucèrent, pour ainsi parler, de ces lois anéanties. L'empire romain mis à l'encan, et celui des Ottomans exposé tous les jours au cordeau, nous marquent par des caractères bien sanglants l'aveuglement de ceux qui ne font consister l'autorité que dans la force.

La Journée des Barricades.

LE parlement s'étant assemblé ce jour-là de très bon matin, et devant même que l'on eût pris les armes, apprit le mouvement par les cris d'une multitude immense qui hurlait dans la salle du palais : Broussel ! Broussel ! et il donna arrêt par lequel fut ordonné que l'on irait en corps et en habit au Palais-Royal redemander les prisonniers ; qu'il serait décrété contre Comminges, lieutenant des gardes de la reine ; qu'il serait défendu à tous gens de guerre, sous peine de la vie, de prendre des commissions pareilles, et qu'il serait informé contre ceux qui avaient donné ce conseil comme contre des perturbateurs du repos public. L'arrêt fut exécuté à l'heure même : le parlement sortit au nombre de cent soixante officiers. Il fut reçu et accompagné dans toutes les rues avec des acclamations et des applaudissements incroyables : toutes les barricades tombaient devant lui.

Le premier président parla à la reine avec toute la liberté que l'état des choses lui donnait. Il lui représenta au naturel le jeu que l'on avait fait en toutes occasions de la parole royale ; les illusions honteuses, et même puériles, par lesquelles on avait éludé mille et mille fois les résolutions les plus utiles et même les plus nécessaires à l'État ; il exagéra avec force le péril où le public se trouvait par la prise tumultuaire et générale des armes. La reine, qui ne craignait rien parce qu'elle connaissait peu, s'emporta, et elle lui répondit avec un ton de fureur plutôt que de colère : « Je sais bien qu'il y a du bruit dans la ville ; mais vous m'en répondrez, messieurs du parlement, vous, vos femmes

et vos enfants. » En prononçant cette dernière syllabe, elle rentra dans sa petite chambre grise et elle en ferma la porte avec force.

Le parlement s'en retournait ; et il était déjà sur les degrés, quand le président de Mesmes, qui était extrêmement timide, faisant réflexion sur le péril auquel la compagnie allait s'exposer parmi le peuple, l'exhorta à remonter et à faire encore un effort sur l'esprit de la reine. M. le duc d'Orléans, qu'ils trouvèrent dans le grand cabinet et qu'ils exhortèrent pathétiquement, les fit entrer au nombre de vingt dans la chambre grise. Le premier président fit voir à la reine toute l'horreur de Paris armé et enragé, c'est-à-dire il essaya de lui faire voir, car elle ne voulut rien écouter ; elle se jeta de colère dans la petite galerie.

Le cardinal s'avança et proposa de rendre les prisonniers, pourvu que le parlement promît de ne pas continuer ses assemblées. Le premier président répondit qu'il fallait délibérer sur la proposition. On fut sur le point de le faire sur-le-champ; mais beaucoup de ceux de la compagnie ayant représenté que les peuples croiraient qu'elle aurait été violentée si elle opinait au Palais-Royal, l'on résolut de s'assembler l'après-dînée au palais, et l'on pria M. le duc d'Orléans de s'y trouver.

Le parlement étant sorti du Palais-Royal, et ne disant rien au peuple de la liberté de Broussel, ne trouva d'abord qu'un morne silence au lieu des acclamations passées. Comme il fut à la barrière des Sergents, où était la première barricade, il y rencontra du murmure, qu'il apaisa en assurant que la reine lui avait promis satisfaction. Les menaces de la seconde furent éludées par le même moyen. La troisième, qui était à la Croix du Tirouer, ne se voulut pas payer de cette monnaie ; et un garçon rôtisseur, s'avançant avec deux cents hommes et mettant la hallebarde dans le ventre du premier président, lui dit : « Tourne, traître ; et si tu ne veux être massacré toi-même, ramène-nous Broussel ou le Mazarin et le chancelier en otages. » Vous ne doutez pas, à mon opinion, ni de la confusion ni de la terreur qui saisit presque tous les assistants ; cinq présidents au mortier et plus de vingt conseillers se jetèrent dans la foule pour s'échapper. L'unique premier président, le plus intrépide homme, à mon sens, qui ait paru dans son siècle, demeura ferme et inébranlable. Il se donna le temps de rallier ce qu'il put de la compagnie ; il conserva toujours la dignité de la magistrature et dans ses paroles et dans ses démarches, et il revint au Palais-Royal au petit pas, sous le feu des injures, des menaces, des exécrations et des blasphèmes.

Cet homme avait une sorte d'éloquence qui lui était particulière. Il n'était pas congru dans sa langue, mais il parlait avec une force qui suppléait à tout cela ; et il était naturellement si hardi qu'il ne parlait jamais si bien que dans le péril. Il se passa lui-même lorsqu'il revint au Palais-Royal, et il est constant qu'il toucha tout le monde, à la réserve de la reine, qui demeura inflexible.

Monsieur fit mine de se jeter à genoux devant elle ; quatre ou cinq princesses, qui tremblaient de peur, s'y jetèrent effectivement. Le cardinal, à qui un jeune conseiller des enquêtes avait dit en raillant qu'il serait assez à propos qu'il allât lui-même dans les rues voir l'état des choses, le cardinal, dis-je, se joignit au gros de la cour, et l'on tira enfin à toute peine cette parole de la bouche de la reine : « Hé bien ! messieurs du parlement, voyez donc ce qu'il est à propos de faire. » L'on s'assembla en même temps dans la grande galerie ; l'on délibéra, et l'on donna arrêt par lequel la reine serait remerciée de la liberté accordée aux prisonniers.

Aussitôt que l'arrêt fut rendu, l'on expédia les lettres de cachet, l'on transmit les paroles, et le premier président montra au peuple les copies, qu'il avait mises en forme, de l'un et de l'autre : mais l'on ne voulut pas quitter les armes que l'effet ne s'en fût ensuivi. Le parlement même ne donna point d'arrêt pour les faire poser qu'il n'eût vu Broussel dans sa place. Il y revint le lendemain, ou plutôt il y fut porté sur la tête des peuples avec des acclamations incroyables. L'on rompit les barricades, l'on ouvrit les boutiques, et en moins de deux heures Paris parut plus tranquille que je ne l'ai jamais vu le vendredi saint.

Portrait de M. de La Rochefoucauld.

IL y a toujours eu du je ne sais quoi en tout M. de La Rochefoucauld. Il a voulu se mêler d'intrigues dès son enfance, et dans un temps où il ne sentait pas les petits intérêts, qui n'ont jamais été son faible, et où il ne connaissait pas les grands, qui d'un autre sens n'ont pas été son fort. Il n'a jamais été capable d'aucune affaire, et je ne sais pourquoi, car il avait des qualités qui eussent suppléé en tout autre celles qu'il n'avait pas. Sa vue n'était pas étendue, et il ne voyait pas même tout ensemble ce

qui était à sa portée ; mais son bon sens, et très bon dans la spéculation, joint à sa douceur, à son insinuation et à sa facilité de mœurs qui est admirable, devait compenser plus qu'il n'a fait le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une irrésolution habituelle, mais je ne sais même à quoi attribuer cette irrésolution. Elle n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que vive ; je ne la puis donner à la stérilité de son jugement ; car, quoiqu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison. Nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connaissions pas la cause. Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat. Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile s'était tourné dans les affaires en air d'apologie ; il croyait toujours en avoir besoin : ce qui, joint à ses *Maximes*, qui ne marquent pas assez de foi à la vertu, et à sa pratique, qui a toujours été de chercher à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connaître et de se réduire à passer, comme il l'eût pu, pour le courtisan le plus poli et pour le plus honnête homme, à l'égard de la vie commune, qui eût paru dans son siècle.

Les Fantômes.

... L'ON s'amusa tant que la petite pointe du jour (c'était dans les plus grands jours de l'été) commençait à paraître quand l'on fut au bas de la descente des Bons-Hommes.

Justement au pied le carrosse s'arrêta tout court. Comme j'étais à l'une des portières avec Mlle de Vendôme, je demandai au cocher pourquoi il s'arrêtait, et il me répondit avec une voix fort étonnée : « Voulez-vous que je passe par-dessus tous ces diables qui sont là devant moi ? » Je mis la tête hors de la portière, et, comme j'ai toujours eu la vue fort basse, je ne vis rien. Mme de Choisy, qui était à l'autre portière avec M. de Turenne, fut la première qui aperçut du carrosse la cause de la frayeur du cocher : je dis du carrosse, car cinq ou six laquais qui étaient derrière criaient : « Jésus ! Maria ! » et tremblaient déjà de peur. M. de Turenne se jeta en bas du carrosse aux cris de Mme de Choisy. Je crus que c'étaient des voleurs. Je sautai

aussitôt hors du carrosse, je pris l'épée d'un laquais, je la tirai et j'allai joindre de l'autre côté M. de Turenne, que je trouvai regardant fixement quelque chose que je ne voyais point. Je lui demandai ce qu'il regardait, et il me répondit en me poussant le bras et assez bas : « Je vous le dirai, mais il ne faut pas épouvanter ces femmes, » qui, dans la vérité, hurlaient plutôt qu'elles ne criaient. Voiture commença un *oremus*. Vous connaissez peut-être les cris aigus de Mme de Choisy ; Mlle de Vendôme disait son chapelet ; Mme de Vendôme voulait se confesser à M. de Lisieux, qui lui disait : « Ma fille, n'ayez point de peur, vous êtes en la main de Dieu. » Le comte de Brinon avait entonné bien dévotement, à genoux, avec tous nos laquais, les litanies de la Vierge. Tout cela se passa, comme vous pouvez vous imaginer, en même temps et en moins de rien. M. de Turenne, qui avait une petite épée à son côté, l'avait aussi tirée, et, après avoir un peu regardé, comme je vous l'ai déjà dit, il se tourna vers moi de l'air dont il eût donné une bataille, et me dit ces paroles : « Allons voir ces gens-là ! — Quelles gens ? » lui répondis-je ; et, dans le vrai, je croyais que tout le monde eût perdu le sens. Il me répondit : « Effectivement, je crois que ce pourrait bien être des diables. »

Comme nous avions déjà fait cinq ou six pas du côté de la Savonnerie, et que nous étions par conséquent plus proches du spectacle, je commençai à entrevoir quelque chose, et ce qui m'en parut fut une longue procession de fantômes noirs, qui me donna d'abord plus d'émotion qu'elle n'en avait donné à M. de Turenne. Je fis deux ou trois sauts vers la procession ; les gens du carrosse, qui croyaient que nous étions aux mains avec tous les diables, firent un grand cri, et ce ne fut pourtant pas eux qui eurent le plus de frayeur. Les pauvres augustins réformés et déchaussés, que l'on appelle les capucins noirs, qui étaient nos diables d'imagination, voyant venir à eux deux hommes qui avaient l'épée à la main, l'eurent très grande, et l'un d'eux, se détachant de la troupe, nous cria : « Messieurs, nous sommes de pauvres religieux, qui ne faisons de mal à personne, et qui venons de nous rafraîchir un peu dans la rivière pour notre santé. » Nous retournâmes au carrosse, M. de Turenne et moi, avec les éclats de rire que vous pouvez vous imaginer.

Portrait de Condé.

LE prince Tiridate avait les yeux vifs, le nez aquilin, les joues creuses et décharnées, la forme du visage longue et la physionomie d'un aigle ; les cheveux frisés, les dents mal rangées et malpropres, l'air négligé et peu de soin de sa personne, la taille belle. Il avait du feu dans l'esprit, mais il ne l'avait pas juste. Il riait beaucoup et fort désagréablement. Il avait le génie admirable et particulièrement pour la guerre : le jour du combat, il était fort doux à ses amis, fier aux ennemis ; il avait une netteté d'esprit, une force de jugement et une facilité sans égale. Il avait de la foi et de la probité aux grandes occasions, et il était né insolent et sans égards ; mais l'adversité lui avait appris à vivre.

Portrait de Turenne.

HENRI DE LA TOUR, vicomte de Turenne, était d'une taille médiocre, large d'épaules, lesquelles il haussait de temps en temps en parlant ; ce sont de ces mauvaises habitudes que l'on prend d'ordinaire faute de contenance assurée. Il avait



(*) BUSSY (Roger DE RABUTIN, comte DE), né à Épiry en 1618, mort à Autun en 1693. En 1635 il entra dans la carrière militaire. Pendant la Fronde, après avoir pris tout d'abord le parti des princes, il se rangea du côté de la cour, sous les ordres de Turenne, en qualité de mestre de camp de la cavalerie légère, charge qui lui permit de coopérer à la bataille des Dunes, où il eut l'honneur d'obliger Condé à battre en retraite. Ce succès lui donna du relief; mais il compromit tout par sa participation à l'orgie du château de Roissy, où, le jour du vendredi saint, un petit cochon de lait avait, dit-on, été baptisé. Enfermé à la Bastille, puis envoyé en exil dans ses terres, il y composa l'*Histoire amoureuse des Gaules*, elle lui aliéna pour longtemps Louis XIV, qui ne consentit à le revoir à la cour qu'en 1682 ; outre son *Histoire amoureuse des Gaules*, Bussy a laissé des *Mémoires* ; une *Histoire abrégée de Louis le Grand ;* un *Discours à ses enfants*, enfin une volumineuse correspondance, qui a été publiée en 1697.

les sourcils gros et assemblés, ce qui lui faisait une figure malheureuse. Il s'était trouvé en tant d'occasions à la guerre qu'avec un bon jugement qu'il avait et une application extraordinaire, il s'était rendu le plus grand capitaine de son siècle. A l'ouïr parler dans un conseil, il paraissait l'homme du monde le plus irrésolu ; cependant, quand il était pressé de prendre son parti, personne ne le prenait ni mieux ni plus vite. Son véritable talent, qui est, à mon avis, le plus estimable à la guerre, était de rétablir une affaire en méchant état. Quand il était le plus faible en présence des ennemis, il n'y avait point de terrain d'où, par un ruisseau, par une ravine, par un bois, ou par une éminence, il ne sût tirer quelque avantage. Jusqu'aux huit dernières années de sa vie, il avait été plus circonspect qu'entreprenant. Sa puissance venait de son tempérament et sa hardiesse de son expérience. Il avait une grande étendue d'esprit, capable de gouverner un État aussi bien qu'une armée. Il n'était pas ignorant des belles-lettres ; il savait quelque chose des poètes latins, et mille beaux endroits des poètes français : il aimait assez les bons mots et s'y connaissait fort bien. Il était modeste en habits et même en expressions. Une de ses grandes qualités était le mépris du bien. Jamais homme ne s'est si peu soucié d'argent que lui. Il aimait assez les plaisirs de la table, mais sans débauche ; il était de bonne compagnie ; il savait mille contes ; il se plaisait à les faire, et il les faisait fort bien. Les dernières années de sa vie il fut honnête et bienfaisant ; il se fit aimer et estimer également des officiers et des soldats ; et sur la gloire il se trouva enfin si fort au-dessus de tout le monde que celle des autres ne pouvait l'incommoder.

MÉMOIRES

Seconde Journée des Barricades.

QUAND les Parisiens eurent perdu de vue Broussel, les voilà tous comme des forcenés, criant par les rues qu'ils sont perdus, qu'ils veulent qu'on leur rende leur protecteur, et qu'ils mourront tous de bon cœur pour sa querelle. Ils s'assemblent, ils tendent toutes les chaînes des rues, et, en peu d'heures, ils mirent des barricades dans tous les quartiers de la ville. La reine, avertie de ce désordre, envoie feu maréchal de La Meilleraye par les rues pour apaiser le peuple et lui parler de son devoir. Le coadjuteur de Paris, qui, par une ambition démesurée, avait des inclinations bien éloignées de vouloir travailler à remédier à ce mal, y fut envoyé aussi, mais voulant cacher cette pente qu'il avait à souhaiter quelque nouveauté, il sortit à pied avec son camail et son rochet, et, se mêlant parmi la foule, prêche le peuple, leur crie la paix, et leur remontre l'obéissance qu'ils doivent au roi, avec toutes les marques d'une affection à son service tout à fait désintéressée. Peut-être même qu'il agissait de bonne foi en cette rencontre ; car, comme son désir était seulement d'avoir part aux grandes affaires par quelque voie que ce pût être, si, par celle-ci, il eût pu entrer dans les bonnes grâces de la reine et se rendre nécessaire à l'État, son ambition



(*) MOTTEVILLE (Françoise BERTAUT, dame LANGLOIS DE), née à Paris vers 1621, morte en 1689. En 1639 elle épousa Nicolas Langlois, seigneur de Motteville, premier président de la cour des comptes de Rouen, âgé alors de quatre-vingts ans. Veuve en 1641, elle mena, au milieu des dangers de la cour, une vie irréprochable. En 1643 elle prit, auprès de la reine Anne d'Autriche, la fonction qu'avait occupée sa mère durant plusieurs années. Elle se fit remarquer par son dévouement pour sa maîtresse, et resta en charge jusqu'à la mort de la souveraine (1666). Elle passa dès lors dans la retraite le reste d'une vie modeste et noble, s'occupant d'œuvres de piété et de la rédaction de ses *Mémoires*.

était satisfaite ; il n'en aurait pas pris une autre. Le peuple, à toutes les paroles qu'il leur dit, répondit avec respect pour sa personne, mais avec audace et emportement contre ce qu'ils devaient au nom du roi, demandant toujours leur protecteur, avec protestation de ne s'apaiser jamais qu'on ne le leur rende ; et, sans trop considérer ce qu'ils devaient au grand maître, le maréchal de La Meilleraye, ils lui jetèrent des pierres, le chargèrent de mille injures, et, en le menaçant, firent des imprécations horribles contre la reine et son ministre. On passa toute cette journée dans l'espérance que ce tumulte pourrait s'apaiser, mais avec beaucoup de crainte qu'il ne s'augmentât. On tint conseil au Palais-Royal à l'ordinaire, et nous y demeurâmes paisiblement, riant et causant, selon notre coutume, de mille fariboles, car, outre qu'en telles occasions personne ne veut dire ce qu'il pense et ne veut paraître avoir peur, nul aussi ne veut être le premier à pronostiquer le mal. Plusieurs personnes, en effet, vinrent trouver la reine, qui, légèrement et sur de fausses apparences, lui dirent que ce n'était rien et que toutes choses s'apaisaient. Les rois se flattent aisément ; notre régente était de même, qui, étant née avec un courage intrépide, se moquait des émotions populaires et ne pouvait croire qu'elles pussent causer de mal considérable. Sur le soir le coadjuteur revint trouver la reine de la part du peuple, forcé de prendre cette commission, pour lui demander encore une fois leur prisonnier, résolus, à ce qu'ils disaient, si on le leur refusait, à le ravoir par force. Comme le cœur de la reine n'était pas susceptible de faiblesse, qu'il paraissait en elle un courage qui aurait pu faire honte aux plus vaillants, et que, d'ailleurs, le cardinal ne trouvait pas son avantage à être toujours battu, elle se moqua de cette harangue, et le coadjuteur s'en retourna sans réponse. Un de ses amis, et un peu des miens, qui, peut-être aussi bien que lui, n'était pas dans son âme au désespoir des mauvaises aventures de la cour, me dit à l'oreille que tout était perdu, et qu'on ne s'amusât point à croire que ce n'était rien, que tout était à craindre de l'insolence du peuple, que déjà les rues étaient pleines de voix qui criaient contre la reine, et qu'il ne croyait pas que cela se pût apaiser aisément.

La nuit qui survint là-dessus les sépara tous et confirma la reine dans sa créance que l'aventure du jour n'était nullement à craindre. Elle tourna la chose en raillerie et me demanda au sortir du conseil, comme elle vint se déshabiller, si je n'avais pas eu grand'peur. Cette princesse me faisait une continuelle

guerre de ma poltronnerie : si bien qu'elle me fit l'honneur de me dire gaiement qu'à midi, peu après son retour du *Te Deum*, quand on lui était venu dire le bruit que le peuple commençait à faire, elle avait aussitôt pensé à moi et à la frayeur que j'aurais au moment où j'entendrais cette nouvelle si terrible, et ces grands mots de *chaînes tendues* et de *barricades*. Elle avait bien deviné : car j'avais pensé mourir d'étonnement quand on me vint dire que Paris était en armes, ne croyant pas que jamais dans ce Paris, le séjour du délice et des douceurs, on pût voir la guerre ou des barricades autre part que dans l'histoire d'Henri III. Enfin cette plaisanterie dura tout le soir, et, comme j'étais la moins vaillante de la compagnie, toute la honte de cette journée tomba sur moi.

Fermeté de la reine Anne d'Autriche.

SUR les sept ou huit heures du soir, on vint dire à la reine que le peuple paraissait vouloir se taire ; ce qui l'obligea de songer à se mettre au lit. Elle avait besoin de se reposer des fatigues et des cruelles inquiétudes qu'elle avait senties, malgré sa tranquillité ordinaire.

Elle était à peine assise à sa toilette pour se déshabiller que le bruit de la rue Saint-Antoine, qui était répandu par Paris, recommença tout de nouveau dans la rue Saint-Honoré, avec beaucoup plus de frayeur pour la cour que celle du jour ; car la nuit les choses paraissent plus fâcheuses et donnent beaucoup plus d'inquiétudes. Il y avait eu des gens assez méchants pour jeter des billets par les rues et dans les places publiques, qui conseillaient aux bourgeois de prendre les armes, et qui les avertissaient charitablement qu'il y avait des troupes aux environs de Paris, avec avis certain que la reine voulait enlever le roi, ensuite les faire saccager pour les punir de leurs révoltes.

L'alarme fut plus grande parmi le peuple, et le Palais-Royal en eut sa part. On vint dire à la reine tout librement qu'elle n'était plus en sûreté dans cette maison, sans fossés, ni sans gardes. On lui apprit qu'il y avait des troupes de bourgeois mêlés de canaille qui disaient tout haut qu'ils voulaient le roi ; que leur résolution était de l'avoir entre leurs mains pour le garder eux-mêmes à l'hôtel de ville ; qu'ils voulaient les clefs

des portes de la ville, de peur qu'on ne l'enlevât ; que, lui hors du Palais-Royal, ils ne se souciaient guère du reste, et que volontiers ils y mettraient le feu.

Sur ces horribles menaces, nous commençâmes tous à craindre pour elle et pour nous, soit pour sa personne, soit pour les nôtres, soit enfin pour nos maisons, qui, étant voisines de la cour, couraient grand risque d'être pillées. Chacun lui apprit alors le péril où elle était et les insolences que le peuple disait contre elle ; car on flatte les rois jusqu'à l'extrémité ; mais aussi, quand le masque est levé, on ne les épargne pas. Jarzé, nouveau capitaine des gardes, sur ce qu'elle montra quelques regrets d'avoir renvoyé les gardes, lui dit avec ostentation : « Madame, nous sommes ici une poignée de gens qui mourrons à votre porte. » Mais, comme ces offres avaient plus de beauté que de force, elle les reçut plutôt comme des marques du mauvais état où elle était que comme un remède capable de la consoler des maux qu'elle avait sujet de craindre.

Il fallut qu'elle en cherchât la guérison dans sa propre fermeté ; car M. le Cardinal était si rempli de trouble et d'effroi qu'elle n'en recevait nul secours. Dans cet instant elle connut bien clairement tout ce qui pouvait lui arriver. Elle le sentit, et la rougeur qui lui monta au visage sur le compliment de Jarzé nous le fit assez connaître. Mais je dois lui rendre ce témoignage, qu'après avoir observé ses paroles, ses sentiments et ses actions, je ne vis en elle nulle marque de faiblesse. Au contraire, elle demeura toujours également constante et ferme et parut dans ce moment très digne de ses grands aïeux, et parler en petite-fille de Charles-Quint, qui joignit par sa dernière retraite la piété à ses héroïques vertus. Elle répondit à ceux qui lui disaient les choses du monde les plus effroyables ces belles paroles, dont il me souviendra toute ma vie : « Ne craignez point. Dieu n'abandonnera pas l'innocence du roi ; il faut se confier en lui. »

Quand je l'entendis parler ainsi, je fus honteuse, je l'avoue, d'avoir cru que sa tranquillité pouvait être quelquefois causée par l'ignorance du péril. Je l'en avais soupçonnée, parce qu'en effet les rois ne voient jamais leurs maux qu'au travers de mille nuages. La vérité, que les poètes et les peintres représentent nue, est toujours devant eux habillée de mille façons ; et jamais mondaine n'a si souvent changé de mode que celle-là en change quand elle va dans les palais des rois.

En cette occasion cette grande princesse n'a pu être accusée

d'aveuglement. Elle sentit si fortement l'état où elle était qu'elle en fut peu après malade. Mais son âme, plus forte que son corps, la soutint avec tant de fermeté qu'elle aurait eu honte de montrer ce que la nature n'avait pu éviter de lui faire souffrir. Et cette honorable fierté fut si grande en elle qu'elle l'empêcha de donner à ses chagrins d'autres témoins que les horreurs de la nuit. Elle se contenta en notre présence de demander sans trouble des nouvelles de ce qui arrivait de temps en temps, sans rien oublier néanmoins de tout ce que le soin et la prévoyance pouvaient apporter pour remédier à des maux si extraordinaires et si redoutables, dans lesquels elle ne trouvait conseil ni assistance de qui que ce fût, pas même de son ministre, qui crut alors qu'il serait obligé de quitter la France.

PASCAL (*) *1623-1662*

PENSÉES

Grandeur et misère de l'homme.

QUE l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'en-

(*) PASCAL (Blaise), né à Clermont-Ferrand en 1623, mort à Paris en 1662. Son père, Etienne Pascal, était président en la cour des aides de Clermont. Il fut élevé par lui et grandit au milieu de ses deux sœurs : Gilberte et Jacqueline. En 1631 Etienne Pascal, ayant vendu sa charge, se retirait à Paris pour se consacrer à l'éducation méthodique de son fils, qui faisait pressentir son génie, en retrouvant par lui-même, à douze ans, les premiers théorèmes de la géométrie, en composant à seize ans un *Traité sur les sections coniques*, en inventant une *machine arithmétique* (1640-1642).

En 1639 Etienne Pascal fut nommé intendant à Rouen : c'est là que Blaise embrasse la doctrine de Jansénius (1646); il convertit son père et ses sœurs. Pendant ces mêmes années (1646-1649), il fait sur la pesanteur de l'air des expériences célèbres qui confirment celles de Torricelli, publie (1647) ses *Nouvelles expériences touchant le vide* et travaille à son *Traité du vide*, dont il nous reste un fragment de préface : *de l'Autorité en matière de philosophie*.

La famille Pascal retourne à Paris en 1649. Blaise, âgé de vingt-six ans, malade par excès de travail, trouve dans les divertissements mondains un

vironnent ; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit ; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer

---

remède à l'ennui. Grâce à son jeune ami, le duc de Roannez, il est introduit dans la société. Pascal étudie maintenant le cœur humain : il écrit le *Discours sur les passions de l'amour* (1652-1653). Cependant il ne néglige pas les mathématiques : il s'occupe du calcul des probabilités, il écrit le *Traité du triangle arithmétique* ; il invente la brouette et le haquet (1649-1654).

Mais cette vie mondaine ne peut longtemps satisfaire l'âme de Pascal. Plusieurs événements le précipitent vers une conversion définitive : une santé chancelante, un accident au pont de Neuilly, et surtout l'influence de sa sœur Jacqueline. L'extase de la nuit du 23 novembre 1654 donne Pascal à Dieu, « renonciation totale et douce ». Pascal, à trente-deux ans, se retire à Port-Royal.

La vie de Pascal est alors traversée par une lutte inattendue. A la suite de démêlés entre Arnauld et les jésuites, et d'une menace de censure par la Sorbonne, Pascal accepte la charge de défendre publiquement la cause de Port-Royal contre les jésuites, et publie, de 1656 à 1657, *les Provinciales*, dix-huit lettres anonymes qui eurent un grand retentissement. Il revient une dernière fois à la science pour résoudre le problème de la *roulette* et jeter les bases du calcul infinitésimal. Au milieu de souffrances atroces et de mortifications volontaires, il jette sur le papier, pendant trois ans, ses idées et ses projets en vue d'une *Apologie de la religion chrétienne* : ce sera les *Pensées*. Il écrit le douloureux et sublime *Mystère de Jésus*. Seul contre tous ses amis de Port-Royal, il résiste au pape, qui a condamné la théorie de Jansénius sur la grâce. Il meurt en pleine possession de son génie à trente-neuf ans.

la terre, les royaumes, les villes et soi-même à son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue ; car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles ; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant : un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable ; également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désèspoir éternel de ne connaître ni leur principe ni leur fin ? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches ?



BLAISE PASCAL

PORTRAIT PAR QUESNEL
GRAVÉ PAR EDELINCK

L'auteur de ces merveilles les comprend ; tout autre ne le peut faire.

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avaient quelque proportion avec elle.

C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie, comme la nature.

Quand on est instruit, on comprend que la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches ; car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer ? Elles sont aussi infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes ; car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de dernier ?

Mais nous faisons des derniers qui paraissent à la raison comme on fait dans les choses matérielles, où nous appelons un point indivisible celui au delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment et par sa nature.

De ces deux infinis de sciences, celui de grandeur est bien plus sensible, et c'est pourquoi il est arrivé à peu de personnes de prétendre connaître toutes choses. Je vais parler de tout, disait Démocrite.

Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible. Les philosophes ont bien plutôt prétendu d'y arriver ; et c'est là où tous ont achoppé. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires, « Des principes des choses, » « Des principes de la philoso- » phie, » et aux semblables, aussi fastueux en effet, quoique moins en apparence, que cet autre qui crève les yeux, *De omni scibili*.

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement ; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder ; et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut

infinie pour l'un et l'autre ; et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Les extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement.

Connaissons donc notre portée ; nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout. Ce que nous avons d'être nous dérobe la connaissance des premiers principes, qui naissent du néant, et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature.

Bornés en tout genre, cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit ; trop de lumière éblouit ; trop de distance et trop de proximité empêche la vue ; trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcit : trop de vérité nous étonne : j'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte quatre reste zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous. Trop de plaisir incommode. Trop de consonances déplaisent dans la musique ; et trop de bienfaits irritent : nous voulons avoir de quoi surpayer la dette : *Beneficia eo usque læta sunt dum videntur exsolvi posse ; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur.*

Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles : nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit ; trop et trop peu d'instruction ; enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point, et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte ; et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination : nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante, pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini

mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences ; rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient.

Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé. Ce milieu qui nous est échu en partage étant toujours distant des extrêmes, qu'importe que l'homme ait un peu plus d'intelligence des choses ? S'il en a, il les prend un peu de plus haut. N'est-il pas toujours infiniment éloigné du bout, et la durée de notre vie n'est-elle pas également infiniment [éloignée] de l'éternité, pour durer dix ans davantage ?

Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux ; et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur un que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

***

QU'ON s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes.

***

Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix et le roi rétabli.

***

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier

s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Vanité de l'homme.

LA vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs : et les philosophes mêmes en veulent. Et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi, qui écris ceci, ai peut-être cette envie ; et peut-être que ceux qui le liront...

L'Imagination.

C'EST cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux.

Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages ; et c'est parmi eux que l'imagination a le grand don de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres ; elle fait croire, douter, nier la raison, elle suspend les sens, elle les fait sentir ; elle a ses fous et ses sages : et rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire ; ils dis-

putent avec hardiesse et confiance ; les autres, avec crainte et défiance : et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte.

Qui dispense la réputation ? qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginante ? Combien toutes les richesses de la terre insuffisantes sans son consentement !

Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter à ces vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles ? Voyez-le entrer dans un sermon où il apporte un zèle tout dévot, renforçant la solidité de sa raison par l'ardeur de sa charité. Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître : si la nature lui a donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelque grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur.

Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer.

Qui ne sait que la vue de chats, de rats, l'écrasement d'un charbon, etc., emportent la raison hors des gonds ? Le ton de voix impose aux plus sages, et change un discours et un poème de force.

L'affection ou la haine changent la justice de face ; et combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide ! combien son geste hardi le fait-il paraître meilleur aux juges dupés par cette apparence ! Plaisante raison qu'un vent manie, et à tout sens !

Je ne veux pas rapporter tous ses effets ; je rapporterais presque toutes les actions des hommes qui ne branlent presque que par ses secousses. Car la raison a été obligée de céder, et la plus sage prend pour ses principes ceux que l'imagination des hommes a témérairement introduits en chaque lieu...

L'imagination dispose de tout ; elle fait la beauté, la justice,

et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres : *Della opinione regina del mundo.* J'y souscris sans le connaître, sauf le mal, s'il y en a.

Voilà à peu près les effets de cette faculté trompeuse qui semble nous être donnée exprès pour nous induire à une erreur nécessaire. Nous en avons bien d'autres principes.

Inquiétude de l'homme.

NOUS ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige; et, s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toujours occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin ; le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

Divertissement.

QUAND je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes, et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai

dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et un esprit boiteux nous irrite ? A cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons ; sans cela nous en aurions pitié et non colère.

Épictète demande bien plus fortement pourquoi ne nous fâchons-nous pas si on dit que nous avons mal à la tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal. Ce qui cause cela est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, et que nous ne sommes pas boiteux : mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissons le vrai. De sorte que, n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens et nous étonne, et encore plus quand mille autres se moquent de notre choix ; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, et cela est hardi et difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

Pensées diverses.

POURQUOI me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste.

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? n'en dites point.

Je mets en fait que, si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. Cela paraît par les querelles que causent les rapports indiscrets qu'on en fait quelquefois.

L'homme n'est ni ange, ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.

Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point ; on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel naturellement, et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne ; et il se durcit contre l'un ou l'autre, à son choix. Vous

FRAGMENT DE LA PAGE 4 DU MANUSCRIT AUTOGRAPHE DES « PENSÉES ».

avez rejeté l'un et conservé l'autre : est-ce par raison que vous aimez ? C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison.

Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui portent où l'on veut aller.

Diseur de bons mots, mauvais caractère.

Le MOI est haïssable ; vous, Miton, le couvrez, vous ne l'ôtez pas pour cela ; vous êtes donc toujours haïssable.

Il y a des endroits où il faut appeler Paris Paris, et d'autres où il le faut appeler capitale du royaume.

LES PROVINCIALES

La Vérité et la Violence.

C'EST une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité et ne servent qu'à la relever davantage : toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre : quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge : mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales : car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque ; au lieu que la vérité subsiste éternellement et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même.

DISCOURS AU ROI

Défense de Fouquet.

FIXEZ les yeux sur l'histoire de tous les siècles, sur les vénérables restes des républiques les plus florissantes et les mieux réglées, sur tout ce que le temps a épargné des personnes les plus éclatantes de ce temps-là ou des plus obscures : vous y verrez que ces mêmes désordres des finances ont toujours fait non pas tant le crime des plus grands hommes que le prétexte de les opprimer. Témoin en Grèce les Miltiade, les Thémistocle, les Périclès et presque tous ceux qui furent en grande autorité dans Athènes ; témoin à Rome Coriolan, Camille, Manlius Capitolinus, Curius Dentatus, Scipion l'Africain, son frère l'Asiatique, Livius Salinator, ce grand capitaine, cet illustre censeur, Livius Drusus, un Caius Flavius, un Memmius, un et plusieurs Caton : tous ou persécutés ou opprimés par l'accusation de péculat, soit que l'obscurité des finances ait fourni en tous les siècles un lieu



(*) PELLISSON (Paul), né à Béziers en 1624, mort à Paris en 1693. Sa famille était protestante. Son père était conseiller à la chambre de l'édit de Castres. En 1652 il acheta une charge de secrétaire du roi. Il était lié avec Conrart et ses amis, ce qui lui permit d'écrire l'*Histoire de l'Académie française* (1653). Fouquet se l'attacha comme premier commis, le fit nommer, en 1659, maître des comptes à Montpellier et conseiller du roi en 1660. Enveloppé dans la disgrâce du surintendant, il le défendit dans deux *Discours au roi* et un *Mémoire* qui lui valurent d'être embastillé. Sa détention, fort rude, ne dura pas moins de cinq ans, pendant lesquels il apprivoisa une araignée devenue célèbre. Il regagna, en 1666, la faveur de Louis XIV, qui lui rendit la liberté et l'emmena avec lui en Franche-Comté, d'où il rapporta le titre d'historiographe du roi, sous la condition de se faire catholique. Il abjura en 1670. On a de lui, outre son *Histoire de l'Académie française*, continuée par l'abbé d'Olivet, un *Abrégé de la vie d'Anne d'Autriche* (1666); des *Réflexions sur les différends en matière de religion* (1686); un *Traité de l'Eucharistie* (1694); des *Prières* (1734); une *Histoire de Louis XIV jusqu'à la paix de Nimègue* (1749); etc.

propre et commode aux embûches de la calomnie et de l'envie, soit que de tout temps le mérite un peu élevé, par une faute sans doute, mais des plus pardonnables, ait confondu sa fortune avec celle du public, ait compté le moindre de ses services pour plus que beaucoup d'argent, ait fait plus d'état des cœurs des citoyens que de leurs bourses, et n'ait pas cru faire un péculat quand, sans rien garder pour lui-même, il ne prenait d'une main que pour répandre de l'autre.

Grand prince (car je ne puis m'empêcher de finir ainsi que j'ai commencé par Votre Majesté même), c'est un dessein digne sans doute de sa grandeur, mais ce n'est pas un petit dessein que de réformer la France. Il a été moins long et moins difficile à Votre Majesté de vaincre l'Espagne. Qu'elle regarde de tous côtés : tout a besoin de sa main, mais d'une main douce, tendre, salutaire, qui ne tue point pour guérir, qui secoure, qui corrige et répare la nature sans la détruire. Nous sommes tous hommes, Sire, nous avons tous failli : nous avons tous désiré d'être considérés dans le monde. Nous avons vu que sans bien on ne l'était pas ; il nous a semblé que sans lui toutes les portes nous étaient fermées, que sans lui nous ne pouvions pas même montrer notre talent et notre mérite, si Dieu nous en avait donné ; non pas même servir Votre Majesté, quelque zèle que nous eussions pour son service.

..... Et, quant au malheureux dont j'ai entrepris la défense, la colère de Votre Majesté l'emporterait-elle « comme une feuille sèche que le vent emporte » ? Car à qui appliquerait-on plus à propos ces paroles que disait autrefois à Dieu même l'exemple de la patience et de la misère qu'à celui qui, par le courroux du ciel et de Votre Majesté, s'est vu enlever en un seul jour, et comme d'un coup de foudre, biens, honneurs, réputation, serviteurs, famille, amis et santé, sans consolation et sans commerce qu'avec ceux qui viennent pour l'interroger et pour l'accuser ? Encore que ses accusations soient incessamment aux oreilles de Votre Majesté, et que ses défenses n'y soient qu'un moment, encore qu'on n'ose presque espérer qu'elle voie dans un si long discours ce qu'on peut dire pour lui sur ces abus des finances, sur ces millions, sur ces avances, sur ce droit de donner des commissaires, dont on entretient à toute heure Votre Majesté contre lui ; je ne me rebuterai point, car je ne veux point douter auprès d'elle s'il est coupable ; mais je ne saurais douter s'il est malheureux. Je ne veux point savoir ce qu'on dira s'il est puni ; mais j'entends déjà avec espérance,

avec joie, ce que tout le monde doit dire de Votre Majesté si elle fait grâce. J'ignore ce que veulent et ce que demandent, trop ouvertement néanmoins pour le laisser ignorer à personne, ceux qui ne sont pas satisfaits encore d'un si grand et si déplorable malheur ; mais je ne puis ignorer, Sire, ce que souhaitent ceux qui ne regardent que Votre Majesté, et qui n'ont pour intérêt et pour passion que sa seule gloire. Il n'est pas jusqu'aux lois, Sire, qui, toutes insensibles, inexorables, dures, fermes, rigoureuses qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent lorsque, ne pouvant se fléchir elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une main toute-puissante, telle que celle de Votre Majesté, en faveur des hommes dont elles cherchent toujours le salut, lors même qu'elles semblent demander leur ruine.

Pellisson Fontanier

NICOLE (*) *1625-1695*

ESSAIS DE MORALE

De la Discussion.

IL est difficile de renfermer dans des règles et des préceptes particuliers toutes les diverses manières de contredire les



(*) NICOLE (Pierre), né à Chartres en 1625 ou en 1628, mort à Paris en 1695. A quatorze ans, Nicole, qui avait achevé ses humanités, commença à Paris, au collège d'Harcourt, l'étude de l'hébreu, de la philosophie et de la théologie, où il devait exceller. Ses études terminées, il se retira à Port-Royal : il devint l'un des professeurs les plus distingués des « Petites Écoles », où il eut Racine pour disciple, et fut surtout le censeur écouté et le conseiller autorisé des solitaires. En 1658, effrayé par les persécutions dont les jansénistes étaient l'objet, il fit un assez long voyage en Allemagne ; et, en 1677, devant les attaques des jésuites, qui ne lui pardonnaient pas sa lettre sur la morale relâchée, il s'enfuit dans les Pays-Bas et ne rentra en France que grâce à l'intervention de l'archevêque de Paris, Harlay.

Il écrivit, en collaboration avec Arnauld, *la Logique de Port-Royal* ; un grand nombre de traités sous son nom ou sous des pseudonymes ; enfin une *Morale* qui eut un immense succès.

opinions des autres sans les blesser. Ce sont les circonstances qui les font naître, et la crainte charitable de choquer nos frères qui nous les fait trouver. Mais il y a plusieurs défauts généraux qu'il faut avoir en vue d'éviter, et qui sont les sources ordinaires de ces mauvaises manières. Le premier est l'ascendant, c'est-à-dire une manière impérieuse de dire ses sentiments, que peu de gens peuvent souffrir, tant parce qu'elle représente l'image d'une âme fière et hautaine, dont on a naturellement de l'aversion, que parce qu'il semble que l'on veuille dominer sur les esprits et s'en rendre le maître...

C'est encore un fort grand défaut que de parler d'un air décisif, comme si ce qu'on dit ne pouvait être raisonnablement contesté ; car l'on choque ceux à qui l'on parle de cet air, ou en leur faisant sentir qu'ils contestent une chose indubitable, ou en faisant paraître qu'on leur veut ôter la liberté de l'examiner et d'en juger par leur propre lumière, ce qui leur paraît une domination injuste. Ceux qui ont cet air affirmatif témoignent non seulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent, mais aussi qu'ils ne veulent pas qu'on en puisse douter. Or c'est trop exiger des autres et s'attribuer trop à soi-même. Chacun veut être juge de ses opinions et ne les recevoir que parce qu'il les approuve. Tout ce que ces personnes gagnent donc par là est que l'on s'applique encore plus qu'on ne ferait aux raisons de douter de ce qu'ils disent, parce que cette manière de parler excite un désir secret de les contredire et de prouver que ce qu'ils proposent avec tant d'assurance n'est pas certain ou ne l'est pas au point qu'ils se l'imaginent.

La chaleur que l'on témoigne pour ses opinions est un défaut différent de ceux que je viens de marquer, qui sont compatibles avec la froideur. Celui-ci fait croire que non seulement on est attaché à ses sentiments par persuasion, mais aussi par passion ; ce qui fait une impression toute contraire à celle que l'on prétend. Car le seul soupçon qu'on a plutôt embrassé une opinion par passion que par lumière la rend suspecte.

C'est un défaut si visible que de s'emporter dans la dispute à des termes injurieux et méprisants qu'il n'est pas nécessaire d'en avertir ; mais il est bon de remarquer qu'il y a de certaines rudesses et de certaines civilités qui tiennent du mépris, quoiqu'elles puissent venir d'un autre principe. C'est bien assez qu'on persuade à ceux que l'on contredit qu'ils ont tort et qu'ils se trompent, sans leur faire encore sentir, par des termes durs et humiliants, qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raison.

Enfin la sécheresse, qui ne consiste pas tant dans la dureté des termes que dans le défaut de certains adoucissements, choque aussi pour l'ordinaire, parce qu'elle enferme quelque sorte d'indifférence et de mépris ; car elle laisse la plaie que la contradiction fait sans aucun remède qui en puisse diminuer la douleur. Or ce n'est pas avoir assez d'égards pour les hommes que de leur faire quelque peine sans la ressentir et sans essayer de l'adoucir, et c'est ce que la sécheresse ne fait point, parce qu'elle consiste proprement à ne le point faire et à dire durement les choses dures. On ménage ceux que l'on aime et que l'on estime, et ainsi on témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point qu'on n'a ni amitié ni estime pour eux.

Nicole

Mme de SÉVIGNÉ (*) *1626-1696*

LETTRES

A POMPONNE

Un Courtisan pris au piège.

1er décembre 1664.

IL faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le roi (Louis XIV) se mêle depuis

(*) SÉVIGNÉ (Marie DE RABUTIN-CHANTAL, marquise DE), née à Paris en 1626, morte au château de Grignan en 1696. Fille de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, qui fut tué à l'île de Ré en 1627, et de Marie de Coulanges, Marie de Rabutin fut placée sous la tutelle de son oncle maternel, Christophe de Coulanges, abbé de Livry. Il lui donna pour maîtres Ménage et Chapelain, qui lui apprirent le latin, l'italien et l'espagnol. Pourvue de 100.000 écus de dot, elle épousa en 1644 Henri de Sévigné, dont elle eut une fille et un fils. Après la mort de son mari, tué en duel en 1651, et qui ne l'avait guère rendue heureuse, elle se consacra à ses enfants. Son deuil passé en Bretagne, elle retourna à la cour. Elle y trouva

peu de faire des vers ; MM. de Saint-Aignan et de Dangeau lui apprennent comme il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont : « Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent ; parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le roi se mit à rire et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est un fat ? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien ! dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! Sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

Le Mariage de Mademoiselle.

A Paris, lundi 15 décembre 1670.

JE m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus

---

de nombreux soupirants : Turenne, le prince de Conti, Fouquet et son cousin Bussy-Rabutin. Ils eurent peu de succès. En 1669, sa fille épousa le comte de Grignan, qui, bientôt nommé lieutenant général en Provence, appela sa femme auprès de lui (1671). Mme de Sévigné avait concentré toute sa tendresse sur sa fille. La séparation fut cruelle. C'est pour la rendre moins douloureuse et pour distraire Mme de Grignan que Mme de Sévigné entreprit cette admirable correspondance qui devait durer plus de vingt-cinq ans. Dès 1677 elle allait habiter l'hôtel Carnavalet. Elle séjournait fréquemment dans son domaine des Rochers ou à Livry. Elle se rendit à plusieurs reprises auprès de sa fille. C'est à Grignan qu'elle mourut, emportée par la petite vérole, à l'âge de soixante-dix ans.

singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie ; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive ; une chose, enfin, qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue :* une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la ; je vous le donne en trois ; *jetez-vous votre langue aux chiens ?* Eh bien, il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse, dimanche, au Louvre, devinez qui ! Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : « Voilà qui est bien difficile à deviner : c'est madame de La Vallière. — Point du tout, madame. — C'est donc mademoiselle de Retz ? — Point du tout ; vous êtes bien provinciale. — Ah ! vraiment, nous sommes bien bêtes ! dites-vous ; c'est mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément mademoiselle de Créqui ? — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de... mademoiselle... devinez le nom ; il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! MADEMOISELLE, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu MONSIEUR, Mademoiselle, petite-fille de Henri IV, mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous. Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

À Mme DE GRIGNAN

Chantilly et Vatel.

A Paris, dimanche 26 avril 1671.

IL est dimanche 26 avril ; cette lettre ne partira que mercredi ; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire, à votre intention, de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé ; voici l'affaire en détail ; le roi arriva le jeudi soir ; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners à quoi l'on ne s'était point attendu ; cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne ; il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince, M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout va bien, rien n'était si beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. » Minuit vint ; le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi ; il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportait seulement deux charges de marée ; il lui demande : « Est-ce là tout ? — Oui, monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée ; il trouva Gourville, il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient point mortels. Il tombe mort. La marée cependant arrive de tous

côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte : on le trouve noyé dans son sang ; on court à M. le Prince, qui fut au désespoir, M. le duc pleura ; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière ; on le loua fort, on loua et l'on blâma son courage. Le roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à M. le Prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne point se charger de tout ; il jura qu'il ne souffrirait plus que M. le Prince en usât ainsi ; mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel ; elle fut réparée : on dîna très bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse ; tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté. Hier, qui était samedi, on fit encore de même ; et le soir le roi alla à Liancourt, où il avait commandé un *médianoche* : il y doit demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderais. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations sans doute ; mais, comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours : et, si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerais en pareille occasion.

A M. DE COULANGES

Lettre de la prairie.

Aux Rochers, 26 juillet 1671.

CE mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir Picard ; et comme il est frère du laquais de madame de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que madame la duchesse de Chaulnes est à Vitré ; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze

jours, avec les États de Bretagne ; vous croyez que j'extravague : elle attend donc son mari avec tous les États, et, en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard : elle meurt donc d'ennui ; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur mesdemoiselles de Kerbone et de Kerqueoison. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller. Voici une autre petite proposition incidente : vous savez qu'on fait les foins ; je n'avais pas d'ouvriers ; j'envoie dans cette prairie, que les poètes ont célébrée, prendre tous ceux qui travaillaient, pour venir nettoyer ici : vous n'y voyez encore goutte ; et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner ? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement ; le seul Picard vint me dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi ! la colère me monte à la tête. Je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite ; qu'il n'avait ni cœur, ni affection ; en un mot la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots. Pour moi, j'aime les narrations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite ni à gauche, où l'on ne reprend point les choses de si loin, enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

A Mme DE GRIGNAN

Racine et Corneille.

JE suis au désespoir que vous ayez eu *Bajazet* par d'autre que par moi : c'est ce chien de Barbin, qui me hait, parce que je ne fais pas des princesses de Clèves et de Montpensier. Vous avez jugé très juste et très bien de *Bajazet*, et vous aurez vu que je suis de votre avis. Je voulais vous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé : les mœurs des Turcs y sont mal observées ; ils ne font point tant de façons pour se marier; le dénouement n'est point bien préparé : on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie. Il y a pourtant des choses agréables, mais rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en toujours la différence ; les pièces de ce dernier ont des endroits froids et faibles, et jamais il n'ira plus loin qu'*Andromaque*. *Bajazet* est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer. Racine fait des comédies pour la Champmêlé, ce n'est pas pour les siècles à venir : si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. Vive donc notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi ; et en un mot c'est le bon goût, tenez-vous-y.

Mort de Turenne.

Paris, mercredi 28 août.

VRAIMENT, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon,me pria hier de dîner avec eux pour parler de leur affliction. Madame de La Fayette y était.

Nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu : les yeux ne nous séchèrent pas. Elle avait un portrait divinement bien fait de ce héros, et tout son train était arrivé à onze heures ; tous ces pauvres gens étaient fondus en larmes, et déjà tous habillés de deuil. Il vint trois gentilshommes qui pensèrent mourir de voir ce portrait : c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur ; ils ne pouvaient prononcer une parole ; ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes et faisait fondre les autres. Le premier qui put prononcer une parole répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort.

Il voulait se confesser le soir, et en se cachotant il avait donné les ordres pour le soir, et devait communier le lendemain, qui était le dimanche. Il croyait donner la bataille, et monta à cheval à deux heures le samedi, après avoir mangé, il avait bien des gens avec lui ; il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller. Il dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » Il trouva M. d'Hamilton près de l'endroit où il allait, qui lui dit : « Monsieur, venez, par ici : on tire où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, je m'y en vais ; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui ; cela sera le mieux du monde. » Il tournait son cheval, il aperçut Saint-Hilaire, qui lui dit, le chapeau à la main : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là. » Il retourne deux pas, et, sans être arrêté, il reçut le coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire et perça le corps après avoir fracassé le bras de ce héros. Ce gentilhomme le regardait toujours ; il ne le voit point tomber ; le cheval l'emporta où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il n'était point encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête, il tomba entre les bras de ses gens ; il ouvrit deux fois de grands yeux et la bouche et puis demeura tranquille pour jamais ; songez qu'il était mort et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui était jeté sur ce corps, qui ne le voulait pas quitter et qui se pâmait de crier. On jette un manteau, on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras.

On lui avait fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient un véritable deuil ; tous les officiers pourtant avaient des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts, qui ne frappaient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter sans que l'on n'en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter, car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier était bien abîmé de douleur.

Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation ; partout où il a passé, ç'a été des clameurs ; mais à Langres, ils se sont surpassés : ils allèrent tous au-devant de lui, tous habillés de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple ; tout le clergé en cérémonie ; ils firent dire un service solennel dans la ville, et en un moment se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain ; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici ; il sera dans une chapelle en dépôt ; il y aura un service en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel.

Les Anciens et les Modernes.

15 janvier 1690.

A propos de Corbinelli, il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet ; il me rendait compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon : les acteurs étaient les maîtres du logis, M. de Troyes, M. de Toulon, le P. Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes ; Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpassait, à son goût, et les vieux et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue, qui faisait l'entendu, et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son

[illegible] en rendre
compte monsieur, et
vous assurer qu'il y
a des sortes d'amitiés
que l'absence et le temps
ne finissent jamais

[illegible] de Sevigne

esprit ? Despréaux ne voulut pas le nommer ; Corbinelli lui dit : « Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit. » Despréaux lui répondit en riant : « Ah ! monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré. » Le jésuite reprend avec un air dédaigneux, *un cotal riso amaro*, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. Despréaux lui dit : « Mon père, ne me pressez point. » Le père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras et, le serrant bien fort, lui dit : « Mon père, vous le voulez : eh bien, morbleu ! c'est Pascal. — Pascal ! *dit le père, tout rouge, tout étonné*, Pascal est beau autant que le faux peut l'être. — Le faux ! *reprit Despréaux*, le faux ! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues. » Le père répond : « Il n'en est pas plus vrai. » Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou : « Quoi, mon père ! direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres qu'*un chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu !* Osez-vous dire que cela est faux ? — Monsieur, *dit le père en fureur*, il faut distinguer. — Distinguer ! *dit Despréaux*, distinguer, morbleu ! distinguer ! distinguer si nous sommes obligés d'aimer Dieu ! » Et, prenant Corbinelli par le bras, il s'enfuit au bout de la chambre ; puis, revenant et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du père, s'en alla rejoindre la compagnie, qui était demeurée dans la salle où l'on mange : ici finit l'histoire ; le rideau tombe. Corbinelli me promet le reste dans une conversation ; mais moi qui suis persuadée que vous trouverez cette scène aussi plaisante que je l'ai trouvée, je vous l'écris, et je crois que si vous la lisez avec vos bons tons, vous en serez assez contente.

Sévigné
Rabutin
Chantal

ORAISONS FUNEBRES

Exorde de l'Oraison funèbre de Henriette de France.

CELUI qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en

(*) BOSSUET (Jacques-Bénigne), né en 1627 à Dijon, mort à Paris en 1704. Il fit ses premières études dans sa ville natale, chez les jésuites, et entra en 1642 au collège de Navarre. En 1648 il soutint sa thèse en Sorbonne, en présence du grand Condé. Ordonné prêtre en 1652, il quitte Paris la même année pour aller, en qualité d'archidiacre, à Metz. En 1659 il retourne à Paris, et, jusqu'en 1670, il se consacre à la prédication. Nommé en 1669 à l'évêché de Condom, il prononce cette année même l'oraison funèbre de Henriette de France, que devaient suivre celles de Henriette d'Angleterre (1670), de Marie-Thérèse (1683), de la Palatine (1685), de Le Tellier (1686), de Condé (1687).

Les sermons de Bossuet ne furent pas imprimés de son vivant. Le seul qu'il fit paraître est son sermon sur l'Unité de l'Eglise (1682). C'est seulement à notre époque que ses sermons ont été appréciés à leur juste valeur. De son temps on lui préféra Bourdaloue, et, durant tout le XVIIIe siècle, il passa pour un sermonnaire médiocre.

En 1670 Bossuet avait été nommé précepteur du Dauphin. Il fit pour cet élève quelques-uns de ses ouvrages les plus considérables, notamment le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, le *Discours sur l'histoire universelle*. En 1681, l'éducation du Dauphin terminée, Bossuet fut nommé évêque de Meaux.

Contre les protestants il publia l'*Histoire des variations* (1688). Contre le quiétisme, auquel Fénelon avait été gagné, il écrit l'*Instruction sur les états d'oraison*. En 1678, l'oratorien Richard Simon ayant publié une *Histoire de l'Ancien Testament*, dans laquelle il étudiait librement le texte sacré, en

user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes, aussi bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulé sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouïs ; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusques alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes ; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes

---

appliquant pour la première fois la critique historique et philologique à l'examen des Ecritures saintes, Bossuet faisait supprimer l'ouvrage comme « substituant les sens humains aux sens de Dieu ». Vingt-quatre ans plus tard, Simon imprime une *Version du Nouveau Testament :* Bossuet le dénonce une seconde fois, et il écrit contre lui une *Défense de la tradition et des saints Pères,* qui ne vit le jour qu'après sa mort.

Premier aumônier de la duchesse de Bourgogne, supérieur de la maison de Navarre, conservateur de l'Université, conseiller d'Etat, mais surtout rigide gardien de l'orthodoxie catholique, les devoirs que lui imposaient toutes ces charges ne l'empêchaient point d'exercer avec zèle les fonctions du ministère dans son diocèse même, où il faisait le plus souvent résidence. C'est en 1702 seulement que la maladie vint ralentir son activité. Il mourut le 12 avril 1704. Bossuet fut, au XVII[e] siècle, le plus illustre représentant du catholicisme. Ses œuvres demeureront toujours d'incomparables monuments de notre langue et de l'éloquence humaine.

si différentes ; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois ; ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut ; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram* : « Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde. »

Mort de Madame.

CONSIDÉREZ, messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause ; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez par la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant ; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris ; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : « Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain. En

vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam :* « Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc, elle devait périr sitôt ! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait ; avec quelles grâces, vous le savez ; le soir nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales. Hélas ! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux ! Le passé et le présent nous garantissaient l'avenir, et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissants royaumes par des moyens agréables ; toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y aurait jamais été odieux ; on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée : elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder.

La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ; la voilà telle que la mort nous l'a faite : encore ce reste tel quel va-t-il disparaître, cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job ; avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature : notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps : il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes.

Condé à Rocroi.

DIEU nous a révélé que lui seul il fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu, qui l'avait nommé, deux cents ans avant sa naissance, dans les oracles d'Isaïe ? « Tu n'es pas encore, lui disait-il, mais je te vois, je t'ai nommé par ton nom ; tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats ; à ton approche je mettrai les rois en fuite ; je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est : » c'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin, et par des figures si vives, l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? « Le voyez-vous, dit-il, ce conquérant ; avec quelle rapidité il s'élève de l'occident comme par bonds, et ne touche pas à terre ? » Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains ; « à sa vue il s'est animé : *efferatus est in eum*, » dit le Prophète ; « il l'abat, il le foule aux pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie. » A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, messieurs, sous cette figure, Alexandre ou le prince de Condé ? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France, durant la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez-le croître, ce roi chéri du ciel ; tout cédera à ses exploits ; supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines ; et seul sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses États. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre ; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai ; elle est composée de ces vieilles bandes wallonnes, italiennes et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspirait à nos troupes le besoin pressant

de l'Etat, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux ? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme ; et, sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors que ne vit-on pas ? Le jeune prince parut un autre homme. Touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière : son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier ; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel : et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous, comme il vole ou à la victoire ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants ; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le prince l'a prévenu ; les bataillons enfoncés demandent quartier ; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque ; leur effroyable décharge met les nôtres en furie ; on ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat ; jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces

vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur ? De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces ? Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince, qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces ; toute la France suivit : on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne ; mais, pour lui, c'est le premier pas de sa course.

Péroraison de l'Oraison funèbre du Grand Condé.

VENEZ, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs ; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel ; et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage ; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste : des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant : et enfin rien ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander ? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles ; et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime, et il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prières ; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus : et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple. Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. » Jouissez, prince, de cette vic-



J.-B. BOSSUET

Musée des Offices à Florence. PEINT PAR H. RIGAUD

toire ; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte ; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

SERMONS

Méditation sur la brièveté de la vie.

C'EST bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui nous semblait si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si longtemps qu'on soit au monde, y serait-on mille ans, il en faut venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point ; ce qui arrivera le jour où il ne paraîtra pas seulement que j'aie été, et où peu m'importera combien de temps j'aie été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir, je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer, ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle, et tous enfin se viendront confondre dans le néant.

Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent ; qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! qu'il y en a où je ne serai point ! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! je ne suis rien ; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu

considérable, que, quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres : *Præterit figura hujus mundi.*

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus ; et pour aller là, par combien de périls faut-il passer ? par combien de maladies ? à quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment ? ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois ? J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre. C'est mal parler : « J'ai échappé la mort. » J'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dresse diverses embûches ; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre ; à la fin il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois un arbre battu des vents ; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment ; les unes résistent plus, les autres moins : que s'il y en a qui échappent à l'orage, toujours l'hiver viendra, qui les flétrira et les fera tomber. Ou, comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues ; et lorsqu'ils croient avoir évité tous les périls, après avoir duré longtemps, un flot les pousse contre un écueil, et les brise. Il en est de même : le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière fait que quelques-uns passent jusques au bout ; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de la carrière où ils tendaient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course : leur vie s'éteint d'elle-même, comme une chandelle qui a consumé sa matière.

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie ? le sommeil est plus semblable à la mort ; l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence ? et quand je serai plus âgé, combien encore ? Voyons à quoi tout cela se réduit : qu'est-ce que je compterai donc ? car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur ? mais combien ce temps est-il clairsemé dans ma vie ! c'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelque distance ; vous diriez que cela occupe bien de la place ; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes de ma vie, que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelque contentement ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il ? Mais ces contentements, les ai-je eus tous ensemble ? Les ai-je eus autrement que par parcelles ? mais les ai-je eus sans inquiétude ? et s'il y a de l'inquiétude,

les donnerai-je au temps que j'estime ou à celui que je ne compte pas ? et ne l'ayant pas eu à la fois, l'ai-je du moins eu tout de suite ? l'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentements ? ne s'est-elle pas toujours jetée à la traverse pour les empêcher de se toucher ? Mais que m'en reste-t-il ? des plaisirs licites, un souvenir inutile ; des illicites, un regret, une obligation à l'enfer ou à la pénitence. Ah ! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps ! nous le passons véritablement et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment; voilà ce qui me sépare du rien : celui-là s'écoule, j'en prends un autre : ils se passent les uns après les autres ; les uns après les autres, je les joins, tâchant de m'assurer ; et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi. Voilà ce que c'est que de ma vie et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard ; devant Dieu, cela demeure, cela entre dans ses trésors. Ce que j'y aurai mis, je le trouverai. Je ne jouis des moments de ce plaisir que durant le passage ; quand ils passent, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuraient. Ce n'est pas assez dire, ils sont passés, je n'y songerai plus : ils sont passés ; oui, pour moi ; mais à Dieu, non ; il en demandera compte.

Lettre à Louis XIV.

A Saint-Germain, ce 10 juillet 1675.

VOTRE Majesté m'a fait une grande grâce, d'avoir bien voulu m'expliquer ce qu'elle souhaite de moi, afin que je puisse ensuite me conformer à ses ordres, avec toute la fidélité et l'exactitude possibles. C'est avec beaucoup de raison qu'elle s'applique si sérieusement à régler toute sa conduite ; car, après vous être fait à vous-même une si grande violence dans une chose qui vous touche si fort au cœur, vous n'avez garde de négliger vos autres devoirs, où il ne s'agit plus que de suivre vos inclinations.

Vous êtes né, Sire, avec un amour extrême pour la justice, avec une bonté et une douceur qui ne peuvent être assez estimées ; et c'est dans ces choses que Dieu a renfermé la plus grande partie de vos devoirs, selon que nous l'apprenons par cette parole de son Écriture : « La miséricorde et la justice

gardent le roi ; et son trône est affermi par la bonté et par la clémence. » Il faut donc considérer, Sire, que le trône que vous remplissez est à Dieu, que vous y tenez sa place, et que vous y devez régner selon ses lois. Les lois qu'il vous a données sont que, parmi vos sujets, votre puissance ne soit formidable qu'aux méchants, et que vos autres sujets puissent vivre en paix et en repos, en vous rendant obéissance. Vos peuples s'attendent, Sire, à vous voir pratiquer plus que jamais ces lois que l'Écriture vous donne. La haute profession que Votre Majesté a faite, de vouloir changer dans sa vie ce qui déplaisait à Dieu les a remplis de consolation : elle leur persuade que Votre Majesté, se donnant à Dieu, se rendra plus que jamais attentive à l'obligation très étroite qu'il vous impose de veiller à leur misère ; et c'est de là qu'ils espèrent le soulagement dont ils ont un besoin extrême.

Je n'ignore pas, Sire, combien il est difficile de leur donner ce soulagement au milieu d'une grande guerre, où vous êtes obligé à des dépenses si extraordinaires, et pour résister à vos ennemis, et pour conserver vos alliés. Mais la guerre, qui oblige Votre Majesté à de si grandes dépenses, l'oblige en même temps à ne pas laisser accabler le peuple, par qui seul elle les peut soutenir. Ainsi leur soulagement est autant nécessaire pour votre service que pour leur repos. Votre Majesté ne l'ignore pas ; et pour lui dire sur ce fondement ce que je crois être de son obligation précise et indispensable, elle doit, avant toutes choses, s'appliquer à connaître à fond les misères des provinces, et surtout ce qu'elles ont à souffrir sans que Votre Majesté en profite, tant par les désordres des gens de guerre que par les frais qui se font à lever la taille, qui vont à des excès incroyables. Quoique Votre Majesté sache bien, sans doute, combien en toutes ces choses il se commet d'injustices et de pilleries, ce qui soutient vos peuples, c'est, Sire, qu'ils ne peuvent se persuader que Votre Majesté sache tout ; et ils espèrent que l'application qu'elle a fait paraître pour les choses de son salut l'obligera à approfondir une matière si nécessaire.

Il n'est pas possible que de si grands maux, qui sont capables d'abîmer l'État, soient sans remède ; autrement tout serait perdu sans ressource. Mais ces remèdes ne se peuvent trouver qu'avec beaucoup de soin et de patience ; car il est malaisé d'examiner les expédients praticables, et ce n'est pas à moi à discourir sur ces choses. Mais ce que je sais très certainement, c'est que, si Votre Majesté témoigne persévéramment qu'elle

veut la chose ; si, malgré la difficulté qui se trouvera dans le détail, elle persiste invinciblement à vouloir qu'on la cherche ; si enfin elle fait sentir, comme elle le sait très bien faire, qu'elle ne veut point être trompée sur ce sujet, et qu'elle ne se contentera que des choses solides et effectives : ceux à qui elle confie l'exécution se plieront à ses volontés, et tourneront tout leur esprit à la satisfaire dans la plus juste inclination qu'elle puisse jamais avoir.

Au reste Votre Majesté, Sire, doit être persuadée que, quelque bonne intention que puissent avoir ceux qui la servent, pour le soulagement de ses peuples, elle n'égalera jamais la vôtre. Les bons rois sont les vrais pères des peuples, ils les aiment naturellement : leur gloire et leur intérêt le plus essentiel est de les conserver et de leur bienfaire, et les autres n'iront jamais en cela si avant qu'eux. C'est donc Votre Majesté qui, par la force invincible avec laquelle elle voudra ce soulagement, fera naître un désir semblable en ceux qu'elle emploie ; en ne se lassant point de chercher et de pénétrer, elle verra sortir ce qui sera utile effectivement. La connaissance qu'elle a des affaires de son État et son jugement exquis lui feront démêler ce qui sera solide et réel d'avec ce qui ne sera qu'apparent. Ainsi les maux de l'État seront en chemin de guérir, et les ennemis, qui n'espèrent qu'aux désordres que causera l'impuissance de vos peuples, se verront déchus de cette espérance. Si cela arrive, Sire, y aura-t-il jamais un prince plus heureux que vous, ni un règne plus glorieux que le vôtre ?

Il est arrivé souvent qu'on a dit aux rois que les peuples sont plaintifs naturellement, et qu'il n'est pas possible de les contenter, quoi qu'on fasse. Sans remonter bien loin dans l'histoire des siècles passés, le nôtre a vu Henri IV, votre aïeul, qui, par sa bonté ingénieuse et persévérante à chercher les remèdes des maux de l'État, avait trouvé le moyen de rendre les peuples heureux, et de leur faire sentir et avouer leur bonheur. Aussi en était-il aimé jusqu'à la passion ; et dans le temps de sa mort on vit par tout le royaume et dans toutes les familles, je ne dis pas l'étonnement, l'horreur et l'indignation que devait inspirer un coup si soudain et si exécrable, mais une désolation pareille à celle que cause la perte d'un bon père à ses enfants. Il n'y a personne de nous qui ne se souvienne d'avoir ouï souvent raconter ce gémissement universel à son père ou à son grand-père, et qui n'ait encore le cœur attendri de ce qu'il a ouï réciter des bontés de ce grand roi envers son peuple, et de l'amour

extrême de son peuple envers lui. C'est ainsi qu'il avait gagné les cœurs ; et s'il avait ôté de sa vie la tache que Votre Majesté vient d'effacer, sa gloire serait accomplie, et on pourrait le proposer comme le modèle d'un roi parfait. Ce n'est point flatter Votre Majesté que de lui dire qu'elle est née avec de plus grandes qualités que lui. Oui, Sire, vous êtes né pour attirer de loin et de près l'amour et le respect de tous vos peuples. Vous devez vous proposer ce digne objet de n'être redouté que des ennemis de l'État et de ceux qui font mal. Que tout le reste vous aime, mette en vous sa consolation et son espérance, et reçoive de votre bonté le soulagement de ses maux. C'est là de toutes vos obligations celle qui est sans doute la plus essentielle ; et Votre Majesté me pardonnera si j'appuie tant sur ce sujet-là, qui est le plus important de tous.

Je sais que la paix est le vrai temps d'accomplir parfaitement toutes ces choses ; mais comme la nécessité de faire et de soutenir une grande guerre exige aussi qu'on s'applique à ménager les forces des peuples, je ne doute point, Sire, que Votre Majesté ne le fasse plus que jamais, et que dans le prochain quartier d'hiver, aussi bien qu'en toute autre chose, on ne voie naître, de vos soins et de votre compassion, tous les biens que pourra permettre la condition des temps. C'est, Sire, ce que Dieu vous ordonne, et ce qu'il demande d'autant plus de vous qu'il vous a donné toutes les qualités nécessaires pour exécuter un si beau dessein : pénétration, fermeté, bonté, douceur, autorité, patience, vigilance, assiduité au travail.

La gloire en soit à Dieu, qui vous a fait tous ces dons, et qui vous en demandera compte. Vous avez toutes ces qualités ; et jamais il n'y a eu règne où les peuples aient eu plus de droit d'espérer qu'ils seront heureux que sous le vôtre. Priez, Sire, ce grand Dieu qu'il vous fasse cette grâce, et que vous puissiez accomplir ce beau précepte de saint Paul, qui oblige les rois à faire vivre les peuples autant qu'ils peuvent, doucement et paisiblement, en toute sainteté et chasteté.

Nous travaillerons cependant à mettre monseigneur le Dauphin en état de vous succéder et de profiter de vos exemples. Nous le faisons souvent souvenir de la lettre si instructive que Votre Majesté lui a écrite. Il la lit et relit avec celle qui a suivi, si puissante pour imprimer dans son esprit les instructions de la première. Il me semble qu'il s'efforce de bonne foi d'en profiter ; et, en effet, je remarque quelque chose de plus sérieux dans sa conduite. Je prie Dieu sans relâche qu'il donne à Votre

nous irons de ce matin pour avoir
plus de temps et nous esperons que
vous voudrez bien nous donner
a disner. nous Sommes gents sans
facon Il ne me reste qu'a vous
asseurer de l'estime avec la quelle je suis
Monsieur vostre tres humble serviteur
+ J Benigne de Meaux

Majesté et à lui ses saintes bénédictions, et qu'il conserve votre santé dans ce temps étrange, qui nous donne tant d'inquiétudes. Dieu a tous les temps dans sa main, et s'en sert pour avancer et pour retarder, ainsi qu'il lui plaît, l'exécution des desseins des hommes. Il faut adorer en tout ses volontés saintes, et apprendre à le servir pour l'amour de lui-même.

Je supplie Votre Majesté de me pardonner cette longue lettre ; jamais je n'aurais eu la hardiesse de lui parler de ces choses, si elle ne me l'avait expressément recommandé. Je lui dis les choses en général, et je lui en laisse faire l'application suivant que Dieu l'inspirera.

Je suis, avec un respect et une dépendance absolue, aussi bien qu'avec une ardeur et un zèle extrême, Sire, de Votre Majesté, le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et sujet.

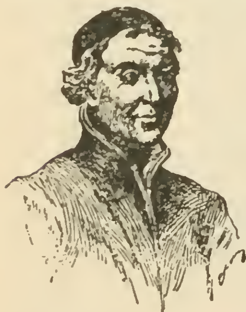
+ J. Benigne de Meaux

BOURDALOUE (*) *1632-1704*

SERMONS

De la Pensée de la mort.

C'EST un principe dont les sages même du paganisme sont convenus, que la grande science, la grande étude de la vie, est



(*) BOURDALOUE (Louis), né à Bourges en 1632, mort à Paris en 1704. A l'âge de seize ans, il entra chez les jésuites. Après son noviciat, il passa en province une vingtaine d'années comme professeur. C'est en 1666 qu'il commença de prêcher, et il eut tout de suite un succès éclatant. Envoyé à Paris en 1669, il se fit d'abord entendre dans la maison professe de son ordre ; l'année suivante, il prêcha l'Avent en présence de la cour, et, en 1672, le Carême. Il fut le prédicateur ordinaire de Louis XIV. On ne sait presque rien de sa vie : elle est tout entière dans trente-quatre années de sermons.

Bourdaloue prêche surtout la morale. Ce fut, dans la chaire même, un directeur de conscience.

la science ou l'étude de la mort, et qu'il est impossible à l'homme de vivre dans l'ordre et de se maintenir dans une vertu solide et constante, s'il ne pense souvent qu'il doit mourir. Or je trouve que toute notre vie, ou, pour mieux dire, tout ce qui peut être perfectionné dans notre vie, et par la raison et par la foi, se rapporte à trois choses : à nos passions, à nos délibérations et à nos actions. Je m'explique. Nous avons dans le cours de la vie des passions à ménager, nous avons des conseils à prendre, et nous avons des devoirs à accomplir. En cela, pour me servir du terme de l'Écriture, consiste tout l'homme ; tout l'homme, dis-je, raisonnable et chrétien : *Hoc est enim omnis homo ;* des passions à ménager en réprimant leurs saillies, et en modérant leurs violences ; des conseils à prendre, en se préservant et des erreurs qui les accompagnent, et des repentirs qui les suivent ; des devoirs à accomplir, et dont la pratique doit être prompte et fervente. Or, pour tout cela, chrétiens, je prétends que la pensée de la mort nous suffit, et j'avance trois propositions que je vous prie de bien comprendre, parce qu'elles vont faire le partage de mon discours. Je dis que la pensée de la mort est le remède le plus souverain pour amortir le feu de nos passions ; c'est la première partie. Je dis que la pensée de la mort est la règle la plus infaillible pour conclure sûrement dans nos délibérations ; c'est la seconde. Enfin je dis que la pensée de la mort est le moyen le plus efficace pour nous inspirer une sainte ferveur dans nos actions ; c'est la dernière. Trois vérités dont je veux vous convaincre en vous faisant sentir toute la force de ces paroles de mon texte : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* Vos passions vous emportent, et souvent il vous semble que vous n'êtes pas maîtres de votre ambition et de votre cupidité : *Memento*, souvenez-vous, et pensez ce que c'est que l'ambition et la cupidité d'un homme qui doit mourir. Vous délibérez sur une matière importante, et vous ne savez à quoi vous résoudre : *Memento*, souvenez-vous, et pensez quelle résolution il convient de prendre à un homme qui doit mourir. Les exercices de la religion vous fatiguent et vous lassent, et vous vous acquittez négligemment de vos devoirs : *Memento*, souvenez-vous, et pensez comme il importe de les observer à un homme qui doit mourir. Tel est l'usage que nous devons faire de la pensée de la mort, et c'est aussi tout le sujet de votre attention.

L'Ambitieux.

QUELLE idée vous formez-vous d'un ambitieux préoccupé du désir de se faire grand ? Si je vous disais que c'est un homme ennemi par profession de tous les autres hommes, j'entends de tous ceux avec qui il peut avoir quelque rapport d'intérêt ; un homme à qui la prospérité d'autrui est un supplice ; qui ne peut voir le mérite, en quelque sujet qu'il se rencontre, sans le haïr et sans le combattre ; qui n'a ni foi ni sincérité, toujours prêt, dans la concurrence, à trahir l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à perdre celui-là pour peu qu'il espère d'en profiter ; qui de sa grandeur prétendue et de sa fortune se fait une divinité à laquelle il n'y a ni amitié, ni reconnaissance, ni considération, ni devoir qu'il ne sacrifie ; ne manquant pas de tours ni de déguisements spécieux pour le faire même honnêtement selon le monde, en un mot qui n'aime personne, et que personne ne peut aimer : si je vous le figurais de la sorte, ne diriez-vous pas que c'est un monstre dans la société, dont je vous aurais fait la peinture, et cependant, pour peu que vous fassiez de réflexion sur ce qui se passe tous les jours au milieu de vous, n'avouerez-vous pas que ce sont là les véritables traits de l'ambition, tandis qu'elle est encore aspirante et dans la poursuite d'une fin qu'elle se propose ? Oui, pour soutenir cette passion ou plutôt pour la satisfaire, nous y joignons la malignité, l'iniquité, l'infidélité ; de nos proches mêmes et de nos amis, nous nous faisons des rivaux, et ensuite des ennemis secrets ; par des perfidies cachées, nous traversons leurs desseins pour faire réussir les nôtres ; nous usurpons, par des violences autorisées du seul crédit, ce qui leur serait dû légitimement, nous envisageons la disgrâce et la ruine d'autrui comme un avantage pour nous, et par de mauvais offices nous y travaillons en effet ; pour cela nous remuons tous les ressorts d'une malheureuse politique, dissimulant ce qui est, supposant ce qui n'est pas, exagérant le mal, diminuant le bien, et, au défaut de tout le reste, ayant recours au mensonge et à la calomnie pour anéantir, s'il est possible, ceux qui, même sans le vouloir, sont des obstacles à notre ambition. En même temps que nous en usons ainsi à l'égard des autres, pour empêcher qu'ils ne s'élèvent au-dessus de nous, il nous paraît insupportable que les autres aient seulement la moindre pensée de s'opposer aux

vues que nous avons de prendre l'ascendant sur eux ; pour peu qu'ils le fassent, nous concevons contre eux des ressentiments mortels et des haines irréconciliables : car tout cela arrive, chrétiens, et il me faudrait des discours entiers pour vous représenter tout ce que fait l'ambition, et tous les stratagèmes dont elle se sert au préjudice de la charité et de l'union fraternelle pour parvenir à ses fins.

Les Vocations imposées.

QUOI ! il faudra que Dieu en passe par votre choix, et qu'il soit réduit, pour ainsi parler, à recevoir cet enfant aux plus saintes fonctions de l'Église, parce que cela vous accommode, et que vous y trouvez votre compte ?... Ce cadet n'a pas l'avantage de l'aînesse : sans examiner si Dieu le demande, ni s'il l'accepte, on le lui donne... Il suffit qu'il soit le cadet de la maison pour ne pas douter qu'il ne soit dès lors appelé aux fonctions redoutables de pasteur des âmes. Si les choses changeaient de face, sa vocation changerait de même. Tandis qu'il aura un aîné, elle subsistera... Cet aîné n'a pas été en naissant favorisé de la nature, et manque de certaines qualités pour soutenir la gloire de son nom : sans égard aux vues de Dieu sur lui, on pense, pour ainsi dire, à le dégrader, on le rabaisse au rang du cadet, on lui substitue celui-ci, et pour cela on extorque un consentement forcé ; on y fait servir l'artifice et la violence, les caresses et les menaces... Car, dans ce département des conditions, fait par des parents aveugles et prévenus de l'esprit du monde, si de plusieurs enfants qui composent la même famille, il y en a un plus méprisable, c'est toujours celui à qui les honneurs de l'Église sont réservés. S'il est disgracié, mal fait, ou s'il n'a pas l'inclination du père et de la mère, dès lors, il faut en faire un bénéficier. O impiété !... maintenant on ne donne point d'enfants plus volontiers à Dieu que ceux qui ont moins de part à la bienveillance paternelle ; et quand on les juge indignes de soutenir l'honneur de leur naissance, on les estime capables d'être les ministres de Jésus-Christ, et les dispensateurs de ses mystères... L'établissement de cette fille coûterait, c'est assez pour la dévouer à la religion. Mais elle n'est pas appelée à ce

genre de vie : il faut bien qu'elle soit, puisqu'il n'y a point d'autre parti à prendre pour elle. Mais Dieu ne la veut pas dans cet état : il faut supposer qu'il l'y veut, et faire comme s'il l'y voulait. Mais elle n'a nulle marque de vocation : c'en est une assez grande que la conjoncture présente des affaires et la nécessité. Mais elle avoue elle-même qu'elle n'a pas cette grâce d'attrait : cette grâce lui viendra avec le temps, et lorsqu'elle sera dans un lieu propre à la recevoir. Cependant on conduit cette victime dans le temple, les pieds et les mains liés ; je veux dire dans la disposition d'une volonté contrainte, la bouche muette par la crainte et le respect d'un père qu'elle a toujours honoré. Au milieu d'une cérémonie, brillante pour les spectateurs qui y assistent, mais funèbre pour la personne qui en est le sujet, on la présente au prêtre, et l'on en fait un sacrifice qui, bien loin de glorifier Dieu et de lui plaire, devient exécrable à ses yeux et provoque sa vengeance.

Ah ! chrétiens, quelle abomination ! Et faut-il s'étonner après cela si des familles entières sont frappées de la malédiction divine ? Non, non, disait Salvien par une sainte ironie, nous ne sommes plus au temps d'Abraham où les sacrifices des enfants par les pères étaient des actions rares. Rien maintenant de plus commun que les imitateurs de ce grand patriarche. On le surpasse même tous les jours : car au lieu d'attendre comme lui l'ordre du ciel, on le prévient. On immole un enfant à Dieu, et on l'immole sans peine, même avec joie ; et on l'immole sans que Dieu le commande, ni même qu'il l'agrée ; et on l'immole lors même que Dieu le défend et qu'il ne cesse point de dire : *Non extendas manum super puerum.*

Ludovicus Bourdaloüe
e Societate Jesu.

MÉMOIRES
SUR LES GRANDS JOURS D'AUVERGNE

Les Paysans durant les Grands Jours.

ON remarqua dans la poursuite de cette affaire que les paysans étaient fort hardis, et qu'ils déposaient volontiers contre les nobles lorsqu'ils n'étaient point retenus par la crainte. Si l'on ne leur parle avec honneur et si l'on manque à les saluer civilement, ils en appellent aux Grands Jours, menacent de faire punir et protestent de violence. Une dame de la campagne se plaignait que tous ses paysans avaient acheté des gants et croyaient qu'ils n'étaient plus obligés de travailler, et que le roi ne considérait plus qu'eux dans son royaume. Lorsque des personnes de qualité, d'esprit et de fort bonnes mœurs, qui ne



(*) FLÉCHIER (Valentin-Esprit), né à Pernes (comtat d'Avignon), en 1632, mort à Montpellier en 1710. Elevé à Tarascon par un oncle qui était supérieur des frères de la Doctrine chrétienne, il entra dans cet ordre et y acquit une précoce réputation par l'élégance de son style et sa facilité à tourner les vers latins. Entré comme précepteur chez le conseiller d'État Caumartin, il l'accompagna, en 1665, à Clermont, où se tenaient les Grands Jours d'Auvergne ; il écrivit à ce propos une piquante relation de voyage. Peu après il fut nommé lecteur du Dauphin. Vers cette époque il se lança dans la prédication et il y obtint pendant une vingtaine d'années un grand succès. Il excella surtout dans l'oraison funèbre et se mesura plusieurs fois avec Bossuet (*Oraisons funèbres de Marie-Thérèse, de Michel Le Tellier*). En 1673, il avait été reçu à l'Académie, le même jour que Racine. Nommé évêque de Lavaur (1685), il fut transféré à Nimes en 1687, dans un poste difficile, qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Fléchier est surtout un charmant écrivain. On cite habituellement comme le meilleur de ses ouvrages son *Oraison funèbre de Turenne ;* mais c'est surtout dans les profanes *Mémoires sur les Grands Jours tenus à Clermont en 1665* qu'il est vraiment lui-même.

craignaient point la plus sévère justice, et qui s'étaient acquis la bienveillance des peuples, venaient à Clermont, ces bonnes gens les assuraient de leur protection, et leur présentaient des attestations de la vie et mœurs, croyant que c'était une dépendance nécessaire, et qu'ils étaient devenus seigneurs, par privilège, de leurs seigneurs mêmes. Ils étaient encore persuadés que le roi n'envoyait cette compagnie que pour les faire rentrer dans leurs biens, de quelque manière qu'ils les eussent vendus, et sur cela ils comptaient déjà pour leur héritage tout ce que leurs ancêtres avaient vendu, remontant jusqu'à la troisième génération. Ces simplicités, qui faisaient rire ceux qui ne s'y trouvaient point intéressés, donnaient une fâcheuse contrainte à ceux qui y avaient quelque part, parce qu'il fallait souffrir des insolences auxquelles ils n'étaient pas accoutumés et réprimer des promptitudes qu'ils n'avaient pas accoutumé à réprimer, lorsqu'ils voyaient la justice plus éloignée. Celui qui s'en trouva le plus incommodé fut M. de Chazeron, qui est un homme assez considérable dans la province, et dont on n'a pu faire aucune plainte. Un de ses sujets, fort avare et fort mutin, se souvenant qu'il avait appris par tradition dans sa famille que son bisaïeul ou trisaïeul avait autrefois vendu quelque pré ou quelque vigne au grand-père de ce gentilhomme, le vint trouver dans sa maison, et lui demanda la restitution de son bien. Ces demandes ne sont jamais agréables ; mais quand elles sont injustes et sans fondement, elles excitent la colère des plus modérés. Il lui représenta que le temps de la restitution était venu, qu'après en avoir joui injustement, le roi envoyait des gens qui ne le craignaient pas et qui rendraient bonne justice. On lui répondit qu'il se trompait ; que ce qu'il demandait n'était pas juste, et que si ses ancêtres avaient vendu leur champ, les siens aussi l'avaient payé. Cette raison ne parut pas trop convaincante à ce bonhomme, qui se mit sur sa rustique fierté, et enfonçant son chapeau, et s'approchant avec emportement, et mettant sa main gauche à son côté, et faisant un geste menaçant de la droite : « Vous me le rendrez, disait-il, et les Grands Jours... » Le paysan aurait été plus sage en un autre temps, et le seigneur l'aurait été moins, mais la peine où l'on voyait ceux qui étaient accusés faisait craindre ceux qui ne l'étaient pas. Aussi toute la punition qu'il osa faire de cette hardiesse fut de lui jeter son chapeau par terre, et de l'avertir de se tenir dans le respect. Mais ce misérable, entrant en fureur, lui commandait de lui ramasser son chapeau, ou qu'il lui en coûterait la tête. La chose

en vint au point que le gentilhomme, craignant de s'emporter et se méfiant de sa patience, en un temps où il fallait éviter toute sorte de reproche, lui releva son chapeau, et lui en ayant donné quelques coups, trouva à propos de monter à cheval et de venir faire ses plaintes à M. le président. Tant le peuple se flatte ici des Grands Jours, et tant la noblesse les craint !

Aventure arrivée à Scudéry et à sa sœur.

ON leur avait donné une chambre dans l'hôtellerie, qui n'était séparée que d'une petite cloison d'une autre chambre où l'on avait logé un bon gentilhomme d'Auvergne, si bien qu'on pouvait les entendre discourir. Ces deux illustres personnes n'avaient pas grand équipage, mais ils traînaient partout avec eux une troupe de héros qui les suivaient dans leur imagination ; et, quoiqu'ils allassent à petit bruit, ils avaient toujours dans l'esprit de grandes aventures ; quoiqu'ils n'eussent qu'à compter avec leur hôte, ils avaient de grandes affaires à démêler avec les plus grands princes du monde ; si bien que leur conversation la plus ordinaire était un conseil d'État ; et sans s'émouvoir ils faisaient le procès aux plus redoutables princes. Durant quinze jours qu'ils furent en chemin, ils firent donner je ne sais combien de batailles. Qu'il est beau de voir toutes les intrigues d'un siècle passer par l'imagination de deux personnes qui font le destin de ceux qui faisaient autrefois celui du monde ! Dès qu'ils furent arrivés à Lyon, et qu'ils eurent pris une chambre dans l'hôtellerie, ils reprirent leurs discours sérieux, et tinrent conseil s'ils devaient faire mourir un des héros de leur histoire ; et, quoiqu'il n'y eût qu'un frère et une sœur à opiner, les avis furent partagés. Le frère, qui a l'humeur un peu guerrière, concluait d'abord à la mort ; et la sœur, comme d'une complexion plus tendre, prenait le parti de la pitié, et voulait bien lui sauver la vie. Ils s'échauffèrent un peu sur ce différend, et Sapho étant revenue à l'autre avis, la difficulté ne fut plus qu'à choisir le genre de mort. L'un criait qu'il fallait le faire mourir très cruellement, l'autre lui demandait par grâce de ne le faire mourir que par le poison. Ils parlaient si sérieusement et si haut que le gentilhomme d'Auvergne, logé dans la chambre voisine,

crut qu'on délibérait sur la vie du roi ; et, ne sachant pas le nom du personnage, prit innocemment le héros du temps passé pour celui du nôtre, et fit un attentat d'un divertissement imaginaire ; il s'en va faire sa plainte à l'hôte, qui, ne prenant point ce fait pour intrigue de roman, fit appeler les officiers de la justice pour informer sur la conjuration de ces deux inconnus. Ces messieurs, qui croient qu'ils ont seuls le pouvoir de faire mourir, se saisirent de leurs personnes, et jugeant à leur mine et à la tranquillité de leur esprit qu'ils n'étaient point si entreprenants qu'on les figurait, leur firent la grâce de les interroger sur-le-champ, s'ils n'avaient point eu dans l'esprit quelque grand dessein depuis leur arrivée : M. de Scudéry répondit que oui ; s'ils n'avaient point menacé la vie du prince de mort cruelle ou de poison : il l'avoua ; s'ils n'avaient pas concerté ensemble le temps et le lieu : il tomba d'accord ; s'ils n'allaient point à Paris pour exécuter et pour mettre fin à leur dessein : il ne le nia point. Là-dessus on leur demande leurs noms, et ayant ouï que c'étaient M. et Mlle de Scudéry, ils connurent bien qu'ils parlaient plutôt de Cyrus et d'Ibrahim que de Louis, et qu'ils n'avaient d'autre dessein que de faire mourir en idée des princes morts depuis longtemps. Ainsi leur innocence fut reconnue ; ces messieurs se retirèrent après leur avoir demandé pardon, chargés de honte et pleins de respect, et ceux qui faisaient le procès aux héros donnèrent grâce à ces hommes simples.

ORAISONS FUNÈBRES

L'Hôtel de Rambouillet.

QUAND la nature ne lui aurait pas donné tous ces avantages, elle (Julie d'Angennes) aurait pu les recevoir de l'éducation ; et pour être illustre, il suffisait d'avoir été élevé par madame la marquise de Rambouillet. Ce nom, capable d'imprimer du respect dans tous les esprits où il reste encore quelque politesse ; ce nom qui renferme je ne sais quel mélange de la grandeur romaine et de la civilité française ; ce nom, dis-je,

n'est-il pas un éloge abrégé de celle qui l'a porté et de celles qui en sont descendues ! C'était d'elle que l'admirable Julie tenait cette grandeur d'âme, cette bonté singulière, cette prudence consommée, cette piété sincère, cet esprit sublime, et cette parfaite connaissance des choses, qui rendirent sa vie si éclatante.

Vous dirai-je qu'elle pénétrait dès son enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'esprit et qu'elle en discernait les traits les plus délicats ? Que personne ne savait mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu'elle estimait ? qu'on gardait ses lettres comme le vrai modèle des pensées raisonnables et de la pureté de notre langage ? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthénice, où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. Ce fut là que, tout enfant qu'elle était, elle se fit admirer de ceux qui étaient eux-mêmes l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le ciel a donné de l'esprit et de la vivacité d'abuser des grâces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations, de réduire tout à leur sens, et d'exercer un empire tyrannique sur les opinions ; l'affectation, la hauteur, la présomption corrompent leurs plus beaux sentiments ; et l'esprit qui les retiendrait dans les bornes de la modestie, s'il était solide, les porte ou à des singularités bizarres, ou à une vanité ridicule, ou à des indiscrétions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge. Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant ? Se fit-elle jamais craindre dans les compagnies ? Était-elle éloignée de la cour, on eût dit qu'elle était née pour les provinces. Sortait-elle des provinces, on voyait bien qu'elle était faite pour la cour. Elle se servait toujours de ses lumières pour connaître la vérité des choses, et pour entretenir la charité, et croyait que c'était n'avoir point d'esprit que de ne pas l'employer ou à s'instruire de ses devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

Exorde de l'Oraison funèbre de Turenne.

FLEVERUNT eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : « Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israel ? » Tout le peuple le pleura amèrement ; et, après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ? »

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Macchabée. Cet homme, qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier et forçait celui des ennemis avec l'épée, qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle ; cet homme, qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères ; cet homme, que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie ; ce vaillant homme, poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ? » A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs, les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, et tous ses rivages

retentirent du son de ces lugubres paroles : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ? »

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois ? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Écriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables ; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. Oh ! si l'esprit divin, l'esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence que la vie et la mort de très haut et très puissant prince Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du roi, et colonel général de la cavalerie légère ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire : conduites d'armées, sièges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consommés par une sage et noble patience ? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie ; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété ? Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires et rompu les plus douces espérances de la paix ?

L'abbé Fléchier

MÉMOIRES

Relation de la mort de Mme Henriette d'Angleterre.

LE 24 juin de l'année 1670, huit jours après son retour d'Angleterre, Monsieur et elle allèrent à Saint-Cloud. Le premier jour qu'elle y alla, elle se plaignit d'un mal de côté et d'une douleur dans l'estomac, à laquelle elle était sujette : néanmoins, comme il faisait extrêmement chaud, elle voulut se baigner dans la rivière ; M. Gueslin, son premier médecin, fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher ; mais, quoi qu'il lui pût dire, elle se baigna le vendredi ; et le samedi elle se trouva si mal qu'elle ne se baigna point. J'arrivai à Saint-Cloud le samedi à dix heures du soir ; je la trouvai dans les jardins ; elle me dit que je lui trouverais mauvais visage, et qu'elle ne se portait pas bien. Elle avait



(*) LA FAYETTE (Marie-Madeleine PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse DE), née et morte à Paris (1634-1692). En 1655, elle épousa Jean-François Motier, comte de La Fayette, frère de Louise de La Fayette ; son mari vécut presque toujours loin d'elle, en province ; il devait mourir en 1683. Elle devint dame d'honneur de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, qu'elle assista dans sa douloureuse agonie (1670). Dès lors, malgré son crédit, elle vécut loin de la cour. Sa longue et étroite liaison avec La Rochefoucauld dura de 1665 à 1680. La fin de sa vie fut attristée par la mort de La Rochefoucauld (1680) et de Ménage (1692). Elle s'était tournée de plus en plus vers la religion. Mme de La Fayette cachait sous une froideur apparente une sensibilité délicate et mélancolique. Ces traits de caractère paraissent dans ses romans, dont aucun n'a été publié sous son nom : *la Princesse de Montpensier* (1662) ; *Zayde* (publiée sous le nom de SEGRAIS, 1670), et surtout *la Princesse de Clèves* (1678), qui inaugurait le roman d'analyse. Parmi ses œuvres, outre ses *Lettres* (à Ménage, à Mme de Sévigné, etc.), il convient de mentionner sa *Vie de Henriette d'Angleterre* (1720), et les *Mémoires de la cour de France pour les années 1688 et 1689*.

soupé comme à son ordinaire, et elle se promena au clair de la lune jusqu'à minuit. Le lendemain dimanche, le 29 juin, elle se leva de bonne heure et descendit chez Monsieur, qui se baignait ; et, en sortant de sa chambre, elle entra dans la mienne et me fit l'honneur de me dire qu'elle avait bien passé la nuit.

Un moment après je montai chez elle. Elle me dit qu'elle était chagrine, et sa mauvaise humeur aurait fait les belles heures des autres femmes, tant elle avait de douceur naturelle, et tant elle était incapable d'aigreur et de colère.

Comme elle me parlait, on vint lui dire que la messe était prête. Elle l'alla entendre, et, en rentrant dans sa chambre, elle s'appuya sur moi, dit avec cet air de bonté qui lui était si particulier qu'elle ne serait pas de si méchante humeur si elle pouvait causer avec moi, mais qu'elle était si lasse de toutes les personnes qui l'environnaient qu'elle ne les pouvait plus supporter.

Elle alla ensuite voir peindre Mademoiselle, dont un excellent peintre anglais faisait le portrait, et elle se mit à parler à Mme d'Espernon et à moi de son voyage en Angleterre et du roi, son frère.

Cette conversation, qui lui plaisait, lui redonna de la joie ; on servit le dîner, elle mangea comme à son ordinaire ; le même peintre anglais peignait Monsieur ; on parlait de toutes sortes de choses, et cependant elle s'endormit. Pendant son sommeil elle changea si considérablement qu'après l'avoir longtemps regardée, j'en fus surprise, et je pensai qu'il fallait que son esprit contribuât fort à parer son visage, puisqu'il la rendait si agréable lorsqu'elle était éveillée, et qu'elle l'était si peu quand elle était endormie. J'avais tort néanmoins de faire cette réflexion, car je l'avais vue dormir plusieurs fois, et je ne l'avais vue moins aimable.

Après qu'elle fut éveillée, elle se leva du lieu où elle était, mais avec un si mauvais visage que Monsieur en fut surpris et me le fit remarquer.

Elle s'en alla ensuite dans le salon, où elle se promena quelque temps avec Boisfranc, trésorier de Monsieur, et, en lui parlant, elle se plaignit plusieurs fois de son mal de côté.

Monsieur descendit pour aller à Paris, où il avait résolu de se rendre. Il trouva Mme de Mekelbourg sur le degré et remonta avec elle. Madame quitta Boisfranc et vint à Mme de Mekelbourg ; comme elle parlait à elle, Mme de Gamaches lui apporta, aussi bien qu'à moi, un verre d'eau de chicorée, qu'elle avait demandé

il y a déjà quelque temps. Mme de Gourdon, sa dame d'atour, le lui présenta. Elle but ; et, en remettant d'une main la tasse sur la soucoupe, de l'autre elle se prit le côté et dit avec un ton qui marquait beaucoup de douleur : « Ah ! quel point de côté ; ah ! quel mal ! je n'en puis plus. »

Elle rougit en prononçant ces paroles, et, dans le moment d'après, elle pâlit d'une pâleur livide, qui nous surprit tous ; elle continua de crier, et dit qu'on l'emportât, comme ne pouvant plus se soutenir.

Nous la prîmes sous les bras, elle marchait à peine, on la déshabilla dans un instant ; je la soutenais pendant qu'on la délaçait ; elle se plaignait toujours, et je remarquai qu'elle avait les larmes aux yeux ; j'en fus étonnée et attendrie, car je la connaissais pour la personne du monde la plus patiente.

On alla en même temps appeler son premier médecin, M. Esprit ; il vint et dit que c'était la colique et ordonna les remèdes ordinaires à de semblables maux ; cependant les douleurs étaient inconcevables. Madame dit que son mal était plus considérable qu'on ne pensait, qu'elle allait mourir et qu'on lui allât querir un confesseur.

Monsieur était devant son lit, elle l'embrassa, et lui dit avec une douceur et un air capables d'attendrir les cœurs les plus barbares : « Hélas ! Monsieur, vous ne m'aimez plus, il y a longtemps ; mais cela est injuste, je ne vous ai jamais manqué. » Monsieur parut fort touché, et tout ce qui était dans sa chambre l'était tellement qu'on n'entendait plus que le bruit que font des personnes qui pleurent.

Tout ce que je viens de dire s'était passé en moins d'une demi-heure. Madame criait toujours qu'elle sentait des douleurs terribles ; tout d'un coup elle dit qu'on regardât à cette eau qu'elle avait bue, que c'était du poison, qu'on avait peut-être pris une bouteille pour l'autre, qu'elle était empoisonnée, qu'elle le sentait bien, et qu'on lui donnât du contrepoison.

On lui fit prendre plusieurs drogues dans cette pensée de poison, et peut-être plus propres à lui faire du mal qu'à la soulager. L'irritation de ces remèdes et les excessives douleurs qu'elle souffrait la mirent dans un abattement qui nous parut être du repos ; mais elle nous dit qu'il ne fallait pas s'y tromper, que ses douleurs étaient toujours égales, qu'elle n'avait plus la force de crier, et qu'il n'y avait point de remède à son mal.

Cependant le curé de Saint-Cloud qu'elle avait mandé, était venu. Monsieur me fit l'honneur de me demander si on parlerait

à ce confesseur ; je la trouvais fort mal ; il me semblait que ses douleurs n'étaient point celles d'une colique ordinaire : mais, néanmoins, j'étais bien éloignée de prévoir ce qui devait arriver, et je n'attribuai les pensées qui me venaient dans l'esprit qu'à l'intérêt que je prenais à sa vie. Je répondis à Monsieur qu'une confession faite dans la vue de la mort ne pouvait être que très utile, et Monsieur m'ordonna de lui aller dire que le curé de Saint-Cloud était venu.

Une de ses premières femmes de chambre était passée à son chevet pour la soutenir ; elle ne voulut point qu'elle s'ôtât, et se confessa devant elle. Après que le confesseur se fut retiré, Monsieur approcha de son lit ; elle lui dit quelques mots assez bas que nous n'entendîmes point, et cela nous parut encore quelque chose de doux et d'obligeant.

Monsieur lui demanda si on ne l'incommodait point. « Ah ! non, Monsieur, lui dit-elle, rien ne m'incommode plus ; je ne serai pas en vie demain matin, vous le verrez. » On lui donna un bouillon parce qu'elle n'avait rien pris depuis son dîner; sitôt qu'elle l'eut avalé, ses douleurs redoublèrent et devinrent aussi violentes qu'elles l'avaient été lorsqu'elle avait pris le verre de chicorée. La mort se peignit sur son visage, et on la voyait dans des souffrances cruelles, sans néanmoins qu'elle parût agitée.

Cependant le roi était auprès de Madame. Elle lui dit qu'il perdait la plus véritable servante qu'il aurait jamais ; il lui dit qu'elle n'était pas en si grand péril, mais qu'il était étonné de sa fermeté, et qu'il la trouvait grande.

Le roi, voyant que, selon les apparences, il n'y avait rien à espérer, lui dit adieu en pleurant. Elle lui dit qu'elle le priait de ne point pleurer, qu'il l'attendrissait, et que la première nouvelle qu'il aurait le lendemain serait celle de sa mort.

Le roi s'en alla, et les médecins déclarèrent qu'il n'y avait aucune espérance. M. Feuillet vint : il parla à Madame avec une austérité entière, mais il la trouva dans des dispositions qui allaient aussi loin que son austérité. Elle eut quelque scrupule que ses confessions passées n'eussent été nulles et pria M. Feuillet de lui en faire une générale. Elle le fit avec de grands sentiments de piété et de grandes résolutions de vivre en chrétienne, si Dieu lui redonnait la santé.

L'ambassadeur d'Angleterre arriva dans ce moment ; sitôt qu'elle le vit, elle lui parla du roi, son frère, et de la douleur qu'il aurait de sa mort. Elle en avait parlé déjà plusieurs fois

dans le commencement de son mal. Elle le pria de lui mander qu'il perdait la personne du monde qui l'aimait le mieux. Ensuite l'ambassadeur lui demanda si elle était empoisonnée : je ne sais si elle lui répondit qu'elle l'était, mais je sais bien qu'elle lui dit qu'il n'en fallait rien mander au roi, son frère, qu'il fallait lui épargner cette douleur, et qu'il fallait surtout qu'il ne songeât point à en tirer vengeance, que le roi n'en était point coupable, qu'il ne fallait point s'en prendre à lui.

Elle disait toutes ces choses en anglais, et, comme le mot poison est commun à la langue française et à l'anglaise, M. Feuillet l'entendit et interrompit la conversation, disant qu'il fallait sacrifier sa vie à Dieu et ne pas penser à autre chose.

Il demeura au chevet de son lit, et, quasi dans le même moment, Madame lui dit de rappeler M. de Condom et qu'elle sentait bien qu'elle allait expirer. M. de Condom se rapprocha et lui donna le crucifix ; elle le prit et l'embrassa avec ardeur. M. de Condom lui parlait toujours, et elle lui répondait avec le même jugement que si elle n'eût pas été malade, tenant toujours le crucifix attaché sur sa bouche. La mort seule le lui fit abandonner. Les forces lui manquèrent, elle le laissa et perdit quasi en même temps la parole et la vie.

Portrait de madame de Sévigné.

JE ne veux point m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté et une fleur qui assure que vous n'avez que vingt ans ; que votre bouche, vos dents et vos cheveux sont incomparables ; je ne veux point vous dire toutes ces choses, votre miroir vous le dit assez : mais, comme vous ne vous amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable quand vous parlez, et c'est ce que je veux vous apprendre. Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point sur la terre de si charmante, lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous ; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux que, quoiqu'il

semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, et que, quand on vous écoute, on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, où l'on vous cède la beauté du monde la plus achevée. Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser aux soins d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins aux plaisirs : vous paraissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous ; votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous environnent. Enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit. Votre cœur, madame, est sans doute un bien qui ne se peut mériter ; jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait et si fidèle. Il y a des gens qui vous soupçonnent de ne le montrer pas toujours tel qu'il est ; mais au contraire vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qui ne vous soit honorable que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence vous obligerait de cacher. Vous êtes la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été ; et, par un air libre et doux qui est dans toutes vos actions, les plus simples compliments de bienséance paraissent en votre bouche des protestations d'amitié ; et tous les gens qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils puissent se dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une et de l'autre. Enfin vous avez reçu des grâces du ciel qui n'ont jamais été données qu'à vous ; et le monde vous est obligé de lui être venue montrer mille agréables qualités qui jusqu'ici lui avaient été inconnues.

LA PRINCESSE DE CLÈVES

Mademoiselle de Chartres.

IL parut alors une beauté à la cour qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même

maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune et l'avait laissée sous la conduite de Mme de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté ; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable... Elle lui faisait voir quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance...

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France, et, quoiqu'elle fût dans une extrême jeûnesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Mme de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille : la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle; il fut surpris de la grande beauté de Mlle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâces et de charmes...

La Vergne de La Fayette

LETTRES

Au comte d'Aubigné (1676).

ON n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte, et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose que nous bornions nos vues à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu ; mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode ; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées ; vous pouvez vivre délicieusement, sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé ? Lisez la vie de saint Louis, vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-



(*) MAINTENON (Françoise D'AUBIGNÉ, marquise DE), née à Niort en 1635, morte à Saint-Cyr en 1719. Petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, elle fut élevée dans la religion protestante et abjura pour entrer au pensionnat des Ursulines. Devenue orpheline et sans fortune, elle épousa à dix-sept ans le poète Scarron (1652). Veuve en 1660, elle fut chargée de l'éducation des enfants de Louis XIV et de Mme de Montespan, et se fit apprécier du roi, qui l'épousa secrètement en 1684. Elle se servit de son crédit pour fonder la maison de Saint-Cyr et eut sur Louis XIV vieilli une influence considérable. On a publié d'elle une très volumineuse correspondance. Elle traite de l'éducation des jeunes filles, et est remarquable par la clarté et la précision.

dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne serait que parce que je vous aime. Travaillez sur vôtre humeur : si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules : il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal ; dès que le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu, écrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre.

1er octobre.

ON m'a porté sur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur : vous maltraitez les huguenots, vous en cherchez les moyens, vous en faites naître les occasions ; cela n'est pas d'un homme de qualité. Ayez pitié de gens plus malheureux que coupables : ils sont dans les mêmes erreurs où nous avons été nous-mêmes, et d'où la violence ne nous aurait jamais tirés. Henri IV a professé la même religion, et plusieurs grands princes. Ne les inquiétez donc point : il faut attirer les hommes par la douceur et la charité ; Jésus-Christ nous en a donné l'exemple, et telle est l'intention du roi. C'est à vous à contenir tout le monde dans l'obéissance ; c'est aux évêques et aux curés à faire des conversions par la doctrine et par l'exemple. Ni Dieu ni le roi ne vous ont donné charge d'âmes. Sanctifiez la vôtre, et soyez sévère pour vous seul. J'aurais bien du plaisir à vous voir ici, mais cela viendra avec le temps. J'ai de bonnes espérances : M. de Louvois nous sert bien. Nous lui avons de grandes obligations. Je vous répète, mon cher frère, que M. de Ruvigny ne se plaigne plus de vous.

Prière.

SEIGNEUR, mon Dieu, vous m'avez mis dans la place où je suis[1], je veux adorer toute ma vie l'ordre de votre providence sur moi, et je m'y soumets sans aucune réserve. Donnez-moi,

(1) Mme de Maintenon fait ici allusion à son mariage secret avec Louis XIV

mon Dieu, la grâce de l'état où vous m'avez appelée ; que j'en supporte chrétiennement les tristesses, que j'en sanctifie les plaisirs, que j'y cherche en tout votre gloire, que je la porte devant les princes au milieu desquels vous m'avez placée, que je serve au salut du roi. Ne permettez pas que je me laisse aller aux agitations et mouvements d'un esprit inquiet, et qui s'ennuie ou qui se relâche dans les devoirs de son état, qui envie le bonheur qu'il se figure dans l'état des autres. Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, et non pas la mienne ! L'unique bien de cette vie et de la future est d'y être soumis sans réserve ; remplissez-moi de la sagesse et de tous les dons de votre esprit qui me sont nécessaires dans le poste avancé où vous m'avez attachée ; faites fructifier les talents qu'il vous a plu de me donner. Vous qui tenez entre vos mains le cœur des rois, ouvrez celui du roi, afin que j'y puisse faire entrer le bien que vous désirez ; donnez-moi de le réjouir, de le consoler, de l'encourager, et de l'attrister aussi quand il le faut pour votre gloire ; que je ne lui dissimule rien des choses qu'il doit savoir par moi et qu'aucun autre n'aurait le courage de lui dire. Faites que je me sauve avec lui, que je l'aime en vous, et pour vous, et qu'il m'aime de même. Accordez-nous de marcher ensemble dans toutes vos justifications, sans aucun reproche, jusqu'au jour de votre avènement.

De la Mauvaise Éducation.

(MADEMOISELLE DE LA BARRE dit ce qu'elle avait retenu d'un entretien sur la droiture, et en rapporta plusieurs exemples, entre autres, que les dames de Saint-Louis ne feraient pas leur devoir si elles manquaient de nous instruire.) « Non seulement si elles manquaient de vous instruire, reprit Mme de Maintenon, mais même si, se contentant de faire l'instruction, elles passaient le reste du jour à prier Dieu, au lieu de veiller sur vous et d'avoir les autres attentions nécessaires à votre éducation ; car quoique la prière soit une œuvre excellente, elles ne laisseraient pas de se perdre, parce que leur devoir capital est de s'occuper à vous instruire et à vous bien élever. Vous voyez que, quoiqu'elles soient occupées comme religieuses à dire l'office et à faire l'oraison en commun, elles quittent cependant tour à tour l'un et l'autre, pour être auprès de vous et pour ne

vous jamais laisser seules, parce que votre bonne et pieuse éducation est la principale fin de leur institut, et ce que leurs fondateurs exigent d'elles avant toutes choses.

« Mais quel compte n'aurez-vous pas à rendre à Dieu, mes enfants, touchant cette bonne éducation ? Supposez-vous pour un moment dans l'état où vous deviez être naturellement, comme demoiselles passablement à votre aise : votre mère aurait au plus deux femmes de chambre, dont l'une serait votre gouvernante. Quelle éducation pensez-vous qu'une telle fille vous donnerait ? Ce sont ordinairement des paysannes, ou tout au plus de petites bourgeoises qui ne savent que faire tenir droite, bien tirer la busquière, et montrer à bien faire la révérence. La plus grande faute, selon elles, c'est de chiffonner son tablier, d'y mettre de l'encre ; c'est un crime pour lequel on est bien puni, parce que la gouvernante a la peine de les blanchir et de les repasser ; mais mentez tant qu'il vous plaira, il n'en sera ni plus ni moins, parce qu'il n'y a rien là à repasser ni à raccommoder. Cette gouvernante a grand soin de vous parer pour aller en compagnie, où il faut que vous soyez comme une petite poupée. La plus habile est celle qui sait quelques lignes de vers, quelques quatrains de Pibrac qu'elle fait dire en toute occasion, et qu'on récite comme un petit perroquet. Tout le monde dit : « La jolie enfant ! la jolie mignonne ! » La gouvernante est transportée de joie et s'en tient là ; il s'en trouve peu qui parlent de raison.

« Je me souviens que quand j'étais chez ma tante, une de ses femmes de chambre avait soin de moi ; elle me tirait à quatre épingles et elle me disait continuellement de me tenir droite ; du reste elle me laissait faire tout ce que je voulais. Mais montons jusqu'à nos princes : comment pensez-vous qu'ils soient élevés ? On leur donne pour gouvernante une femme de qualité, qui souvent a été élevée à peu près comme je viens de dire ; c'est d'ordinaire la femme d'un favori ou la parente de quelque ministre, qui n'a pas toujours les qualités nécessaires d'un emploi si important. Comment pensez-vous qu'elle parle à la petite princesse? est-ce de piété et de raison? Cela serait bien à désirer ; mais pour l'ordinaire, ce n'est que de ce qui la peut faire briller dans le monde. Quand elle va en compagnie, elle a grand soin de l'ajuster et de la parer, lui recommandant d'être bien honnête, la prend par la lisière, si c'est une enfant, ou la suit, si elle est déjà grande ; l'instruit de la manière de recevoir la compagnie chez elle ; et puis s'en va pour le reste du jour, lais-

sant la princesse avec une paysanne, autrefois sa nourrice, et devenue sa première femme de chambre, qui n'est guère en état de lui parler raisonnablement, et encore moins de l'instruire de la bonne foi, de la droiture, de la probité.

« Le roi me surprend toujours quand il me parle de son éducation. Ses gouvernantes jouaient, dit-il, tout le jour, et le laissaient entre les mains de leurs femmes de chambre, sans se mettre en peine du jeune roi, car vous savez qu'il a régné à trois ans et demi. Il mangeait tout ce qu'il attrapait, sans qu'on fît attention à ce qui pouvait être contraire à sa santé, c'est ce qui l'a accoutumé à tant de dureté sur lui-même. Si on fricassait une omelette, il en attrapait toujours quelques pièces, que Monsieur et lui allaient manger dans un coin. Il raconte quelquefois qu'il était le plus souvent avec une paysanne ; que sa compagnie ordinaire était une petite fille de la femme de chambre des femmes de chambre de la reine ; il l'appelait la reine Marie, parce qu'ils jouaient ensemble ce qu'on appelle *à la madame ;* lui faisait toujours faire le personnage de reine, et lui servait de page ou de valet de pied, lui portait la queue, la roulait dans une chaise, ou portait le flambeau devant elle. Jugez si la petite reine Marie était capable de lui donner de bons conseils et si elle pouvait lui être utile en la moindre chose.

Conseils à la duchesse de Bourgogne.

VOUS aimez la joie, le repos, le plaisir : croyez-moi, j'ai goûté de tout ; il n'y a de joie, de repos, de plaisir qu'à servir Dieu.

***

N'espérez pas un parfait bonheur : il n'y en a point sur la terre, et, s'il y en avait, il ne serait pas à la cour.

***

La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers. Dans la vie privée on se fait aux chagrins ; à la cour on ne s'y habitue pas.

***

Notre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la Providence.

***

Que M. le duc de Bourgogne soit votre meilleur ami et votre seul confident. Prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres ; ne soyez, vous et lui, qu'un cœur et qu'une âme.

***

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes sont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes.

***

Aimez vos enfants, voyez-les souvent : c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse et qu'une paysanne puissent avoir. Jetez dans leurs cœurs les semences de toutes les vertus ; et, en les instruisant, songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses princes.

***

Aimez l'État, aimez la noblesse qui en est le soutien : aimez les peuples ; protégez les campagnes à proportion du crédit que vous aurez ; soulagez-les autant que vous pourrez.

***

Aimez vos domestiques, portez-les à Dieu, faites leur fortune, mais ne leur en faites jamais une grande : ne contentez ni leur vanité ni leur avarice, et que votre sagesse mette à leurs désirs la modération qu'ils devraient y mettre eux-mêmes. En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites à un homme de mérite que vous ne connaissez pas.

***

Ne soyez point trop attachée au plaisir ; il faut savoir s'en passer, et surtout dans votre état, qui est un état de contrainte et de peine. Apprenez donc à vous contraindre et à souffrir.

***

On ne donne presque jamais aux princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation : elle est fausse et fait tomber dans de grands inconvénients. J'aime bien mieux une prudente franchise.

Soyez tendre aux prières des malheureux. Dieu ne vous a fait naître dans ce haut rang que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service et de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagréments, de la servitude de votre état.

***

Soyez compatissante envers ceux qui recourent à vous pour obtenir des grâces, mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent.

***

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu ; l'esprit vous fera haïr du plus grand nombre, et peut-être mésestimer des personnages sages

***

C'est une marque visible de prédestination de passer de souffrance en souffrance, et de porter sa croix chaque jour. Si cela est, madame, vous êtes prédestinée ; car vous avez beaucoup à souffrir. Vous êtes la première femme du monde ; mais il ne faut point vous flatter : quoi que vous fassiez, vous serez, par cela même, la plus malheureuse.

Maintenon

MÉMOIRES

POUR L'INSTRUCTION DU DAUPHIN

C'EST un avantage fort grand et fort singulier de pouvoir trouver notre satisfaction dans les choses qui servent à notre grandeur, et de savoir par étude nous faire une espèce de plaisir de la nécessité de notre ministère. Il n'est personne assurément d'assez mauvais goût pour ne pas trouver cette méthode très bonne et très utile ; mais il est peu de gens assez sages pour la savoir bien pratiquer, et peut-être même que l'on s'y applique plus rarement chez les souverains que chez les particuliers. Car, à vrai dire, la douce habitude que les princes prennent à commander leur rend plus incommode toute sorte de sujétion ; et se voyant élevés au-dessus des règles ordinaires, ils ont besoin de plus de force et de plus de raison que les autres pour s'imposer eux-mêmes de nouvelles lois.

Les hommes privés semblent trouver un chemin tout frayé vers la sagesse dans l'observance des ordres publics auxquels ils sont assujettis. La prudence de la loi qui leur prescrit ce qu'ils doivent faire, le concours de tout un peuple qui la suit, la crainte du châtiment et l'espoir de la récompense, sont des secours continuels attachés à la faiblesse de leur condition, et dont l'éclat de la nôtre nous a privés.

Peut-être qu'il y a beaucoup de bons sujets qui seraient de fort mauvais princes. Il est bien plus facile d'obéir à son supérieur que de se commander à soi-même ; et, quand on peut tout



(*) LOUIS XIV, né à Saint-Germain en 1638, roi de France de 1643 à 1715. Ses œuvres, composées de mémoires, d'instructions, de lettres, etc., donnent une haute idée de l'homme et du roi, par la justesse, la netteté, et aussi la noblesse unie à la plus grande simplicité.

ce que l'on veut, il n'est pas aisé de ne vouloir que ce que l'on doit. Pensez-y donc de bonne heure, mon fils, et si vous sentez maintenant quelque répugnance à vous soumettre aux ordres de ceux que j'ai proposés pour votre conduite, considérez comment vous pourrez entendre un jour les avis de la raison lorsqu'elle vous parlera sans interprète et qu'elle n'aura plus personne auprès de vous qui soit en droit de défendre ses intérêts. Profitez soigneusement des préceptes que je vous fais donner tandis qu'il vous est permis d'en recevoir ; et puisque, dans la place qui vous attend après moi, vous ne pouvez plus, sans honte, être conduit par d'autres lumières ni contraint par une autre autorité, accoutumez-vous, dès cette heure, à veiller sur vos propres actions et à faire souvent essai sur vous-même du pouvoir souverain que vous devez exercer sur les autres.

Je tâche et je tâcherai toujours dans ces Mémoires à élever, mais non pas à enfler votre courage. S'il y a une fierté légitime en notre rang, il y a une modestie et une humilité qui ne sont pas moins louables. Ne pensez pas, mon fils, que ces vertus ne soient point faites pour nous. Au contraire, elles nous appartiennent plus proprement qu'au reste des hommes, mais, après tout, ceux qui n'ont rien d'éminent, ni par la fortune, ni par le mérite, quelque petite opinion qu'ils aient d'eux-mêmes, ne peuvent jamais être modestes et humbles ; et ces qualités supposent nécessairement en celui qui les possède et quelque élévation et quelque grandeur dont il pourrait tirer vanité. Nous, mon fils, à qui toutes choses semblent inspirer ce défaut si naturel aux hommes, nous ne pouvons trop apporter de soin à nous en défendre. Mais, si je puis vous expliquer ma pensée, il me semble que nous devons être en même temps humbles pour nous-mêmes, et fiers pour la place que nous occupons. J'espère que je vous laisserai encore plus de puissance et plus de grandeur que je n'en ai, et je veux croire ce que je souhaite, c'est-à-dire que vous en ferez encore un meilleur usage que moi. Mais, quand tout ce qui vous environnera fera effort pour ne vous remplir que de vous-même, ne vous comparez point, mon fils, à des princes moindres que vous, ou à ceux qui ont porté ou qui porteront encore indignement le nom de roi : ce n'est pas un grand avantage de valoir un peu mieux. Pensez plutôt à tous ceux qu'on a le plus sujet d'estimer et d'admirer dans les siècles passés,

qui d'une fortune particulière ou d'une puissance très médiocre, par la seule force de leur mérite, sont venus à fonder de grands empires, ont passé comme des éclairs d'une partie du monde à l'autre, charmé toute la terre par leurs grandes qualités, et laissé depuis tant de siècles une longue et éternelle mémoire d'eux-mêmes, qui semble, au lieu de se détruire, s'augmenter et se fortifier tous les jours par le temps. Si cela ne suffit pas, rendez-vous encore une justice plus exacte, et considérez de combien de choses on vous louera que la fortune seule aura peut-être faites pour vous. Descendez avec quelque sévérité à la considération de vos propres faiblesses : car, bien que vous puissiez en imaginer de semblables en tous les hommes et même dans les plus grands, néanmoins, comme vous les imaginerez et les croirez seulement en eux avec quelque incertitude, au lieu que vous les sentirez véritablement et certainement en vous, elles diminueront sans doute la trop grande opinion que vous pourriez avoir de vous-même, qui est d'ordinaire l'écueil d'un mérite éclatant et connu. Par là, mon fils, et en cela, vous serez humble. Mais quand il s'agira du rang que vous tenez dans le monde, des droits de votre couronne, du roi enfin et non pas du particulier, prenez hardiment l'élévation de cœur et d'esprit dont vous serez capable ; ne trahissez point la gloire de vos prédécesseurs ni l'intérêt de vos successeurs à venir, dont vous n'êtes que le dépositaire : car alors votre humilité deviendrait bassesse.

Ne doutez point qu'en tout temps je n'eusse mieux aimé conquérir des États que de les acquérir. Mais qui ne veut que pratiquer une vertu, il ne la connaît point du tout ; car il n'y en a point de véritable qui ne s'accorde avec toutes les autres, puisqu'elles consistent toutes à agir par raison, c'est-à-dire suivant que le temps et les occasions le demandent, même en faisant violence à ses propres inclinations. Il faut de la variété dans la gloire comme partout ailleurs, et en celle des princes plus qu'en celle des particuliers ; car qui dit un grand roi dit presque tous les talents ensemble de ses plus excellents sujets. La valeur est une de ces qualités principales, mais ce n'est pas l'unique ; elle laisse beaucoup à faire à la justice, à la prudence et à la bonne conduite, et à l'habileté dans les négociations : plus la valeur même est parfaite, plus elle affecte de ne point paraître à contretemps et de ne se montrer que la dernière,

pour achever ce que toutes les autres ont trouvé impossible. Si les autres qualités ont moins d'éclat, elles ne laissent pas d'acquérir au prince un honneur d'autant plus solide que leurs bons effets ne semblent être que son propre ouvrage, où la fortune n'a presque point eu de part. Soyez toujours, mon fils, en état de vous faire craindre par les armes, mais ne les employez qu'au besoin, et souvenez-vous que notre puissance, lors même qu'elle est à son comble, pour être plus redoutée, doit être plus rarement éprouvée : tel qui ne pensait pas se pouvoir défendre contre nous trouverait chez ses amis, chez ses voisins, chez nos envieux, et quelquefois même dans son propre désespoir, les moyens de nous résister.

LETTRE A M. LE COMTE D'ESTRADES

Ambassadeur du roi en Angleterre.

25 janvier 1662.

MONSIEUR LE COMTE D'ESTRADES, j'ai reçu, par le courrier extraordinaire que vous m'avez envoyé, votre lettre du 20 janvier. Ce que j'ai remarqué dans la teneur de votre dépêche, c'est que le roi mon frère et ceux dont il prend conseil ne me connaissent pas encore bien, quand ils prennent avec moi des voies de hauteur et d'une certaine fermeté qui sent la menace. Je ne connais puissance sous le ciel qui soit capable de me faire avancer un pas par un chemin de cette sorte, et il me peut bien arriver du mal, mais non pas une impression de crainte. Je pensais avoir gagné dans le monde qu'on eût un peu meilleure opinion de moi ; mais je me console en ce que peut-être n'est-ce qu'à Londres qu'on fait de si faux jugements : c'est à moi à faire par ma conduite qu'ils ne demeurent pas longtemps en de semblables erreurs.

Je suis assuré qu'à Madrid, ni en autre lieu de la terre, il ne serait pas sorti de la bouche d'un ministre, parlant à mon ambassadeur, ce que le chancelier Hyde a bien voulu vous dire. Cependant je prétends mettre bientôt mes forces de mer en tel état que les Anglais tiendront à grâce que je veuille bien alors entendre à quelques tempéraments, touchant un

droit qui m'est dû plus légitimement qu'à eux. Le roi d'Angleterre et son chancelier peuvent bien voir à peu près quelles sont mes forces, mais ils ne voient pas mon cœur ; mais moi, qui sens et connais l'un et l'autre, je désire que, pour toute réponse à une déclaration si hautaine, ils sachent par votre bouche, au retour de ce courrier, que je ne demande ni ne recherche d'accommodement en l'affaire du pavillon, parce que je saurai bien soutenir mon droit, quoi qu'il en puisse arriver ; et que, pour ce qui est de la garantie de la pêche, j'en userai comme il me plaira, sans aucune relation à l'autre affaire du pavillon, parce que je saurai bien soutenir mon droit, et suivant que je l'estimerai juste, et que je trouverai le droit des Hollandais bien ou mal fondé. Je ne veux pas même que vous les éclaircissiez, savoir si je suis engagé ou non à la dite garantie, quoique à vous (pour votre information particulière, qui ne doit point aller jusqu'à eux, puisqu'ils tiennent avec moi un si mauvais procédé) je veuille bien vous dire que je n'ai encore là-dessus aucun engagement avec les Hollandais.

Avec des princes comme moi, qui regardent l'honneur et visent à la gloire préférablement à toute sorte de considérations, il y avait de meilleurs chemins à prendre pour le chancelier, s'il voulait parvenir à sa fin. Les affaires se font ou se ruinent souvent par la bonne ou mauvaise manière de les porter ; et en celle-ci, je vous avoue que je ne sais pas moi-même ce qui serait arrivé de la garantie de la pêche dont les Hollandais me pressent, si, au lieu de me parler avec la hauteur qu'a fait le chancelier, il vous avait dit bonnement qu'il fallait en toute façon empêcher que vos maîtres ne se brouillassent ensemble ; qu'en même temps il eût proposé des expédients pour éviter les ruptures que peut causer le différend du pavillon, et qu'ensuite il eût témoigné que le roi son maître espérait de l'amitié dont je l'avais tant fait assurer que je ne voudrais pas lui donner le déplaisir de me voir engager avec les Hollandais une garantie que l'Angleterre ne peut souffrir sans préjudice : c'était presque la même chose en des termes plus civils ; et je doute que j'eusse pu me défendre : mais de la hauteur qu'il l'a pris, je crois que la première chose que je ferai sera d'entrer dans l'engagement sur lequel je vois qu'on me menace.

Je ne doute pas qu'après ce coup le chancelier ne vous représente maintenant les inconvénients de cette résolution, si je m'y porte, et qu'en traitant il n'exagère le salut ou la perte du Portugal, dont ils sont sur le point d'abandonner les intérêts,

de rompre le mariage, et, au besoin, de se joindre au Roi Catholique pour l'aider à cette conquête.

Je crois que tout cela peut facilement arriver, et je vois aussi bien qu'eux l'intérêt que j'ai qu'il n'arrive pas ; et cependant tout cela ne m'est rien à l'égard d'un point d'honneur où je croirais la réputation de ma couronne tant soit peu blessée ; car, en pareils cas, bien loin de me soucier ni me mettre en peine de tout ce qui peut arriver des États d'autrui comme du Portugal, je serai toujours prêt de hasarder les miens propres plutôt que de commettre la moindre faiblesse qui ternît la gloire où je vise en toutes choses.

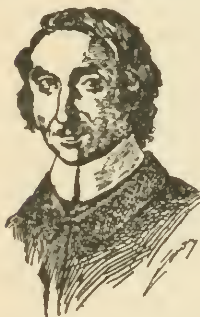
Le chancelier s'est donc fort mécompté en mon opinion, et je veux dire ainsi que, quelque suite que cette affaire ait, il ne se mécomptera pas peut-être moins en ses mesures ; car s'il en faut venir à des extrémités avec son maître pour un point d'honneur, j'espère, sans menacer personne, mettre les affaires en état que mon parti, pour parler modestement, ne sera pas le plus faible. Je dis même quand je serais seul à le soutenir, quoique j'aie d'ailleurs tout sujet de croire qu'en un besoin je serai assez secondé de divers endroits dont le roi d'Angleterre se doute le moins.

Aussitôt que j'ai vu votre dépêche, j'ai donné incessamment des ordres pour mettre ma flotte en état qu'elle n'ait pas beaucoup à craindre, et je crois pouvoir dire avec vérité que, quand il lui arriverait un malheur, ce serait peut-être la plus mauvaise affaire en toutes façons que le roi d'Angleterre eût pu s'attirer sur les bras. Il en sera après cela ce qu'il plaira à Dieu. Il me suffira de n'avoir rien fait de bas, ni que je puisse me reprocher.

DE LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

LE plus grand nombre des hommes ne travaille avec tant d'assiduité et de peine que pour soutenir une misérable vie et pour laisser à leurs enfants quelques secours nécessaires à la conservation de leur corps.

Ceux qui par le bonheur ou le hasard de leur naissance ne sont point sujets à cette nécessité ne font pas mieux connaître par leurs exercices et par leurs emplois qu'ils regardent leur âme comme la plus noble partie de leur être. La chasse, la danse, le jeu, la bonne chère sont leurs occupations ordinaires. Leur âme, esclave du corps, estime et chérit tous ces divertissements, quoique tout à fait indignes d'elle. Mais parce que leur corps a rapport à tous les objets sensibles, elle n'est pas seulement esclave du corps, mais elle l'est encore, par le corps, à cause du



(*) MALEBRANCHE (Nicolas DE), né et mort à Paris (1638-1715). Entré à l'Oratoire en 1660, il découvrit sa vocation philosophique en lisant par hasard le *Traité de l'homme* de Descartes, et publia, en 1674, le premier volume de la *Recherche de la vérité*, qui eut un succès considérable. Les trois autres parurent successivement. Une des intentions principales de Malebranche avait été de montrer l'accord du cartésianisme et de la religion. Tel est encore le sujet des *Conversations chrétiennes* (1676).

Les années suivantes, jusqu'en 1687, furent remplies par sa querelle célèbre avec Bossuet et Arnauld sur la question de la grâce. En 1680, il avait publié son *Traité de la nature et de la grâce*. Il en développa les idées principales, en 1683, dans ses *Méditations chrétiennes et métaphysiques*. La même année il donnait son *Traité de morale*, et, en 1686, il condensait son système dans ses *Entretiens sur la métaphysique et la religion*.

Le Père Lamy ayant essayé de le rendre solidaire du quiétisme, il publia, en 1697, son *Traité de l'amour de Dieu*, qui le réconcilia avec Bossuet. Cependant les jésuites l'attaquaient. Le Père Tournemine et le Père Hardouin l'accusèrent d'athéisme à propos de ses *Entretiens d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois sur l'existence de Dieu* (1708). Il se défendit surtout dans son *Traité de la prémotion physique*. Il se livrait, en même temps, à des études de géométrie et de physique. En 1699 il avait été admis à l'Académie des sciences; il avait publié le *Traité de la communication du mouvement* (1692).

Malebranche est un cartésien très libre. Il a développé le cartésianisme dans le sens le plus contraire à Spinoza.

corps, de toutes les choses sensibles. Car c'est par le corps qu'ils sont unis à leurs parents, à leurs amis, à leur ville, à leur charge et à tous les biens sensibles dont la conservation leur paraît aussi nécessaire et aussi estimable que la conservation de leur être propre. Ainsi le soin de leurs biens et le désir de les augmenter, la passion pour la gloire et pour la grandeur les agitent et les occupent infiniment plus que la perfection de leur âme.

Les savants mêmes, et ceux qui se piquent d'esprit, passent plus de la moitié de leur vie dans des actions purement animales, ou telles qu'elles donnent à penser qu'ils font plus d'état de leur santé, de leurs biens et de leur réputation que de la perfection de leur esprit. Ils étudient plutôt pour avoir une grandeur chimérique dans l'imagination des autres hommes que pour donner à leur esprit plus de force et d'étendue ; ils font de leur tête une espèce de garde-meuble dans lequel ils entassent, sans discernement et sans ordre, tout ce qui porte un caractère d'érudition, je veux dire tout ce qui peut paraître rare et extraordinaire, et exciter l'admiration des autres hommes. Ils font gloire de ressembler à ces cabinets de curiosités et d'antiques qui n'ont rien de riche, ni de solide, et dont le prix dépend de la fantaisie, de la passion et du hasard ; et ils ne travaillent presque jamais à se rendre l'esprit juste et à régler les mouvements de leur cœur.

Ce n'est pas toutefois que les hommes ignorent entièrement qu'ils ont une âme, et que cette âme est la principale partie de leur être. Ils ont été aussi mille fois convaincus par la raison et par l'expérience que ce n'est point un avantage fort considérable que d'avoir de la réputation, des richesses, de la santé pour quelques années ; et généralement que tous les biens du corps et ceux qu'on ne possède que par le corps, et qu'à cause du corps, sont des biens imaginaires et périssables. Les hommes savent qu'il vaut mieux être juste que d'être riche, être raisonnable que d'être savant ; avoir l'esprit vif et pénétrant que d'avoir le corps prompt et agile. Ces vérités ne peuvent s'effacer de leur esprit, et ils les découvrent infailliblement lorsqu'il leur plaît d'y penser... L'âme, quoique unie au corps d'une manière fort étroite, ne laisse pas d'être unie à Dieu ; et dans le temps même qu'elle reçoit par son corps ces sentiments vifs et confus que ses passions lui inspirent, elle reçoit de la vérité éternelle qui préside à son esprit la connaissance de son devoir et de ses dérèglements. Lorsque son corps la trompe, Dieu la détrompe ; lorsqu'il la flatte, Dieu la blesse ; et lorsqu'il la loue et qu'il lui applaudit, Dieu lui fait intérieurement de sanglants reproches,

et il la condamne par la manifestation d'une loi plus pure et plus sainte que celle de la chair qu'elle a suivie. Alexandre n'avait pas besoin que les Scythes lui vinssent apprendre son devoir dans une langue étrangère ; il savait de celui même qui instruit les Scythes et les nations les plus barbares les règles de la justice qu'il devait suivre. La lumière de la vérité qui éclaire tout le monde l'éclairait aussi ; et la voix de la nature, qui ne parle ni grec, ni scythe, ni barbare, lui parlait comme au reste des hommes un langage très clair et très intelligible. Les Scythes avaient beau lui faire des reproches sur sa conduite, ils ne parlaient qu'à ses oreilles ; et Dieu ne parlant point à son cœur, ou plutôt Dieu parlant à son cœur, mais lui n'écoutant que les Scythes qui ne faisaient qu'irriter ses passions et qui le tenaient ainsi hors de lui-même, il n'entendait point la voix de la vérité, quoiqu'elle l'étonnât ; et il ne voyait point sa lumière, quoiqu'elle le pénétrât.

Il est vrai que notre union avec Dieu diminue et s'affaiblit à mesure que celle que nous avons avec les choses sensibles augmente et se fortifie ; mais il est impossible que cette union se rompe entièrement sans que notre être soit détruit. Car encore que ceux qui sont plongés dans le vice et enivrés des plaisirs soient insensibles à la vérité, ils ne laissent pas d'y être unis. Elle ne les abandonne pas, ce sont eux qui l'abandonnent. Sa lumière luit dans les ténèbres, mais elle ne les dissipe pas toujours ; de même que la lumière du soleil environne les aveugles et ceux qui ferment les yeux, quoiqu'elle n'éclaire ni les uns ni les autres.

Les Faux Savants.

LES faux savants font manifestement paraître ce qu'ils sont dans les livres qu'ils composent et dans leurs conversations ordinaires. Comme c'est la vanité et le désir de paraître plus que les autres qui les engage dans l'étude, dès qu'ils se sentent en conversation, la passion et le désir de l'élévation se réveille en eux et les emporte. Ils montent tout d'un coup si haut que tout le monde les perd quasi de vue, et qu'ils ne savent souvent eux-mêmes où ils en sont ; ils ont si peur de n'être pas au-dessus de tous ceux qui les écoutent qu'ils se

fâchent même qu'on les suive, qu'ils s'effarouchent lorsqu'on leur demande quelque éclaircissement, et qu'ils prennent même un air de fierté à la moindre opposition qu'on leur fait. Enfin ils disent des choses si nouvelles et si extraordinaires, mais si éloignées du sens commun que les plus sages ont bien de la peine à s'empêcher de rire, lorsque les autres en demeurent tout étourdis.

Leur première fougue passée, si quelque esprit assez fort et assez ferme pour n'en avoir pas été renversé leur montre qu'ils se trompent, ils ne laissent pas de demeurer obstinément attachés à leurs erreurs. L'air de ceux qu'ils ont étourdis les étourdit eux-mêmes ; la vue de tant d'approbateurs qu'ils ont convaincus par impression les convainc par contrecoup ; ou si cette vue ne les convainc pas, elle leur enfle au moins assez le courage pour soutenir leurs faux sentiments. La vanité ne leur permet pas de rétracter leur parole. Ils cherchent toujours quelque raison pour se défendre ; ils ne parlent même jamais avec plus de chaleur et d'empressement que lorsqu'ils n'ont rien à dire ; ils s'imaginent qu'on les injurie et qu'on tâche de les rendre méprisables à chaque raison qu'on apporte contre eux ; et, plus elles sont fortes et judicieuses, plus elles irritent leur aversion et leur orgueil.

Le meilleur moyen de défendre la vérité contre eux n'est pas de disputer, car enfin il vaut mieux pour eux et pour vous les laisser dans leurs erreurs que de s'attirer leur aversion. Il ne faut pas leur blesser le cœur lorsqu'on veut leur guérir l'esprit, puisque les plaies du cœur sont plus dangereuses que celles de l'esprit ; outre qu'il arrive quelquefois qu'on a affaire à un homme qui est véritablement savant, et qu'on pourrait le mépriser faute de bien concevoir sa pensée : il faut donc prier ceux qui parlent d'une manière décisive de s'expliquer le plus distinctement qu'il leur est possible sans leur permettre de changer de sujet ni de se servir de termes obscurs et équivoques, et, si ce sont des personnes éclairées, on apprendra quelque chose avec eux ; mais, si ce sont de faux savants, ils se confondront par leurs propres paroles, sans aller fort loin, et ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes ; on en recevra peut-être quelque instruction, et même quelque divertissement, s'il est permis de se divertir de la faiblesse des autres en tâchant d'y remédier ; mais, ce qui est le plus considérable, c'est qu'on empêchera par là que les faibles qui les écoutaient avec admiration ne se soumettent à l'erreur en suivant leurs décisions.

Car il faut bien remarquer que le nombre des sots ou de ceux qui se laissent conduire machinalement et par l'impression sensible étant infiniment plus grand que de ceux qui ont quelque ouverture d'esprit et qui ne se persuadent que par raison, quand un de ces savants parle et décide de quelque chose, il y a toujours beaucoup plus de personnes qui le croient sur sa parole que d'autres qui s'en défient. Mais, parce que ces faux savants s'éloignent le plus qu'ils peuvent des pensées communes, tant par le désir de trouver quelque opposant qu'ils maltraitent pour s'élever et pour paraître que par renversement d'esprit et par contradiction leurs décisions sont ordinairement fausses et obscures, et il est assez rare qu'on les écoute sans tomber dans quelque erreur.

Malebranche PDLo

RACINE (*) *1639-1699*

DISCOURS

PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

le 2 janvier 1685, pour la réception de Thomas Corneille.

Corneille jugé par Racine.

L'ACADÉMIE a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus rudes coups qui la pût frapper ; car, bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivait, et l'Académie, dont il était le doyen, avait au moins la consolation de voir dans la liste où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudirait pas en lui-même, et

(*) RACINE (Jean) 1639-1699. [Voir la notice aux Poètes, page 143.]

ne ressentirait pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite ? Vous, monsieur, qui non seulement étiez son frère, mais qui avez couru longtemps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie ; vous savez en quel état se trouvait la scène française lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre ! quelle irrégularité ! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre. Les auteurs aussi ignorants que les spectateurs, la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance, point de mœurs, point de caractères ; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement ; en un mot toutes les règles de l'art, celles mêmes de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poème dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire et aidé par la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit ? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets ! Quelle véhémence dans les passions, quelle gravité dans les sentiments ! Quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères ! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns les autres ! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres

du monde qu'il fait souvent parler ; capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable ; enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres : personnage véritablement né pour la gloire de son pays, comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents poètes tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.

Oui, monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les États, nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie, du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre comme ceux de monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, et fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque, dans les âges suivants, on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que sous le règne du plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poètes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie ; que même deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restait plus qu'un rayon de connaissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité, et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remerciements pour Louis le Grand.

Voilà, monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère ; voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connaître à toute l'Europe. Il en avait d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges, je veux dire, homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami. Vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il était encore un bon académicien : il aimait, il cultivait nos exercices ; il y apportait surtout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu se préférer à aucun de ses confrères ? L'a-t-on jamais vu vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissements qu'il recevait dans le public ? Au contraire, après avoir paru en maître et, pour ainsi dire, régné sur la scène, il venait, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissait, pour me servir de ses propres termes, laissait ses lauriers à la porte de l'Académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et, de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie.

Lettre sur la lecture des romans.

(A son fils.)

IL me paraît par votre lettre que vous portez un peu d'envie à mademoiselle de La C.., de ce qu'elle a lu plus de comédies et de romans que vous. Je vous dirai, avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne devraient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des études très sérieuses, qui doivent attirer votre principale attention ; et, pendant que vous y êtes engagé, et que nous payons des maîtres pour vous instruire, vous devez éviter tout ce qui peut dissiper votre esprit et vous détourner de votre étude. Non seulement votre conscience et la religion vous y obligent, mais vous-même devez

avoir assez de considération et d'égard pour moi pour vous conformer un peu à mes sentiments pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laisser conduire.

Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir l'esprit, et vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains assez de livres français capables de vous amuser, mais je serais inconsolable si ces sortes de livres vous inspiraient du dégoût pour des lectures plus utiles, et surtout pour des livres de piété et de morale, dont vous ne parlez jamais et pour lesquels il semble que vous n'ayez aucun goût, quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prends préférablement à toute autre chose. Croyez-moi, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera point par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. Je remets à vous en parler plus au long et plus particulièrement quand je vous reverrai, et vous me ferez le plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus et de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche point à vous chagriner, et que je n'ai autre dessein que de contribuer à vous rendre l'esprit solide, et à vous mettre en état de ne me point faire de déshonneur quand vous viendrez à paraître dans le monde. Je vous assure qu'après mon salut c'est la chose dont je suis le plus occupé. Ne regardez point tout ce que je vous dis comme une réprimande, mais comme les avis d'un père qui vous aime tendrement, et qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié.

LA BRUYÈRE (*) *1645-1696*

LES CARACTÈRES

Sur l'Intention du livre des Caractères.

CEUX qui se persuadent qu'un auteur écrit seulement pour les amuser par la satire, et point du tout pour les instruire par

(*) LA BRUYÈRE (Jean DE), né à Paris en 1645, mort à Versailles en 1696. Reçu, à vingt ans, licencié ès deux droits à l'université de Poitiers (1665), il s'inscrivit au barreau de Paris, mais plaida peu, n'aimant pas la



JEAN DE LA BRUYÈRE

PORTRAIT PAR DE S^T-JEAN
GRAVÉ PAR DREVET

une saine morale, au lieu de prendre pour eux et de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un livre tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions, quoiqu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures et aux caractères ; et après les avoir expliqués à leur manière et en avoir cru trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou, comme ils les appellent, des *clefs ;* fausses clefs et qui leur sont aussi inutiles qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voient déchiffrés, et à l'écrivain qui en est la cause, quoique innocente.

J'avais pris la précaution de protester dans une préface contre toutes ces interprétations que quelque connaissance que j'ai des hommes m'avait fait prévoir, jusqu'à hésiter quelque temps si je devais rendre mon livre public, et à balancer entre le désir d'être utile à ma patrie par mes écrits et la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité. Mais puisque j'ai eu la faiblesse de publier ces *Caractères*, quelle digue élèverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville et qui bientôt va gagner la cour ? Dirai-je sérieusement, et

---

procédure. Au bout de huit ans (1673), il abandonna le barreau pour acheter l'office de trésorier général de France au bureau des finances de la généralité de Caen, office qui l'anoblit ; mais il vécut surtout à Paris, et revendit sa charge en 1686. Dès 1684 il avait accepté d'être un des maîtres préposés à l'éducation du petit-fils du grand Condé, Louis de Bourbon, âgé de seize ans. En 1686 la mort de Condé mit fin à ses leçons ; toutefois il resta auprès du jeune prince, devenu *Monsieur le duc*, à titre de gentilhomme. Il lui servait de secrétaire, ainsi qu'à son père, Henri-Jules de Bourbon. Il semble qu'il ait eu beaucoup à souffrir dans la maison de ces princes. Cependant il travaillait lentement à ses *Caractères*. La première édition parut en 1688, sans nom d'auteur, sous ce titre : *les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les caractères et les mœurs de ce siècle ;* depuis la quatrième édition (1689) jusqu'à la neuvième (1696), il ne cessa de les augmenter et de les améliorer. Après s'être présenté vainement à l'Académie en 1691 (une ou deux fois), il y fut reçu en 1693. Il mourut d'apoplexie, dans l'hôtel des Condé, laissant inachevés ses *Dialogues sur le quiétisme*.

La Bruyère n'est pas un moraliste original. Il a les idées de son temps. Mais son talent de peintre est éminemment personnel ; dans les nombreux portraits où il excelle, il sait choisir le trait individuel et pittoresque. Sur toutes choses il est un admirable artiste en fait de style. Sa phrase, chef-d'œuvre de trait et d'expression, est déjà la phrase du XVIIIe siècle.

protesterai-je avec d'horribles serments, que je ne suis ni auteur ni complice de ces clefs qui courent ; que je n'en ai donné aucune ; que mes plus familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées ; que les personnes les plus accréditées de la cour ont désespéré d'avoir mon secret ! N'est-ce pas la même chose que si je me tourmentais beaucoup à soutenir que je ne suis pas un malhonnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur libelle diffamatoire ?

Mais, d'ailleurs, comment aurais-je donné ces sortes de clefs, si je n'ai pu moi-même les forger telles qu'elles sont et que je les ai vues ? Étant presque toutes différentes entre elles, quel moyen de les faire servir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes remarques ? Nommant des personnes de la cour et de la ville à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connais point, peuvent-elles partir de moi et être distribuées de ma main ? Aurais-je donné celles qui se fabriquent à Romorantin, à Mortagne et à Belesme, dont les différentes applications sont à la baillive, à la femme de l'assesseur, au président de l'élection, au prévôt de la maréchaussée et au prévôt de la collégiale ? Les noms y sont fort bien marqués ; mais ils ne m'aident pas davantage à connaître les personnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon ouvrage : je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, et que chacun y croit voir ceux de sa ville ou de sa province. J'ai peint, à la vérité, d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon livre des *Mœurs*. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais et ressemblants, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables et ne parussent feints et imaginés : me rendant plus difficile, je suis allé plus loin ; j'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre ; et, de ces divers traits qui pouvaient convenir à une même personne j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractère, ou, comme le disent les mécontents, par la satire de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter et des modèles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé que plaint de ceux qui, par hasard, verraient leurs noms écrits dans ces insolentes listes, que je désavoue et que je condamne autant qu'elles le méritent. J'ose même attendre d'eux cette justice,

que, sans s'arrêter à un auteur moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son ouvrage, ils passeront jusqu'aux interprètes, dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, et nullement ce qu'on assure que j'ai voulu dire ; et je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, et que je ne dis point. Je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vue de louer leur vertu ou leur mérite, j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voie de loin et que le lecteur ne coure pas risque de les manquer. Si j'avais voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serais épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales, qui n'ont qu'une signification vaine et incertaine, de trouver enfin mille tours et mille faux-fuyants pour dépayser ceux qui me lisent, et les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenue dans la composition des *Caractères*.

Corneille et Racine.

CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle ; il a pour lors un caractère original et inimitable ; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin ; comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs ; un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir ; des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénouements ; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité : il a aimé au contraire à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès ; admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de RACINE, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose ; mais il est égal, soutenu, toujours le

même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature ; soit pour la versification qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse : exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action, à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le Cid, dans Polyeucte et dans les Horaces ? Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus et en Burrhus ? Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poètes : Oreste, dans l'*Andromaque* de Racine, et Phèdre, du même auteur, comme l'Œdipe et les Horaces de Corneille, en sont la preuve. Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et de les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont de plus propre, et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées ; Racine se conforme aux nôtres : celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter : il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit : l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier ; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes, et dans celui-ci du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille : l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral ; Racine, plus naturel. Il semble que l'un imite SOPHOCLE, et que l'autre doit plus à EURIPIDE.

Le Courtisan.

N'ESPÉREZ plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et qui

secrètement veut sa fortune. Le reconnaissez-vous à son visage, à ses entretiens ? Il ne nomme plus chaque chose par son nom ; il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinents ; celui dont il lui échapperait de dire ce qu'il en pense est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcherait de cheminer. Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne ; ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit ; la vérité blesse son oreille ; il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan ; et parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable. Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue, et des distractions fréquentes. Il a une profusion, le dirai-je? des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et qui est en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique ; il a des formules de compliments différents pour l'entrée et pour la sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité ; et il n'y a personne de ceux qui se payent de mines et de façons de parler qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et des créatures ; il est médiateur, confident, entremetteur : il veut gouverner. Il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour ; il sait où il faut se placer pour être vu ; il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions empressées sur votre santé, sur vos affaires ; et pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet ; ou s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance ; il pleure d'un œil, et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée ; il se tait au contraire et fait le mystérieux sur tout ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point.

Le Fat.

L'OR éclate, dites-vous, sur les habits de Philémon : il éclate de même chez les marchands. Il est habillé des plus belles étoffes : le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce ? Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence : je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre ; la garde de son épée est un onyx, il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux et qui est parfait ; il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage ; et il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirerez enfin de la curiosité ; il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon ; je vous quitte de la personne.

Tu te trompes, Philémon, si, avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat.

L'Homme universel.

ARRIAS a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel ; il aime mieux mentir que de se nuire ou de paraître ignorer quelque chose : on parle, à la table d'un grand, d'une cour du Nord, il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent, il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des gens du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies : Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original ; je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais

familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade. »

Irène.

IRÈNE se transporte à grands frais en Épidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue, et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire : elle dit qu'elle est le soir sans appétit, l'oracle lui ordonne de dîner peu ; elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit : elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède ? l'oracle lui répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher : elle lui déclare que le vin lui est nuisible : l'oracle lui dit de boire de l'eau ; qu'elle a des indigestions ; et il ajoute qu'elle fasse diète. « Ma vue s'affaiblit, dit Irène. — Prenez des lunettes, dit Esculape. — Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été. — C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. — Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? — Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette science que les hommes publient et qui vous fait révérer de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux ? Et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez ? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un si long voyage ! »

L'Incapable.

QUE faire d'Égésippe qui demande un emploi ? Le mettra-t-on dans les finances ou dans les troupes ? Cela est indifférent, et il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide : car il est aussi

capable de manier de l'argent ou de dresser des comptes que de porter les armes. Il est propre à tout, disent ses amis : ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre ; ou, en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plupart des hommes, occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement, dans un âge plus avancé, qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence afin que la république soit engagée à les placer ou à les secourir ; et ils profitent rarement de cette leçon si importante, que les hommes devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études et par leur travail que la république elle-même eût besoin de leur industrie et de leurs lumières ; qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice, et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre très dignes de quelque emploi : le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

L'Amateur de tulipes.

LA curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg ; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *Solitaire ;* il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l'*Orientale ;* de là il va à la *Veuve ;* il passe au *Drap-d'or ;* de celle-ci à l'*Agathe*, d'où il revient enfin à la *Solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il oublie de dîner : aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées, elle a

un beau vase ou un beau calice ; il la contemple, il l'admire ; Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point ; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

L'Égoïste à table.

GNATHON ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service ; il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois : il ne se sert à table que de ses mains : il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune des malpropretés dégoûtantes capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; le jus et les sauces lui dégouttent du menton.

Le Riche et le Pauvre.

GITON a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée ; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit : il crache fort loin et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux. Il s'arrête et l'on s'arrête ; continue de marcher et l'on marche : tous se

règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps : il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu, et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait ou de parler d'événements qui lui sont connus ; et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle : il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter. Il ne fait point rire. Il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services : il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir : il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre : il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est pauvre.

Pensées détachées.

ÊTRE avec les gens qu'on aime, cela suffit ; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte ; une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie ; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable que je compte ses tours et ses clochers ; elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir.

Celui-là est riche qui reçoit plus qu'il ne consume ; celui-là est pauvre dont la dépense excède la recette.

Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre, et mourir ; il ne se sent pas naître ; il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés ; ils rient et pleurent facilement ; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets ; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

Les enfants n'ont ni passé ni avenir, et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

De votre altesse S.

Le tres humble et tres obeissant serviteur

Delabruyere

MÉMOIRES DU COMTE DE GRAMONT

Première Aventure du chevalier de Gramont.

LE fidèle Brinon, qui me fut donné pour valet de chambre, devait encore faire la charge de gouverneur et d'écuyer, parce que c'est peut-être le Gascon unique qu'on verra jamais sérieux et rébarbatif au point où il l'est. Il répondit de ma conduite sur la bienséance et la morale, et promit à ma mère qu'il rendrait bon compte de ma personne dans les dangers de la guerre. J'espère qu'il tiendra mieux sa parole à l'égard de ce dernier article qu'il n'a fait sur les autres.

On fit partir mon équipage huit jours avant moi ; c'était toujours autant de temps que ma mère gagnait pour me faire des exhortations. Enfin, après m'avoir bien conjuré d'avoir la crainte de Dieu devant les yeux et l'amour du prochain en recommandation, elle me laissa partir sous la garde du Seigneur et du sage Brinon.

Dès la seconde poste nous prîmes querelle. On lui avait mis quatre cents pistoles entre les mains pour ma campagne : je les voulus avoir ; il s'y opposa fortement. « Vieux faquin, lui dis-je, est-ce à toi cet argent, ou si on te l'a donné pour moi ? A ton avis il me faudrait un trésorier pour ne payer que par ordonnances. » Je ne sais si ce fut par pressentiment qu'il s'attrista ; mais ce fut avec des violences et des convulsions extrêmes qu'il se vit contraint de céder : on eût dit que je lui arrachais le cœur.

Je me sentis plus léger et plus gai depuis le dépôt dont je l'avais soulagé ; lui, au contraire, parut si accablé qu'on eût dit que je lui avais mis quatre cents livres de plomb sur le dos en lui ôtant ces quatre cents pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi-même, tant il allait pesamment, et se retournant

(*) HAMILTON (Antoine), né en Irlande d'une famille écossaise en 1646, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1720. Il se rendit en France après la mort de Charles Ier, retourna en Angleterre lors du rétablissement des Stuarts, suivit Jacques II dans son exil de 1688, et se fixa à Paris. Son chef-d'œuvre est *les Mémoires du comte de Gramont*. Il a laissé, en outre, des *Poésies*, et de charmants *Contes*, pastichés des *Mille et une Nuits*.

de temps en temps : « M. le chevalier, me disait-il, ce n'est pas ainsi que madame l'entend. » Ses réflexions et ses douleurs se renouvelaient à chaque poste ; car, au lieu de donner dix sous au postillon, j'en donnais trente.

Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux soldats nous arrêtèrent à la porte de la ville pour nous mener chez le gouverneur : j'en pris un pour me conduire à la meilleure hôtellerie, et mis Brinon entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au commandant de mon voyage et de mes desseins.

Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à Paris ; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta la maison, comme le lieu de la ville où l'on faisait la chère la plus délicate, et où l'on trouvait la meilleure compagnie. L'hôte de ce palais était gros comme un muid ; il s'appelait Cerise. Il était Suisse de nation, empoisonneur de profession, et voleur par habitude. Il me mit dans une chambre assez propre, et me demanda si je voulais manger en compagnie ou seul. Je voulus être de l'auberge à cause du beau monde que le soldat m'avait promis dans cette maison.

Brinon, que les questions du gouverneur avaient impatienté, revint plus renfrogné qu'un vieux singe ; et voyant que je me peignais un peu pour descendre : « Hé ! que voulez-vous donc, monsieur, me dit-il. Aller trotter par la ville ? Non pas. N'est-ce pas assez trotté depuis ce matin ? Mangez un morceau, et couchez-vous à bonne heure, pour être du matin à cheval à la pointe du jour. — Monsieur le contrôleur, lui dis-je, je ne veux ni trotter par la ville, ni manger seul, ni me coucher à bonne heure. Je veux souper en compagnie là-bas. — En pleine auberge ? s'écria-t-il. Hé ! monsieur, vous n'y songez pas. Je me donne au diable, s'ils ne sont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes et dés, qu'on n'entendrait pas Dieu tonner. »

J'étais devenu insolent depuis que je m'étais emparé de l'argent ; et voulant commencer à me soustraire de la domination de mon gouverneur : « Savez-vous bien, monsieur Brinon, lui dis-je, que je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur ? Allez-vous-en souper, s'il vous plaît, et que j'aie ici des chevaux de poste avant le jour. »

J'avais senti pétiller mon argent au moment où il avait lâché le mot de cartes et dés. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeait remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avait que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auraient l'honneur

de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouait et je faillis à mourir de rire. Je m'étais attendu à avoir bonne compagnie et gros jeu ; et c'étaient deux Allemands qui jouaient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisaient ; mais leur figure surtout passait l'imagination. Celui auprès de qui j'étais était un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avait une fraise et un chapeau pointu, haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église, avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'était. « Un marchand de Bâle, me dit-il, qui vient vendre ici des chevaux : mais je crois qu'il n'en vendra guère de la manière qu'il s'y prend ; car il ne fait que jouer. — Joue-t-il gros jeu ? lui dis-je. — Non, pas à présent, dit-il ; ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper ; mais, quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. — A-t-il de l'argent ? lui dis-je. — Oh ! oh ! dit le perfide Cerise, plût à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles, et en être de moitié ! nous ne serions pas longtemps à les attendre. »

Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier ; il jouait tout de travers, écoles sur écoles, Dieu sait ! Je commençais à me sentir quelques remords sur l'argent que je devais gagner à une petite citrouille qui en savait si peu. Il perdit son écot ; on servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'était une table de réfectoire, où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de mon hôte.

Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et de l'hôte, qui vint se mettre de l'autre côté. Ils fumaient comme des dragons, et le Suisse me disait de temps en temps : *Demande pardon à monsieur de la liberté grande ;* et là-dessus m'envoyait des bouffées de tabac à m'étouffer. M. Cerise, de l'autre côté, me *demanda la liberté de me demander* si j'avais été jamais dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air sans avoir voyagé en Suisse.

Le petit ragot à qui j'avais affaire était aussi questionneur que l'autre. Il me demanda si je venais de l'armée du Piémont ; et, lui ayant dit que j'y allais, il me demanda si je voulais acheter des chevaux ; qu'il en avait bien deux cents, dont il me ferait bon marché. Je commençais à être enfumé comme un jambon ; et, m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictrac, en

attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentît, en me demandant pardon de la *liberté grande*.

Je lui gagnai partie, revanche, et le tout dans un clin d'œil ; car il se troublait et se laissait enfiler, que c'était une bénédiction. Brinon arriva, sur la fin de la troisième partie, pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisais de sortir : il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes de ce que je m'encanaillais avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'était un gros marchand qui avait force argent, et qui ne jouait non plus qu'un enfant : « Lui, marchand ! s'écria-t-il ; ne vous y fiez pas, monsieur le chevalier ; je me donne au diable, si ce n'est quelque sorcier. — Tais-toi, vieux fou, lui dis-je, il n'est non plus sorcier que toi, c'est tout dire ; et, pour te le montrer, je lui veux gagner quatre ou cinq cents pistoles avant de me coucher. » En disant cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer et de nous interrompre.

Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chausse, pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets, et, me le présentant, il me demanda pardon de la *liberté grande*, et voulut se retirer. Ce n'était pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouions que pour nous amuser ; que je ne voulais point de son argent ; et, que, s'il voulait, je lui jouerais ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté ; mais il se rendit à la fin, et les regagna. J'en fus piqué ; j'en rejouai une autre ; la chance tourna, le dé lui devint favorable, les écoles cessèrent ; je perdis partie, revanche et le tout : les moitiés suivirent, le tout en fut. J'étais piqué ; lui, beau joueur, il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles ; mais comme il vit que je ne mettais pas au jeu, il me dit qu'il était tard ; qu'il fallait qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de la *liberté grande*.

Le sang-froid dont il me refusa, et la politesse dont il me fit la révérence, me piquèrent tellement, que je fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venais de perdre jusqu'à la dernière pistole que je ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étais réduit.

Je n'osais remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur s'étant ennuyé de m'attendre, il s'était couché.

Ce fut quelque consolation ; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avait de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'envisageais toute l'horreur de mon désastre sans y trouver de remède ; et j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient.

Je ne craignais rien tant que l'aube du jour : elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il était botté jusqu'à la ceinture, et faisant claquer un maudit fouet qu'il tenait à la main : « Debout, monsieur le chevalier ! s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux ; les chevaux sont à la porte, et vous dormez encore ! Nous devrions avoir déjà fait deux postes... Çà, de l'argent pour payer dans la maison. — Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, fermez le rideau. — Comment ! s'écria-t-il, fermez le rideau ! Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon ? Apparemment vous y prenez goût. Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé, n'est-ce pas ? Monsieur le chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille ; et c'est le pain de ses enfants qu'il a joué, et que vous avez gagné. Cela valait-il la peine de veiller toute la nuit ! Que dirait madame, si elle voyait ce train ? — Monsieur Brinon, lui dis-je, fermez, s'il vous plaît, le rideau. » Mais, au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fourrait dans l'esprit ce qu'il y avait de plus sensible et de plus piquant dans un malheur comme le mien. « Et combien ? me disait-il : les cinq cents ?... Que fera ce pauvre homme ? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, monsieur le chevalier, cet argent ne vous profitera pas... Est-ce quatre cents ?... trois ?... deux ?... Quoi ! ce ne serait que cent pistoles ? » poursuivit-il, voyant que je branlais la tête à chaque somme qu'il avait nommée. « Il n'y a pas grand mal à cela ; cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les ayez bien gagnées. — Brinon, mon ami, lui dis-je avec un grand soupir, fermez le rideau, je suis indigne de voir le jour. »

Brinon tressaillit à ces tristes paroles ; mais il pensa s'évanouir quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le refrain était toujours : Que dira madame ? Et après s'être épuisé en regrets inutiles : « Çà donc, monsieur le chevalier, me dit-il, que prétendez-vous devenir ? — Rien, lui dis-je, car je ne suis bon à rien. » Ensuite, comme j'étais un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulais qu'il allât en poste joindre

mon équipage, pour vendre quelqu'un de mes habits ; je voulais encore proposer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché ; Brinon se moqua de toutes ces propositions ; et, après avoir eu la cruauté de me laisser longtemps tourmenter, il me tira d'affaire. Les parents font toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfants : ma mère avait eu dessein de me donner cinq cents louis ; elle en avait retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'abbaye que pour faire prier Dieu pour moi. Brinon était chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler que dans quelque pressante nécessité. Elle arriva bientôt, comme tu vois.

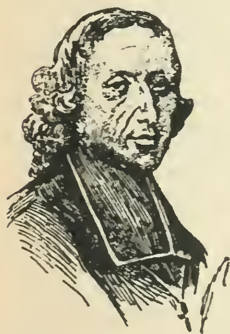
Antt D Hamilton

1651-1715 FÉNELON*

TÉLÉMAQUE

Les Rois aux Champs Élysées.

A mesure que Télémaque s'éloigna de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur et du désespoir, son courage commença



(*) FÉNELON (François DE SALIGNAC DE LA MOTHE-), né au château de Fénelon, dans le Périgord, en 1651, mort à Cambrai en 1715. Entré à Saint-Sulpice, il y fit sa théologie et y reçut les ordres à vingt-quatre ans. Missionnaire en Saintonge et en Poitou au moment de la Révocation, s'il ne s'y montra pas un apôtre de la tolérance religieuse, il donna, du moins, l'exemple de la modération. En 1687 il publie son premier ouvrage, le traité de *l'Éducation des filles*.

En 1689, il est nommé précepteur du duc de Bourgogne. Il composa pour lui plusieurs livres d'études, d'un caractère purement éducatif. Telles sont les *Fables* en prose, les *Dialogues des morts*. En même temps Fénelon avait écrit, pour l'instruction et l'agrément de son élève, un livre qui, comme les précédents, ne devait voir le jour que plus tard, *les Aventures de Télémaque*.

Vers 1693, la fortune de Fénelon est à son comble. Il est élu membre de

peu à peu à renaître ; il respirait et entrevoyait déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des héros. C'est dans ce lieu qu'habitaient tous les bons rois qui avaient jusqu'alors gouverné les hommes : ils étaient séparés du reste des justes.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants sur des gazons toujours renaissants et fleuris : mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur ; un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leur doux chant. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps, qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne, qui pendaient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs

---

l'Académie française. Il est nommé abbé de Saint-Valery, puis archevêque de Cambrai. Mais, déjà, se préparait la grande crise qui allait bouleverser sa vie.

Il avait rencontré quelques années auparavant, chez la duchesse de Béthune, Mme Guyon, une femme de grande imagination, de sensibilité déréglée. Fénelon se laissa gagner aux séductions de la « parfaite oraison » et de l'« amour pur ». L'amitié de Mme Guyon valut bientôt à Fénelon l'hostilité de Mme de Maintenon et les défiances de Bossuet. En vain sembla-t-il condamner dans la conférence d'Issy la périlleuse doctrine du *moyen court* de Mme Guyon ; bientôt les rigides commentaires de Bossuet rallumèrent le discord et appelèrent comme riposte l'*Explication des maximes des saints* (1697); c'était la lutte ouverte. Fénelon fut relégué dans son diocèse, et son livre soumis au pape. Comme Rome semblait pencher vers Fénelon (réputé moins gallican que son adversaire), Bossuet publia sa foudroyante *Relation sur le quiétisme,* à laquelle Fénelon opposa une *Réponse* indignée et hautaine ; puis vinrent des *Remarques sur la réponse* et une *Réponse aux remarques.* En mars 1699, Louis XIV arracha à Rome le bref de condamnation, auquel Fénelon se soumit avec simplicité.

Un nouvel incident consomma sa disgrâce et mit aussi le comble à sa réputation : le *Télémaque*, dont l'impression était suspendue, parut en avril 1699, par suite de l'indiscrétion d'un copiste. L'ouvrage fut détruit, mais réimprimé à la Haye. Roman et poème enchantèrent le public ; mais la satire politique irrita profondément le roi, en même temps qu'elle passionna tous les libres esprits du temps.

Fénelon a composé un assez grand nombre d'ouvrages de théologie, de philosophie, de politique, d'histoire et de littérature : la *Réfutation du* Traité de la nature et de la grâce ; le *Traité de l'existence et des attributs de Dieu* (1712) ; les *Dialogues sur l'éloquence* (ouvrage de jeunesse, publié seulement en 1718) ; quelques sermons ; des *Mémoires concernant la guerre de succession d'Espagne ;* l'*Examen de conscience sur les devoirs de la royauté ;* et surtout une *Correspondance* très étendue. Enfin il y faut joindre la fameuse *Lettre à Louis XIV* (écrite vers. 1691).

de la furieuse canicule ; là jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue. Une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal. Elle n'éblouit jamais : au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie ; ils sont plongés dans cet abîme de joie, comme les poissons dans la mer. Ils ne veulent plus rien : ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur ; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors : ils sont tels que les Dieux qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels.

Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même, qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leur front couvert de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire

toute divine est peinte sur leurs visages ; mais leur gloire n'a rien de folâtre ni d'indécent : c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte. Ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes ; jamais elle ne languit un instant ; elle est toujours nouvelle pour eux ; ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent ; ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons ; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent, ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent tous ensemble les louanges des Dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur ; une même félicité fait comme un flux et reflux de ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; et cependant mille et mille siècles n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent pas ces vains diadèmes, dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis : les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

DIALOGUES SUR L'ÉLOQUENCE

Du Pittoresque.

PEINDRE, c'est non seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances d'une manière si vive et si sensible que l'auditeur s'imagine presque les voir. Par exemple, un froid historien qui raconterait la mort de Didon se contenterait de dire : Elle fut si accablée de douleur après le départ d'Enée qu'elle ne put supporter la vie ; elle monta au haut de son palais ; elle se mit sur un bûcher et se tua elle-même. En écoutant ces paroles, vous apprenez le fait, mais vous ne le voyez pas. Écoutez Virgile, il le mettra devant vos yeux. N'est-il pas vrai que, quand il ramasse toutes les circonstances de ce désespoir, qu'il vous montre Didon furieuse, avec un visage où la mort est déjà peinte, qu'il la fait parler à la vue de ce portrait et de cette épée, votre imagination vous transporte à Carthage ? Vous croyez voir la flotte des Troyens qui fuit le rivage, et la reine que rien n'est capable de consoler : vous entrez dans tous les sentiments qu'eurent alors les véritables spectateurs. Ce n'est plus Virgile que vous écoutez ; vous êtes trop attentif aux dernières paroles de la malheureuse Didon pour penser à lui. Le poète disparaît ; on ne voit plus que ce qu'il fait voir, on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Voilà la force de l'imitation et de la peinture. De là vient qu'un peintre et un poète ont tant de rapport : l'un peint pour les yeux, l'autre pour les oreilles ; l'un et l'autre doivent porter les objets dans l'imagination des hommes.

Lettre à Louis XIV.

LA personne, Sire, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de se mêler des grandes affaires. Elle vous aime sans être connue de vous ; elle regarde

Dieu en votre personne. Avec toute votre puissance vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle désire, et il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrît de bon cœur pour vous faire connaître les vérités nécessaires à votre salut. Si elle vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la vérité est libre et forte. Vous n'êtes guère accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés prennent aisément pour chagrin, pour âpreté et pour excès ce qui n'est que la vérité toute pure. C'est la trahir que de ne vous la montrer pas dans toute son étendue. Dieu est témoin que la personne qui vous parle le fait avec un cœur plein de zèle, de respect, de fidélité, et d'attendrissement sur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit et équitable ; mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants, la hauteur, et l'attention à votre seul intérêt.

Depuis environ trente ans vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'État, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité, qui était devenue la leur, parce qu'elle était dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'État ni des règles ; on n'a parlé que du roi et de son bon plaisir. On a poussé vos revenus et vos dépenses à l'infini. On vous a élevé jusqu'au ciel pour avoir effacé, disait-on, la grandeur de vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux et incurable. Ils ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'État, comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets sur qui votre grandeur est fondée. Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie, et que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation. On a rendu votre nom odieux et toute la nation française insupportable à nos voisins. On n'a conservé aucun ancien allié, parce qu'on n'a voulu que des esclaves... Les traités de paix signés par les vaincus ne sont point signés librement : on signe le couteau sous la gorge ; on signe malgré soi pour éviter de plus grandes pertes ; on signe comme on donne sa bourse quand il faut la donner ou mourir.

Cependant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée ;

les villes et la campagne se dépeuplent ; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti. Par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre État, pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'aumône et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provision. Les magistrats sont avilis et épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret, ne vit que de lettres d'État. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous-même, Sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras ; car tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, et qui le serait en effet si les conseils flatteurs ne l'avaient point empoisonné.

Le peuple même (il faut tout dire), qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus ; il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croient que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. Si le roi, dit-on, avait un cœur de père pour son peuple, ne mettrait-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain, et à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière qui causent la guerre ? Quelle réponse à cela, Sire ? Les émotions populaires qui étaient inconnues depuis si longtemps deviennent fréquentes. Paris même, si près de vous, n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolérer l'insolence des mutins, et de faire couler sous main quelque monnaie pour les apaiser ; ainsi on paie ceux qu'il faudrait punir. Vous êtes réduit à la honteuse et déplorable extrémité, ou de laisser la sédition impunie, et de l'accroître par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages.

Mais, pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, et vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit. Parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux ; vous craignez qu'on ne vous les

ouvre ; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire, qui endurcit votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine, enfin que votre salut éternel incompatible avec cette idole de gloire. Voilà, Sire, l'état où vous êtes.

Exhortation à imiter les vertus de saint Louis.

(Adressée au duc de Bourgogne.)

ENFANT de saint Louis, imitez votre père ; soyez, comme lui, doux, humain, accessible, affable, compatissant et libéral. Que votre grandeur ne vous empêche jamais de descendre avec bonté jusqu'aux plus petits, pour vous mettre en leur place, et que cette bonté n'affaiblisse jamais ni votre autorité ni leur respect. Étudiez sans cesse les hommes ; apprenez à vous en servir sans vous livrer à eux. Allez chercher le vrai mérite jusqu'au bout du monde : d'ordinaire il demeure modeste et reculé. La vertu ne perce point la foule ; elle n'a ni avidité, ni empressement, elle se laisse oublier. Ne vous laissez point obséder par des esprits flatteurs et insinuants : faites sentir que vous n'aimez ni les louanges ni les bassesses. Ne montrez de la confiance qu'à ceux qui ont le courage de vous contredire, dans le besoin, avec respect, et qui aiment mieux votre réputation que votre faveur.

La force et la sagesse de saint Louis vous seront données, si vous les demandez humblement en reconnaissant votre faiblesse et votre impuissance. Il est temps que vous montriez au monde une maturité et une vigueur d'esprit proportionnées au besoin présent. Saint Louis, à votre âge, était déjà les délices des bons et la terreur des méchants. Laissez donc tous les amusements de l'âge passé ; faites voir que vous pensez et sentez tout ce que vous devez penser et sentir. Il faut que les bons vous aiment, que les méchants vous craignent, et que tous vous estiment. Hâtez-vous de vous corriger, pour travailler utilement à corriger les autres.

La piété n'a rien de faible, ni de triste, ni de gêné : elle est simple et aimable ; elle se fait toute à tous pour les gagner tous. Le royaume de Dieu ne consiste point dans une scrupuleuse observation de petites formalités ; il consiste pour chacun dans les vertus propres à son état. Un grand prince ne doit point servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou qu'un simple particulier. Saint Louis s'est sanctifié en grand roi. Il était intrépide à la guerre, décisif dans les conseils, supérieur aux autres hommes par la noblesse de ses sentiments ; sans hauteur, sans présomption, sans dureté. Il suivait en tout les véritables intérêts de sa nation, dont il était autant le père que le roi. Il voyait tout de ses propres yeux dans les affaires principales. Il était appliqué, prévoyant, modéré, droit et ferme dans les négociations ; en sorte que les étrangers ne se fiaient pas moins à lui que ses propres sujets. Jamais prince ne fut plus sage pour policer les peuples et pour les rendre tout ensemble bons et heureux. Il aimait avec tendresse et confiance tous ceux qu'il devait aimer ; mais il était ferme pour corriger ceux qu'il aimait le plus, quand ils avaient tort. Il était noble et magnifique selon les mœurs de son temps, mais sans faste et sans luxe. Sa dépense, qui était grande, se faisait avec tant d'ordre qu'elle ne l'empêchait pas de dégager son domaine.

Longtemps après sa mort on se souvenait encore avec attendrissement de son règne, comme de celui qui devait servir de modèle aux autres pour tous les siècles à venir. On ne parlait que des poids, des mesures, des monnaies, des coutumes, des lois, de la police du règne du bon roi saint Louis. On croyait ne pouvoir mieux faire que de ramener tout à cette règle. Soyez l'héritier de ses vertus avant que de l'être de sa couronne. Invoquez-le avec confiance dans vos besoins : baisez souvent ses restes précieux. Souvenez-vous que son sang coule dans vos veines, et que l'esprit de foi qui l'a sanctifié doit être la vie de votre cœur. Il vous regarde du haut du ciel, où il prie pour vous, et où il veut que vous régniez un jour en Dieu avec lui. Unissez votre cœur au sien. « *Conserva, fili mi, præcepta patris tui.* »

DIALOGUES DES MORTS

Démocrite et Héraclite.

DÉMOCRITE. — Je ne saurais m'accommoder d'une philosophie triste.

HÉRACLITE. — Ni moi d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers et qui ne déplaise.

DÉMOCRITE.— Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux : cela vous fera mal.

HÉRACLITE. — Vous les prenez avec trop d'enjouement : votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveuglé, si corrompu, si égaré ?

DÉMOCRITE. — Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

HÉRACLITE. — Mais enfin ce genre humain dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez ; c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

DÉMOCRITE. — Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

HÉRACLITE. — S'ils sont fous, vous n'êtes guère sage ni bon de ne les pas plaindre et d'insulter à leur folie. D'ailleurs, qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux ?

DÉMOCRITE. — Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

HÉRACLITE. — Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres, vous vous jetez dans une extrémité contraire qui n'est pas moins folle.

DÉMOCRITE. — Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi si vous avez des larmes de reste : pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas ? Répondez.

HÉRACLITE. — Hélas ! ils ne le sont que trop ; c'est ce qui m'afflige, nous convenons, vous et moi, en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les

aimer ; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égarements. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même ? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures ? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme. Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri du malheureux qui a la jambe coupée ; et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier qui a perdu la raison ?

DÉMOCRITE. — Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre ; mais celui qui perd la raison la perd par sa faute.

HÉRACLITE. — Eh ! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux, qui s'arracherait lui-même les yeux, serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

DÉMOCRITE. — Accommodons-nous. Il y a de quoi nous justifier tous deux. Il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris ; il est déplorable, et vous en pleurez : chacun le regarde à sa mode et suivant son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre : se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des insensés.

HÉRACLITE. — Tout cela est vrai, mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit : c'est n'aimer ni les hommes, ni la vertu qu'ils abandonnent.

SUR LE QUIÉTISME

NE soyez pas en peine de moi, monsieur, l'affaire de mon livre va à Rome. Si je me suis trompé, l'autorité du saint-siège me détrompera, et fera ce que je cherche avec un cœur docile et soumis. Si je me suis mal expliqué, on réformera mes expressions. Si la matière paraît mériter une explication plus étendue, je la ferai avec joie par les additions que l'on me demandera. Si mon livre n'exprime qu'une doctrine pure, j'aurai la consolation de savoir précisément ce qu'on doit croire et ce qu'on doit rejeter. Je ne laisserai pas de faire toutes les additions qui, sans affaiblir la vérité, pourraient éclaircir et

édifier les lecteurs les plus alarmés. Mais enfin, monsieur, si le pape condamne mon livre, je serai, s'il plaît à Dieu, le premier à le condamner, et à faire des mandements pour en défendre la lecture dans le diocèse de Cambrai. Je demanderai seulement au pape qu'il ait la bonté de marquer précisément les endroits qu'il condamne, et les sens qui portent sa condamnation, afin que ma souscription soit sans restriction, et que je ne coure jamais risque de défendre, ni d'excuser, ni de tolérer le sens déjà condamné. Ainsi, vous le voyez, monsieur, avec ces dispositions que Dieu me donne, je suis en paix, et n'ai qu'à attendre la décision de mon supérieur, dans lequel je reconnais l'autorité de Jésus-Christ. Je ne défendrai l'amour désintéressé qu'avec un sincère désintéressement. Il ne s'agit point ici du point d'honneur, ni de l'opinion du monde, ni de l'humiliation profonde que la nature peut craindre d'un mauvais succès. J'agis, ce me semble, avec droiture ; mes ennemis le reconnaîtront. Je crains autant d'être présomptueux et retenu par une mauvaise honte que d'être faible, politique et timide dans la défense de la vérité.

Si le pape me condamne, je serai détrompé, et par là le vaincu aura tout le véritable fruit de la victoire. *Victoria cedet victis*, dit saint Augustin. Si au contraire le pape ne condamne pas ma doctrine, je tâcherai par mon silence et par mon respect d'apaiser ceux de mes confrères dont le zèle s'est animé contre moi et qui m'ont imputé une doctrine dont je n'ai pas moins d'horreur qu'eux et que j'ai toujours détestée. Peut-être me rendront-ils justice quand ils verront ma bonne foi.

Voilà mes sentiments, monsieur. Je pars pour Cambrai, ayant sacrifié à Dieu, au fond de mon cœur, tout ce que je puis lui sacrifier là-dessus. Souffrez que je vous exhorte dans ce même esprit ; je n'ai rien ménagé d'humain et de temporel pour la doctrine que j'ai crue véritable, je ne laisse ignorer au pape aucune des raisons qui peuvent épuiser cette doctrine. En voilà assez ; c'est à Dieu à faire le reste, si c'est sa cause que j'ai défendue, ne regardant point les intérêts des hommes ni leur procédé ; c'est Dieu seul qu'il faut voir en tout ceci. Soyons les enfants de la paix et la paix reposera en nous ; elle sera amère, c'est vrai, mais elle sera plus pure ; ne gâtons point des intentions droites par aucun entêtement, par aucune chaleur, par aucun empressement naturel pour nous justifier. Rendons simplement compte de notre foi, laissons-nous corriger si nous en avons besoin, souffrons la correction quand même nous ne la méritons pas. Pour vous, monsieur, qui ne devez avoir en partage que le

silence, la soumission et la prière, priez pour moi dans un si pressant besoin ; priez pour l'Église qui souffre de ce scandale ; priez pour ceux qui agissent contre moi, afin que l'esprit de grâce soit en eux pour me détromper ou pour me faire justice, si je ne suis pas dans l'erreur ; enfin priez pour l'intérêt de la raison même, qui est en péril et qui a besoin d'être justifiée. La perfection est devenue suspecte ; il n'en fallait pas tant pour en éloigner les chrétiens lâches et pleins d'eux-mêmes.

L'amour désintéressé paraît une source d'illusion et d'impiété abominable. On a accoutumé les chrétiens, sous prétexte de sûreté et de précaution, à ne chercher Dieu que par des motifs de béatitude et par intérêt pour eux-mêmes, en défendant aux âmes les plus avancées de servir Dieu par ce motif, par lequel on aurait jusques ici souhaité que les pécheurs même revinssent de leur égarement, je veux dire de la bonté de Dieu infiniment aimable. Je sais qu'on abuse du pur amour et de sa bonté ; je sais que des hypocrites, sous de si beaux noms, renversent l'Évangile. Mais le pur amour n'en est pas moins la perfection du christianisme, et le pire de tous les remèdes est de vouloir détruire les choses parfaites pour empêcher qu'on en abuse. Dieu saura mieux y pourvoir que les hommes. Humilions-nous, taisons-nous, et au lieu de raisonner sur l'oraison, songeons à la faire : c'est en la faisant que nous la défendrons ; c'est dans le silence que sera notre force.

Votre très humble, et très obéissant serviteur
Fr. Ar. Duc de Cambray

SERMONS

Égoïsme et Vanité.

QUAND je vois certains hommes qui ne font entrer qu'eux-mêmes dans leurs projets, des hommes qui disent toujours : Mon honneur ! ma fortune ! ma famille ! quand je vois de ces hommes qui ne vous adressent jamais de discours, qui ne vous appellent jamais dans leur société, qui ne vous invitent jamais à leur table et qui ne vous favorisent jamais d'un de leurs regards ou de leurs sourires, qu'ils n'aient quelque intérêt pour motif ; je l'avoue, je crains fort de ces sortes d'hommes ; je ne sais par quel endroit aborder leur cœur pour y faire entrer l'esprit du christianisme, qui est un esprit de charité.

La Mort.

OU vas-tu, riche, qui te félicites de ce que tes champs ont foisonné et qui dis à ton âme : Mon âme, tu as des biens amassés pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange et bois et fais bonne chère ? A la mort. Où vas-tu, pauvre, qui traînes une vie languissante, qui mendies ton pain de maison en maison, qui es dans de continuelles alarmes sur les moyens d'avoir des aliments pour te sustenter et des habits pour te couvrir, toujours l'objet de la charité des uns et de la dureté des autres ? A la mort. Où vas-tu, noble, qui te pares d'une gloire empruntée, qui comptes comme tes vertus le nom de tes ancêtres et qui penses être formé d'une boue plus précieuse que celle du reste

(*) SAURIN (Jacques), né à Nimes en 1677, mort à la Haye en 1730. Emmené par son père à Genève lors de la révocation de l'édit de Nantes, il s'enrôla, sans achever ses études, dans l'armée de Victor-Amédée, en guerre avec Louis XIV. Après avoir achevé ses études à Genève, il fut appelé à Londres comme pasteur de l'Église wallonne ; en 1705, il passa en la même qualité à la Haye et conserva cette situation jusqu'à sa mort. Ses sermons traitent surtout de morale. On a de lui des *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte* (1708-1725). On lui doit encore : *Discours historiques, critiques, théologiques et moraux sur les événements les plus mémorables du V. et du N. Testament* (1720-1728) ; *Abrégé de la théologie et de la morale chrétienne, en forme de catéchisme* (1722); *Etat du christianisme en France* (1725-1727) ; etc.

des humains? A la mort. Où vas-tu, roturier, qui te moques de la folie du noble et qui extravagues toi-même d'une autre manière ? A la mort. Où vas-tu, guerrier, qui ne parles que de gloire et d'héroïsme, et qui, au milieu de tant de voix qui retentissent à tes oreilles et qui crient sans cesse : *Souviens-toi que tu es mortel*, te berces de je ne sais quelle immortalité ? A la mort. Où vas-tu, marchand, qui ne respires que l'augmentation de tes fonds et de tes revenus, qui juges du bonheur ou du malheur de tes journées, non selon les lumières que tu as acquises et selon les vertus que tu as pratiquées, mais selon le gain que tu as fait ou que tu as manqué de faire ? A la mort. Où allons-nous tous, mes chers auditeurs ? A la mort.

Les avant-coureurs de la mort sont les mêmes chez le riche que chez le pauvre ; chez l'un et chez l'autre, angoisses mortelles, maladies violentes, douleurs insupportables, incertitudes cruelles. Traversez ces vastes appartements dans lesquels un riche semblait braver cette ennemie qui le menace et qui s'apprête à le saisir ; percez cette foule de domestiques qui l'entourent ; jetez les yeux sur ce lit où l'art et la nature contribuèrent également à la mollesse. Dans cette maison superbe, au milieu de cette foule de courtisans, dirai-je de vils esclaves ? vous apercevrez l'objet le plus triste et le plus humiliant ; vous verrez un visage pâle, livide, décharné, vous entendrez les cris d'un malheureux tourmenté par la goutte ; vous découvrirez une âme atterrée par la crainte de ces livres éternels qui vont être ouverts, de ces trônes redoutables qui vont être dressés, de ces sentences formidables qui vont être prononcées.

Les ravages de la mort sont les mêmes chez le riche que chez le pauvre : elle condamne également leurs yeux à une nuit impénétrable, leur langue à un éternel silence, toute l'économie de leur corps à une destruction totale. Je vois un superbe mausolée, j'approche de ce grand objet ; je vois des inscriptions magnifiques ; je lis les titres fastueux de noble, de puissant, de héros, de potentat, de monarque, d'arbitre de la paix, d'arbitre de la guerre. Je m'enfonce plus avant dans l'intérieur de cet édifice : je lève la pierre qui couvre celui à qui on a consacré toute cette pompe. J'y trouve, quoi ? un cadavre, des vers, de la pourriture. O vanité des grandeurs humaines ! vanité des vanités, tout est vanité ! Les jours de l'homme mortel sont comme le foin ; il fleurit comme la fleur d'un champ ; le vent étant passé par-dessus, elle n'est plus, et son lieu ne la reconnaît plus.

TABLE

		Pages
ARNAULD	L'Exactitude dans le jugement	47
—	L'Esprit de jalousie et de contradiction	49
—	L'Esprit de dispute	49
—	L'Esprit d'indifférence et de complaisance	50
BALZAC	La Vie à la campagne	7
—	Cinna	8
BOSSUET	Exorde de l'oraison funèbre de Henriette de France	97
—	Mort de Madame	99
—	Condé à Rocroi	101
—	Péroraison de l'oraison funèbre du Grand Condé	103
—	Méditation sur la brièveté de la vie	105
—	Lettre à Louis XIV	107
BOURDALOUE	De la Pensée de la mort	112
—	L'Ambitieux	114
—	Les Vocations imposées	115
BUSSY-RABUTIN	Portrait de Condé	64
—	Portrait de Turenne	64
CORNEILLE (P.)	Lettre apologétique	30
—	Discours sur les trois unités	33
—	De la Tragédie bourgeoise ou drame	35
DESCARTES	L'Éducation de Descartes	12
—	Lettre sur Amsterdam	20
FÉNELON	Les Rois aux Champs Élysées	169
—	Du Pittoresque	173
—	Lettre à Louis XIV	173
—	Exhortation à imiter les vertus de St Louis	176
—	Démocrite et Héraclite	178
—	Sur le Quiétisme	179

		Pages
FLÉCHIER	Les Paysans durant les Grands Jours	117
—	Aventure arrivée à Scudéry et à sa sœur.	119
—	L'Hôtel de Rambouillet	120
—	Exorde de l'oraison funèbre de Turenne.	122
HAMILTON	Première Aventure du chevalier de Gramont.	164
LA BRUYÈRE	Sur l'intention du livre des Caractères.	152
—	Corneille et Racine.	155
—	Le Courtisan.	156
—	Le Fat.	158
—	L'Homme universel	158
—	Irène.	159
—	L'Incapable	159
—	L'Amateur de tulipes.	160
—	L'Égoïste à table.	161
—	Le Riche et le Pauvre.	161
—	Pensées détachées	163
LA FAYETTE (Mme DE)	Relation de la mort de Mme Henriette d'Angleterre	124
—	Portrait de Mme de Sévigné.	128
—	Mademoiselle de Chartres	129
LA ROCHEFOUCAULD	Le Cardinal de Retz.	52
—	De la Conversation.	54
—	Maximes diverses.	55
LOUIS XIV	Mémoires pour l'instruction du Dauphin.	138
—	Lettre à M. le comte d'Estrades	141
MAINTENON (Mme DE)	Au comte d'Aubigné.	131
—	Prière	132
—	De la Mauvaise Éducation.	133
—	Conseils à la duchesse de Bourgogne.	135
MALEBRANCHE	De la Recherche de la vérité	144
—	Les Faux Savants	146
MOTTEVILLE (Mme DE)	Seconde Journée des Barricades.	66
—	Fermeté de la reine Anne d'Autriche	68
NICOLE	De la Discussion.	84

		Pages
PASCAL	Grandeur et misère de l'homme	70
—	Vanité de l'homme	76
—	L'Imagination	76
—	Inquiétude de l'homme	78
—	Divertissement	78
—	Pensées diverses	79
—	La Vérité et la Violence	81
PELLISSON	Défense de Fouquet	82
RACINE	Corneille jugé par Racine	148
—	Lettre sur la lecture des romans	151
RETZ (CARDINAL DE)	Considérations sur l'exercice du pouvoir monarchique en France	56
—	La Journée des Barricades	59
—	Portrait de M. de La Rochefoucauld	61
—	Les Fantômes	62
SAINT-ÉVREMOND	Rome et Annibal après la bataille de Cannes	43
—	Alexandre et César	46
SAURIN	Égoïsme et Vanité	182
—	La Mort	182
SCARRON	Le Roman comique	40
SCUDÉRY (Mlle DE)	La marquise de Rambouillet	37
—	De l'Instruction des femmes	39
SÉVIGNÉ (Mme DE)	Un Courtisan pris au piège	86
—	Le Mariage de Mademoiselle	87
—	Chantilly et Vatel	89
—	Lettre de la prairie	90
—	Racine et Corneille	92
—	Mort de Turenne	92
—	Les Anciens et les Modernes	94
VAUGELAS	Remarques sur la langue française	11
VOITURE	Apologie de la politique de Richelieu	21
—	Au duc d'Enghien après Rocroi	28

Imp. LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 515-10-31

